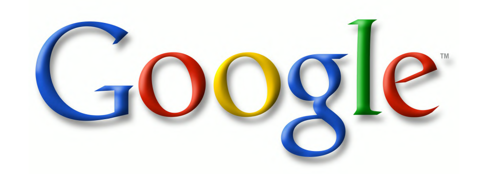
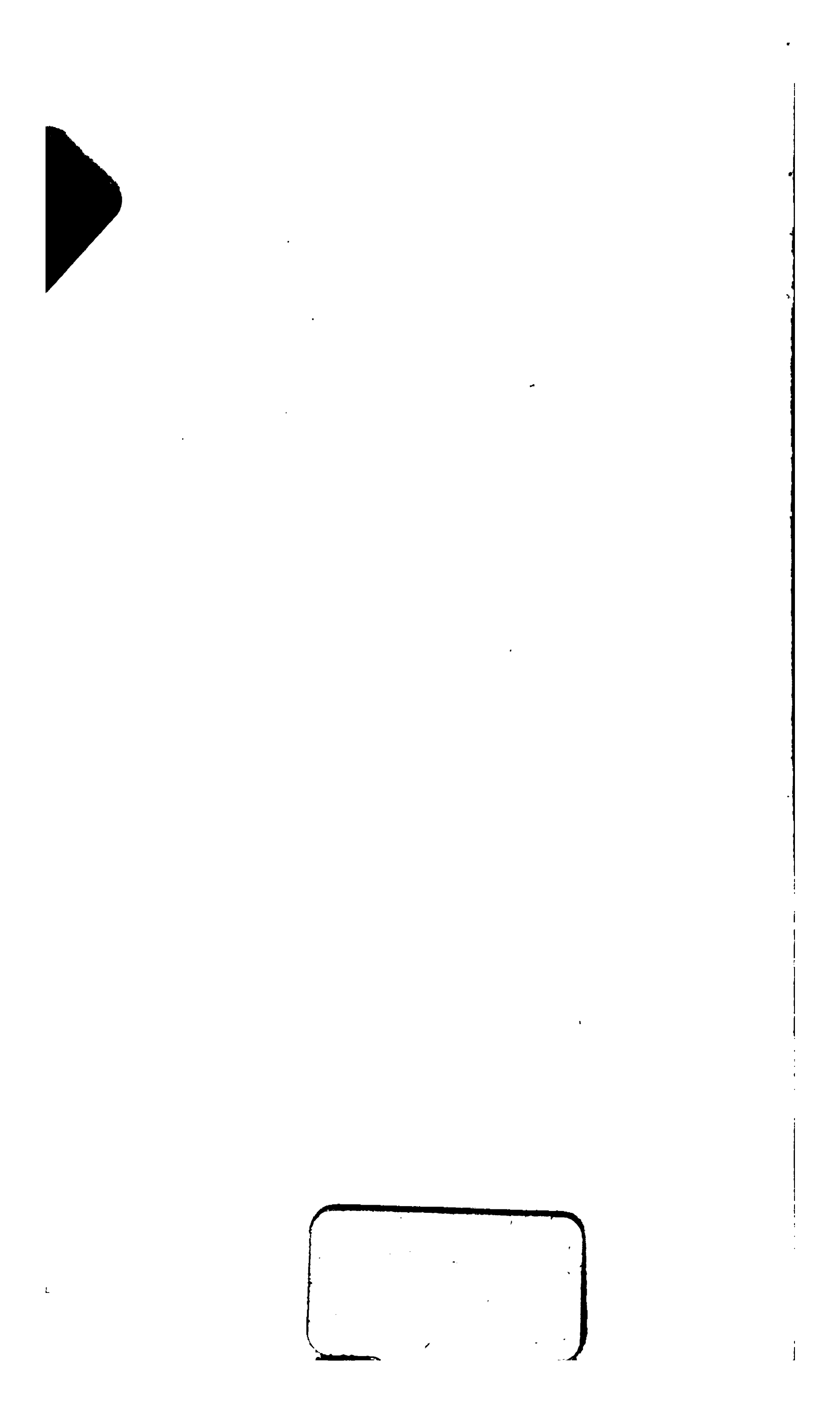




AUX MANES
DE LOUIS XV.

Gudin de La Brunellerie, Paul Philipp

AUX MANES DE LOUIS XV,

ET

DES GRANDS HOMMES qui ont vêcu ſous ſon régne,

3803

OU

ESSAI ſur les progrès des Arts & de l'Eſprit humain, ſous le régne de LOUIS XV.

PREMIERE PARTIE.

Parellows ... Gudin.



AUX DEUX-PONTS
A L'IMPRIMERIE DUCALE.

M. DCC. LXXVI.

60



AVIS DE L'EDITEUR.

CET ouvrage paraît beaucoup trop tard ; on aurait dû le publier peu de temps après la mort de *Louis* XV. L'Auteur en conçut l'idée pendant la maladie de ce Roi ; mais d'abord l'ouvrage lui parut au-deſſus de ſes forces.

Il communiqua ſon plan aux hommes les plus inſtruits, ils étaient occupés d'autres ouvrages : ils lui laiſſerent le ſoin de l'exécuter. Six mois ſe paſſerent avant qu'il oſât l'entreprendre.

Quand il fut achevé, des obſtacles s'éleverent pour en empêcher la publication. De nouveaux ordres avaient rendu les Cenſeurs plus rigides. Tous les gens de lettres en avertirent l'Auteur; il refuſa long-temps de les croire: il nia hautement que ſous un Roi dont tous les Miniſtres ſont eſtimés pour les vertus & pour les talens, il y eût plus de gênes qu'il n'y en avait eu ſous d'autres Miniſtres.

Il demanda les loix de la cenſure. Il n'y en avait aucune. Les Cenſeurs eux-mêmes ne ſavaient ni ce qu'ils devaient permettre, ni ce qu'ils devaient défendre. Ils jugeaient au hazard, qu'un prin-

cipe, qu'une phrase, qu'une expression devait déplaire à un Grand, à un Magistrat, à un Prêtre ; ils permettaient à un homme sans talent, sans nom, sans ennemis, dont le livre était ennuyeux, ce qu'ils défendaient à un Auteur considéré, mais qui passait pour être suspect à des hommes en place, à des femmes ou à des corps.

J'ai vu un Censeur M. M.... supprimer un ouvrage, parce qu'il y avait quelques principes d'administration qui ne lui paraissaient pas conformes aux loix de *Moyse* : prétendant que les réglemens pour la navigation de la Seine & de la Loire, ne de-

vaient pas être différens de ceux qu'on avait faits il y a trois mille ans pour le torrent de Cedron, ou pour les déserts sabloneux de la Palestine.

J'ai vu un autre Censeur, M. *Marin*, retrancher *ma foi* d'une Comédie, & y substituer *morbleu*: prétendant que la religion était moins blessée par ce mot que par l'autre.

Enfin, l'un d'eux disait ces jours passés à un Géometre: non, Monsieur, non: je ne permettrai point la publication de votre livre. Vous osez y dire qu'entre deux points donnés, la ligne la plus courte est la ligne droite. Croyez vous qu'on ne sente pas

l'allusion ? allons donc, soyons de bonne foi : si je laissais paraître votre ouvrage, je me ferais des ennemis de tous ceux qui ne marchent jamais que par des lignes courbes, les trouvant bien plus courtes pour arriver à leur but que les lignes droites. Ces gens-là sont très nombreux dans les trois Etats du Royaume : & ces gens-là me feraient perdre ma place de Censeur qui ne me rapporte rien aujourd'hui, mais qui dans quinze ou vingt ans me fera obtenir une noble pension de cent écus ou de quatre cens livres, & qui en attendant m'ouvrira les portes de l'Académie d'Angers, ou de Caen, ou de Vire en basse Norman-

die. Non, Monſieur, non, je ne laiſſerai point paraître votre livre.

Quand l'Auteur fut bien informé de cette ſage adminiſtration des Cenſeurs, il renferma ſon ouvrage dans ſon portefeuille, & il dit: j'avais cru travailler pour ma patrie, je n'aurai travaillé que pour mes amis.

Alors on lui remontra que l'*Eſprit des Loix* avait été imprimé à Gêneve, la *Henriade* à Cologne chez *Morgpap*; que depuis plus de cent années il n'y avait pas eu un ſeul bon livre de morale imprimé en France avec permiſſion; ſi ce n'eſt quelques Tragédies, & quelques Opé-

ra-comiques dont les Cenſeurs avaient ſupprimé ſenſément tout ce qui devait aſſurer leur ſuccès auprès du Parterre & chez les étrangers. Que les gens de lettres criaient bien haut, mais que les gens de lettres étaient de bonnes gens, qui ne s'appercevaient pas que cette ſévérité politique était pour eux le fruit défendu, qui animait leur verve, qui ſoutenait leur courage, qui les excitait ſans ceſſe à de nouveaux efforts; que le Gouvernement le ſavait fort bien: & qu'en faiſant ſemblant de protéger les préjugés & les ſottes opinions, il engageait, par ſes défenſes mêmes, à les combattre avec une nouvelle vigueur. Que les

bons ouvrages paraiſſaient plus tard, à la vérité, mais qu'enfin ils paraiſſaient : qu'ils en étaient même plus recherchés, plus goûtés, plus ſentis : & que le courage qu'on ſuppoſait aux Auteurs augmentait encore l'eſtime perſonnelle qu'on avait pour eux. Que ſi cela faiſait quelque tort à la Librairie, cela faiſait honneur au déſintéreſſement, au zele, aux vertus des gens de lettres.

Ces raiſons paraiſſaient trop vraiſemblables pour ne pas perſuader l'Auteur : en conſéquence il fit comme l'Auteur de la *Henriade*, comme celui d'*Emile*, comme celui de l'*Eſprit des Loix*;

il envoya ſon manuſcrit en pays étranger, & il ne regreta que le temps que ces petits obſtacles lui firent perdre & qu'il aurait employé à des études graves & à des travaux utiles.

Dans cet ouvrage il a parlé des évenemens de ce ſiécle & des hommes qui l'ont illuſtré comme s'il eût vêcu cent années après eux. Il en a loué quelques-uns, & peut-être tous, d'une maniere qui ne leur conviendra point. Mais il a dit ce qu'il a cru devoir dire. Il n'a voulu flatter ni offenſer perſonne. Il n'a rapporté que des faits. Ce n'eſt pas ſa faute, s'il y a quelques hommes dont on

ne peut raconter les actions ſans leur faire un outrage.

On ne craint point d'avancer qu'en général l'amour ou la haîne que ſent un homme pour la littérature eſt le thermometre de ſon mérite.

Celui qui eſt averti par ſa conſcience que l'hiſtoire ne peut le louer, prend bientôt les hiſtoriens en horreur.

Il a encore plus de haine pour les Poëtes, dont les bons mots paſſent de bouche en bouche; il craint qu'ils ne le peignent en un vers, & qu'ils ne lui impriment une tache ineffaçable, qui le déshonore juſ-

que dans la poſterité la plus reculée.

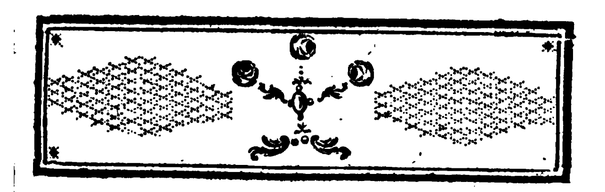
Il ſent une indignation plus profonde contre les Philoſophes, qui défendent les droits de l'humanité, qu'il viole : qui vantent les vertus qu'il n'a pas : & qui combattent perpétuellement les vices & les principes dont il ſe nourrit. Rapportant tout à lui-même, il trouve dans leurs écrits des alluſions qui n'y ſont pas. Il croit que tous les portraits du vice le déſignent.

Mais l'homme dont l'ame eſt grande & généreuſe, l'homme qui ſe ſent des vertus, l'homme dont les intentions ſont pures,

ne voit que des amis dans les Philoſophes, dans les Poëtes, dans les Hiſtoriens. Ce ſont les gens qui parlent à l'oreille & qui craignent qu'on ne les écoute, qui lui paraiſſent dangereux, & non ceux qui publient leurs ouvrages & qui écrivent pour tous les hommes & pour tous les temps.



AUX MANES



AUX MANES
DE
LOUIS QUINZE
Et des grands hommes qui ont vêcu sous son régne.

PREMIERE PARTIE.

Que sert une oraison funèbre prononcée devant un Sarcophage ? il faut un autre encens sur le tombeau d'un Roi : Je l'apporte. C'est la liste de ses bienfaits, c'est l'exposé fidele des progrès de l'es-

prit humain ſous ſon régne, c'eſt l'état où il a trouvé ſa nation en prenant les rênes du Gouvernement, & l'état où il l'a laiſſée en deſcendant au cercueil. J'oſe en tracer le tableau: J'oſe le dépoſer ſur la tombe de ce Roi. Que les peuples y attachent leurs yeux & qu'ils connaiſſent ce qu'ils ont gagné ou perdu pour leur gloire & pour leur félicité. Puiſſe une main plus habile le refaire & le préſenter à ſon jeune ſucceſſeur, afin qu'il apprenne dans quel état eſt le peuple, & le dépôt des connaiſſances humaines qui lui ſont confiés!

De la France à la mort de Louis XIV.

A la mort de *Louis* XIV, la France épuiſée d'hommes par la guerre de

la ſucceſſion, par la fuite des Calviniſtes, par la famine de 1709, était encore épuiſée d'argent par le luxe de la Cour, par les dépenſes de la guerre, par la deſtruction de ſes flottes, par le nombre des impôts, par la déſolation des campagnes, par l'anéantiſſement de ſon commerce, & la perte de ſes manufactures que les Huguenots fugitifs avaient portées à des nations étrangeres; elle paraiſſait manquer de reſſources, & pour comble de malheur le ſceptre ſe trouvait dans les mains d'un enfant.

Cependant jamais la France n'avait eu plus de gloire; jamais les autres nations ne l'avaient plus juſtement admirée; & jamais la maiſon de Bourbon n'avait été ſi puiſſante & ſi redoutable.

Les Rois de cette maiſon avaient

en Europe la France & l'Eſpagne, en Amérique ils dominaient des confins du Chili à la terre de Labrador: ils la poſſedaient preſque toute entiere; ils avaient des Provinces en Afrique, ils en avaient de plus grandes dans les Indes orientales; & ils regnaient ſur le vaſte Archipel des Marianes & des Philippines. L'Eſpagne poſſédait preſque toutes ces contrées lointaines; la France n'avait guères en Amérique que le Canada, la Louiſiane, une partie de l'Iſle de St. Domingue & quelques petites Iſles des Antilles.

Elle poſſedait en Afrique quelques établiſſemens à l'embouchure du Sénégal.

Elle avait en Aſie la ville de Pondichery, & quelques comptoirs au fond du Golphe de Bengale.

Acquisitions & pertes sous Louis XV.

La France avait acquis en Europe la Franche-Comté, l'Alsace, & la Flandre appellée Française, sous le régne de *Louis* XIV. En Amérique elle avait acquis la Louisiane, découverte en 1680, par *Robert Cavelier de la Salle* qui lui avait donné le nom de son Roi. Elle s'est fait céder sous celui de *Louis* XV la Lorraine par un traité; & elle a conquis la Corse par les armes. Mais elle a perdu en Amérique le Canada qu'elle possédait depuis le régne de François premier, & cette Louisiane qu'elle avait depuis si peu de temps: vastes contrées dont chacune était plus étendue que la France. Ses posses-

Acquisitions sous *Louis* XIV.

Acquisitions & pertes sous *Louis* XV.

ſions ont été ruinées en Aſie, & les petits établiſſemens qu'elle avait en Afrique ont été enlevés par les Anglais. Il ne lui reſte plus que l'Iſle de Gorée.

La ſeule Lorraine, dira-t-on peut-être, pays rempli de campagnes floriſſantes & de Cités riches, vaut mieux que ces immenſes déſerts couverts de forêts & de glaces. Oui, ſans-doute; mais ce qui cauſa la perte de ces climats lointains, c'eſt la faibleſſe de notre marine; elle avait été créée & détruite ſous *Louis* XIV, & ſon ſucceſſeur, s'il la releva un peu, ne put jamais la rendre formidable.

La maiſon de Bourbon acquiert deux ſouverainetés.

La maiſon de Bourbon acquit encore deux ſouverainetés, ſous ce régne; le Royaume de Naples & de Sicile, & les Dúchés de Parme, de

Plaiſance & de Guaſtalla. Jamais cette maiſon ne fut auſſi puiſſante, & jamais les Rois de France n'ont eu tant de territoire en Europe depuis le démembrement de l'Empire de *Charlemagne*.

Si quelqu'un s'étonnait de voir ces trois Etats gouvernés par des Rois d'origine Françaiſe ; qu'il ſache que preſqu'aucun peuple du monde, n'eſt régi par des Rois originaires de ſon pays. Les Empereurs de la Chine deſcendent des Tartares ; ainſi que ceux du Mogol ; ainſi que les Kams de la Crimée ; ainſi que le Bey de l'Egypte & le Sultan des Turcs.

Preſque aucun Roi ne tire ſon origine du pays où il régne.

La Maiſon de Holſtein régne ſur le Danemarck, ſur la Suede, ſur la Ruſſie, elle poſſéde les royaumes du Nord, comme celle de Bourbon occupe ceux du Midi. Les Rois de

Portugal tiennent à cette derniere maiſon : ils ſortent d'un bâtard de la premiere branche des Ducs de Bourgogne ; & cette maiſon de France qui a fourni des Rois à tant de peuples, paraît elle-même être ſortie des forêts de la Germanie ; tandis que la maiſon de Lorraine, iſſue d'une province qui appartient aujourd'hui à la France, domine ſur la Hongrie, ſur la Boheme, ſur l'Autriche, ſur les Pays-Bas, ſur le Milanais, ſur la Toſcane, & ſur l'Allemagne dont elle tient l'Empire. Une maiſon d'Italie, la maiſon d'Eſt, tranſplantée au Nord de la Germanie, a paſſé enfin ſur le trône d'Angleterre, régne dans Gibraltar & dans Minorque, fait trembler les Nababs de l'Inde, & recule au fond des forêts les ſauvages de l'Améri-

que, des terres du Labrador à la pointe de la Floride. Ainsi la destinée se joue de l'univers & donne pour Rois à presque tous les peuples, des hommes qui, dans l'ordre de la nature, n'auraient jamais dû pénétrer chez eux.

Du Gouvernement.

Quelle idée les Rois ont-ils des hommes ? c'est une question qu'on est tenté de faire souvent en lisant l'histoire.

Gouvernement sous la premiere race.

Sous la premiere race de nos Rois le Gouvernement ne fut qu'un brigandage, qui a fini par faire enfermer dans un cloître le dernier né de cette race faible & perverse.

Sous la seconde.

Sous *Charlemagne* la nation fut puissante, glorieuse, respectée, & l'on serait tenté de croire qu'il y avait

des principes d'humanité & de Gouvernement, ſans l'horrible maſſacre des Saxons & ſans les loix de ſang données à ces Germains qui ſouffrirent trop long-temps l'abominable loi appellée *Veimique.*

Après la mort de ce conquérant qui ſoumit tout, du Tibre à la mer Baltique, ſes vaſtes Etats déchirés par ſes enfans, retomberent dans l'anarchie ; & le dernier de cette race avilie, captif *de Hugues-Capet*, périt avec ſa femme, enfermé dans une tour de la ville d'Orléans.

Sous la troiſieme.

Le régne des Rois de cette troiſieme race n'offre juſqu'à *Louis* XIV qu'une longue guerre civile où l'on trouve à peine quelques intervalles de paix.

Les affronts faits à l'humanité pendant ces ſiécles de barbarie ſont innombrables ; on éprouva la ſervitu-

de de la Glebe, le brigandage des Seigneurs qui força tant de fois les payſans à ſe révolter & à les combattre avec toute la fureur de gens deſéſpérés ; les croiſades, la guerre ſacrée du Languedoc, les bûchers de l'Inquiſition naiſſante dans cette Province ; l'abominable farce que jouerent les Ducs de *Bourgogne & de Berry* ſous la minorité de l'imbécille *Charles* VI, lorſqu'ils raſſemblerent dans les cours du Palais tous les habitants de Paris, & qu'ils les condamnerent à la mort avec des formes juridiques, ſous le vain prétexte d'une révolte qu'il n'y avait point eue ; ils les forcerent à racheter leurs jours au prix de tous leurs biens, & ils inſpirerent ainſi à ce peuple, pour ce malheureux Roi, une invincible haine qui lui fit per-

dre ſa capitale, & qui penſa livrer pour jamais la France à ſes ennemis.

On vit depuis, le maſſacre des habitans des villes de Mérindoles, de Cabrieres, de cent villages peuplés par des Vaudois ; crimes dont le Parlement de Paris fit du moins juſtice, en faiſant décapiter l'Avocat général *Guérin* qui avait oſé ſolliciter & exécuter l'arrêt qui condamnait ces malheureux. Enfin tant de forfaits furent couronnés par la St. Barthelemy.... je frémis ; je m'arrête ; & je m'écrie encore : Quelle idée les Rois ont-ils des hommes ?

Ces crimes, ces malheurs, ces excès d'abrutiſſement étaient alors communs à preſque tous les peuples de l'Europe.

Il devient meilleur

Le régne de *Henri* IV fut exempt de tous ces maux ; ce Roi apprit

aux hommes à se tolérer leurs différentes manieres de penser & de servir Dieu : mais sa mort, replongea la France dans toutes les horreurs d'une guerre civile & sacrée. Les assassinats, les meurtres juridiques, le despotisme, les conjurations & les révoltes renaissent sans cesse sous le régne de ce faible *Louis* XIII & de son implacable Ministre, dont l'esprit aimait les arts, & dont le cœur était avide de sang.

sous *Henri* IV & retombe dans tous ses vices sous *Louis* XIII.

La raison vint à la suite des arts. Le régne de *Louis* XIV amena les plus beaux jours. Jamais l'humanité n'avait encore été autant respectée, qu'elle le fut sous ce Roi.

Qu'on juge cependant de l'idée qu'avaient les Rois & les Ministres de leur autorité, sur les autres hommes, par l'inutile & l'horrible dé-

Fautes sous *Louis* XIV.

vaſtation du Palatinat, & par la
funeſte & barbare perſécution qui
ſuivit la révocation de l'Edit de
Nantes.

Cet Edit avait beſoin d'être ré-
formé : des places de ſûreté accor-
dées à un parti, quelqu'il ſoit, dans un
Etat, ſont un outrage au ſouverain,
& un prétexte auſſi bien qu'un moyen
de ſédition pour des mécontens ;
mais *Louis* XIII avait enlevé ces
places aux Calviniſtes ; ils étaient dé-
ſarmés & ſoumis, quoique nombreux ;
on les força à la révolte.

Les idées de la nation ont changé
ſur cet article comme ſur tant d'au-
tres, perſécuter des hommes pour
des idées métaphyſiques, pour des
opinions parfaitement indifférentes
à la conduite de la vie, enlever
des enfans à leur pere, empriſon-

ner, piller, tourmenter, livrer à la brutalité des ſoldats, ou au fer des bourreaux, des infortunés pour la foi qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, & leur défendre en même temps de fuir du pays où on les perſécute; cela nous paraît aujourd'hui d'une abſurdité & d'une atrocité ſi grande, qu'on peut à peine le croire, malgré les monumens hiſtoriques qui tous atteſtent ces triſtes vérités. Et alors cela parut juſte & ſaint!.... les Tribunaux ne reclamerent point les droits de l'humanité; & le Clergé crut remplir un devoir ſacré! Il n'y eut que le ſeul *Fénelon* qui refuſa de ſe faire ſuivre par des ſoldats en partant pour prêcher des hérétiques. Mais le vertueux *Fénelon* était bien ſupérieur à ſon ſiecle, & même à tous les ſiecles, par la pureté de ſa morale,

la douceur de son caractere, & la sensibilité de son ame. Rien ne fut plus nuisible à la marine, au commerce & aux arts, que ces persécutions. Rien ne fut plus utile aux nations étrangeres, chez qui les réfugiés Français porterent leur industrie, une partie de leurs richesses, & des lumieres qui valent mieux que l'or, & qui procurent beaucoup d'or à ces nations.

Il devient plus tolérant & plus juste sous *Louis* XV.

On ne vit rien de pareil sous *Louis* XV. On fit la guerre avec autant d'humanité qu'en peut comporter ce crime qui la blesse au premier chef.

On s'occupa plusieurs fois des moyens de donner une forme légale aux mariages des Protestans; & l'on n'osa le faire quoiqu'on en sentît la justice & l'utilité.

Pour lever bien des obstacles, il

ne

ne fallait peut-être que généraliser la question. Ce n'est pas aux mariages des seuls Huguenots qu'il faut donner une forme légale ; c'est à ceux des Luthériens ; c'est à ceux des Juifs, & de cent autres sectes qui rampent peut-être inconnues dans quelques endroits du Royaume ; c'est en un mot à tous ceux qui ne sont point de la religion du Roi. Ainsi cet Edit, proposé tant de fois, pourrait ne point nommer les Calvinistes ; & les Magistrats chargés de rendre leur union légale pourraient ne pas leur demander de quelle secte ils sont : il suffirait de savoir qu'ils ne sont pas de la religion du Roi. Cette indifférence de la loi, serait peut-être le plus sûr préservatif contre les emportemens du fanatisme, qui croit

toujours que Dieu le regarde & le protége.

La même indifférence peut présider à l'acte qui constate la naissance des enfans. C'est le Magistrat qui rendra légale l'union du pere & de la mere qui doit connaître & certifier la légitimité des fruits de ce mariage. Les Juifs rejettent le Baptême; les Anabaptistes ne l'administrent qu'aux adultes : mais tous ont également besoin que la loi reconnaisse leurs enfans pour légitimes, aussitôt qu'ils sont nés.

C'est à *Marc-Aurele* qu'on doit l'usage d'inscrire sur des registres publics, le nom des enfans au moment de leur naissance. Ce n'est point une cérémonie religieuse, c'est un acte purement civil.

Le ſort des ſectaires s'adoucit de jour en jour ſous *Louis* XV. On laiſſa tomber en déſuétude pluſieurs loix de rigueur ; mais comme on ne les abolit point, elles donnerent lieu bien ſouvent à des injuſtices & à des perſécutions, d'autant plus odieuſes, qu'elles étaient dictées preſque toujours par des haines particulieres, ou par un intérêt ſordide.

Les farces des convulſionnaires causerent quelques empriſonnemens ; les billets de confeſſion & les refus de ſacremens quelques exils : les querelles des Janſeniſtes & des Moliniſtes une quantité innombrable de lettres de cachet. Le Gouvernement aurait pu s'épargner ces actes de rigueur & cette perte de temps, en les rendant ridicules, comme avait fait le Régent. Ces querelles

nées ſous *Louis* XIII, renouvellées dans la vieilleſſe de *Louis* XIV ne reparurent qu'après la mort du Régent.

Ce Régent lui-même abuſa de ſon autorité paſſagere dans le temps du ſyſtême, juſqu'à défendre à toute perſonne & même à toute Communauté ſéculiere ou réguliere de garder plus de cinq cens livres en argent monnoyé. On fit des perquiſitions odieuſes dans pluſieurs maiſons. Quelles que ſoient les idées des Rois & des Miniſtres, jamais les peuples ne croiront que de telles violences ſoient des droits; ils les regarderont toujours comme des abus.

Lorſque *Louis* XV régna par lui-même, il me ſemble qu'on ne commit plus de ces violences générales qui offenſent tout un peuple. Il y en

eut toujours des particulieres, comme les réglemens sur le contrôle des ouvrages d'or & d'argent, réglemens qui permettent d'aller fouiller jusques dans le lit nuptial d'un orfévre, pour savoir s'il n'y a point caché quelques morceaux d'or non contrôlé: comme les recherches pour la contrebande du sel ou du tabac: comme quelques autres.

Fautes sous *Louis* XV.

L'idée la plus étrange que le Gouvernement ait eu de ses forces sous le dernier régne, c'est d'avoir imaginé qu'il pourrait destituer de leurs offices, tous les Magistrats du Royaume, comme on casse un régiment; & les remplacer, comme on remplace des soldats réformés.

Ce qu'il y eut de plus singulier peut-être dans cette grande révolution, ce fut le caractere de tranqui-

lité & de constance, que la nation développa, & qu'on n'eût guéres attendu d'elle.

Destitution de tous les membres du Parlement.

Le Parlement avait cessé ses fonctions, & refusait de se conformer à un Edit enregistré de force dans un lit de justice tenu à Versailles. Les ordres du Roi, ses lettres de jussion, ses menaces n'avaient point ébranlé la fermeté de ce Corps, on crut qu'on en triompherait en attaquant séparément ses membres.

La nuit du 19 au 20 Janvier. 1771.

Tous, la même nuit, à la même heure, sont éveillés au nom du Roi. Deux Mousquetaires entrent dans leurs chambres, & leur présentent l'ordre de reprendre leurs fonctions, de répondre par écrit à cet ordre *oui* ou *non*, & de signer ce mot seul, sans périphrase, sans adoucissement. On ne croyait pas qu'aucun homme

eût l'audace de répondre éffrontément, *non*, à son Roi. Il était à craindre que ces Mousquetaires n'eussent l'ordre de conduire en prison ceux qui auraient cette audace. Cependant presque tous l'eurent: presque tous écrivirent *non*: & le petit nombre de ceux qui, partageant l'effroi de leur femme, de leurs enfans, de leur maison alarmée, eurent la faiblesse de dire, *oui*, protesterent dès qu'il fut jour, contre la violence nocturne qu'ils avaient éprouvée, & contre la parole que le trouble leur avoit arrachée.

La nuit suivante, on les réveille encore. Un huissier de la chaîne apporte à chacun d'eux un arrêt du Conseil qui déclare leurs charges confisquées, qui leur défend de prendre à l'avenir le nom de membre du Parle-

ment, & d'en faire les fonctions. A peine il eſt ſorti, que des Mouſquetaires arrivent & leurs apportent des lettres de cachet qui les exilent tous, dans des lieux différens, & très éloignés les uns des autres.

Ces démarches nocturnes, cette confiſcation des offices, cette diſperſion, cette deſtitution de Magiſtrats, que la loi déclarait inamovibles, effrayerent tous les eſprits. Quel particulier pouvait être en ſûreté, ſi le corps entier de la Magiſtrature ne l'était pas?

Ce fut envain que le Chancelier envoya les Conſeillers d'Etat, & les Maîtres des Requêtes s'aſſeoir à la place des Magiſtrats deſtitués: on ne les regarda point comme un Parlement; eux-mêmes ne ſe regarderent point comme tel. Le public, les Avo-

cats, les Procureurs refuſerent de plaider devant eux. Envain ils appellaient des cauſes, nul ne répondait. Le Public aſſemblé par curioſité autour de ce tribunal oiſif, riait de leurs appels & les plaiſentait quelquefois cruellement.

Envain on tenta de corrompre quelques membres du Parlement; dans deux cens perſonnes il ne s'en trouva pas une ſeule, qui ne préférât l'exil le plus dur à un retour honteux. Envain on offrit de faire préſent, à quiconque les voudrait, de ces mêmes charges qui ſe vendaient ſi cher quelques jours auparavant; perſonne ne ſe préſenta: près de trois mois ſe paſſerent dans cet abandon.

Enfin on imagina qu'un autre genre de violence pouvait donner un

dre émeute, le moindre soulévement.

Le Roi persévéra malgré le vœu bien connu de son peuple. *Mais* quatre années entieres ne purent consolider cette opération trop injuste: on dit que lui-même il la condamnait, quand la mort le surprit: & dès qu'il fut au tombeau, le jeune Prince qui lui succéda remit les loix en vigueur, & rendit au peuple ses anciens Magistrats.

La même scène à peu près fut jouée dans tous les Parlemens du Royaume: on avait même ôté à celui de Rouen, jusqu'à son nom, pour lui donner celui de Conseil supérieur: on avait créé huit Tribunaux sans appel, sous ce titre de Conseils supérieurs, dans des villes qui n'avaient jamais eu de Parle-

ment. Tout cela s'eſt évanoui à la mort du Roi. Tout eſt rentré dans l'ordre. A peine reſte-t-il quelques veſtiges de ce grand déſaſtre.

Malgré ce renverſement de l'ordre, malgré tant d'autres abus qu'on ſouffre, quoiqu'on les connaiſſe; la ſcience du Gouvernement s'eſt perfectionnée. La théorie en fut mieux connue, la pratique en fut moins vicieuſe. Pluſieurs Intendans abolirent les corvées dans leurs départemens. On éſſaya de ſe procurer des ſoldats ſans tirer la milice, à laquelle on revint cependant. M. le Duc de *Choiſeul*, pendant ſon Miniſtère, ſupprima le droit d'Aubaine, en faveur de toutes les puiſſances qui voulurent accorder aux Français les droits de regnicoles dans leurs Etats. On a continué depuis, &

On commence à abolir les corvées.

On ſupprime le droit d'Aubaine.

aujourd'hui presque tous les étran gers peuvent s'établir en France sans craindre que leurs héritiers hors du Royaume, soient privés d leur succession.

Ainsi les opinions religieuses on obtenu un peu de tolérance; le peuples des campagnes ont été un peu moins opprimés; les étranger mieux accueillis; l'humanité entier mieux traitée, sous le feu Roi, qu'elle ne l'avait encore été.

De la Guerre.

Louis XIV s'accusait en mou rant d'avoir trop aimé la guerre *Louis* XV ne l'aima jamais: cepen dant elle s'alluma six fois sous so régne, & elle consuma près de ving cinq années des soixante qu'i dura.

Il n'y eut, il eſt vrai, que trois de ces guerres qui mirent l'Europe & la terre en feu. Les trois autres confinées dans un coin du monde, n'ayant enſanglanté qu'un petit nombre de champs, peu remarquées des hiſtoriens, ſont déja oubliées du reſte des hommes.

Premiere Guerre.

La premiere de toutes fut celle, 1719.
que, dans la minorité de ce Roi, on livra en ſon nom, à ſon oncle le Roi d'Eſpagne, & qui fut preſqu'auſſitôt éteinte qu'allumée.

Pluſieurs années après la naiſſance de la paix, *Louis* XV fit bombarder la ville de Tripoli, par M. *de Grandpré.* Cette punition due à ces corſaires, ne fut point regardée comme une guerre. 1728.

Seconde Guerre.

1733. Dans cette ſeconde guerre, la France fut unie avec l'Eſpagne & la Savoye, contre la maiſon d'Autriche. *Staniſlas*, Beaupere de *Louis* XV, venait d'être élu pour la ſeconde fois Roi de Pologne, & il ne put y pénétrer. Ces mêmes Ruſſes qui l'avaient obligé d'en ſortir après la défaite de *Charles* XII, lui en fermerent alors les chemins. Mais les Français deſcendirent en Italie avec les Eſpagnols; & en deux campagnes ils mirent *Don Carlos* ſur le trône de Naples & de Sicile. François Duc de Lorraine, gendre de l'Empereur *Charles* VI, devint Duc de la Toſcane, que la mort du dernier des Médicis laiſſoit ſans maître, & la Lorraine fut cédée à la
1736. France.

France. *Stanislas* vint la gouverner, & renonça aux droits que deux élections lui avaient donnés sur la Pologne.

Troisieme Guerre.

La mort de l'Empereur *Charles* VI ralluma la guerre. *Louis* XV fit élire pour lui succèder *Charles* de Baviere. Ses armées triomphantes parcoururent l'Allemagne jusqu'au fond de la Bohème, & pénétrerent en Italie malgré le Duc de Savoye. 1741.

Cette guerre sera à jamais mémorable par la belle retraite de Prague que fit le Maréchal de *Belle-Isle* & qu'on a comparée justement à celle des Dix-Mille; parce que si elle était infiniment plus courte, elle était infiniment plus dangereuse. Elle le sera encore par les belles cam-

pagnes du Maréchal de *Saxe*, par ſes ſavantes marches qui tromperent les ennemis, & qui le rendirent maître de leurs principales villes enlevées à leurs yeux: elle le ſera par la bataille de Fontenoy; par celle de Raucoux & de Lawfelt; par le ſiége de Bergoopzom, qui ſe croyait imprenable, & qu'emporta d'aſſaut ce *LoWendal*, Danois, au ſervice de la France; il était un des hommes les plus inſtruits de l'Europe: on dit même qu'il parlait quatorze langues.

1747. Cette guerre doit être mémorable pour avoir forcé les Hollandais tremblans à ſe donner un Stathouder, dont la puiſſance héréditaire doit paſſer aux filles même, au défaut de mâles.

Elle doit l'être encore, par les

avantures du Prince *Edouard* qui osa passer, presque seul, des rives de la France, en Angleterre; & qui ébranla le trône, dont il ne put renverser le possesseur.

Elle doit l'être pour avoir établi un second Prince de la maison de Bourbon, *Don Philippe*, en Italie, sur les Duchés de Parme & de Plaisance.

Elle doit l'être enfin, pour avoir intéressé à la destinée des Français presque tous les peuples du monde, depuis les sauvages du Canada, jusqu'aux Nababs des Indes. *Dupleix* Gouverneur de Pondichery, devint l'arbitre de ces vassaux du Grand-Mogol, & fit prédominer dans ces contrées, la puissance française; il reçut même de cet Empereur le titre de Nabab; & il eut sous ses loix

ſes qu'elle fit dans cette nouvelle guerre,

Ses troupes vaincues à la fin dans tous les climats de la terre où elles combattirent, loin de perdre leur renommée, ſe diſtinguerent par des exploits qui augmenterent encore leur gloire.

1756. L'Europe les vit d'abord s'emparer de Port-Mahon par une de ces tentatives qui tiennent de la témérité, que le ſuccès ſeul peut faire excuſer, & qui paraiſſent incroyables. Le Gouverneur Anglois demandait aux ſoldats qui le prirent, ſi les Français avaient eu des aîles pour s'élancer ſur des remparts, où des hommes ne pouvaient parvenir.

Le Maréchal Duc de *Richelieu* qui fit cette conquête, & qui dans

la guerre précédente avait délivré Gênes priſe par les Impériaux ; le Duc de *Richelieu* paſſa bientôt en Allemagne, & alla commander l'armée victorieuſe du Maréchal *d'Eſtrées* qui venait de battre le Duc de *Cumberland* près de Haſtinbek. Il ajoute de nouvelles victoires à celle-là : & pouſſant les Anglais juſqu'au bord de la mer, à l'embouchure de l'Elbe, il les force à capituler avec lui ; & à ſigner qu'ils ne s'oppoſeront plus aux Français pendant cette guerre. Ce fut le dernier de nos ſuccès.

Vaincus par le Roi de Pruſſe, repouſſés loin d'Hanover, on ne put cependant nous chaſſer d'Allemagne ; & nos frontieres furent toujours en ſureté.

Dans les autres parties du monde

notre ſort fut le même, nous remportâmes d'abord des victoires, & bientôt après nous eſſuyâmes les plus cruelles défaites.

Quelques années avant cette guerre avec l'Angleterre, nous en avions eu une dans l'Inde avec quelques Nababs ſecourus par les Anglais. Trois cens Français commandés par un
1752. Officier nommé *de la Touche* diſperſerent une armée de quatre vingt mille Indiens. Quelques diſgraces qui ſuivirent ces victoires, firent rappeller *Dupleix*; & les dégoûts qu'il reçut en France, étaient plus capables d'effrayer ſes ſucceſſeurs, que de les exciter à tenter de grandes entrepriſes.

1758. Le Lieutenant-Général Comte *de Lally* y fut envoyé, au commencement de cette guerre. Il en-

leva d'abord aux Anglais le fort St. David, assiégea Madras; il prit le quartier qu'on appelle la ville noire: mais enfin il fut vaincu, assiégé dans Pondichery, & pris par les Anglais. Il s'était fait abhorrer; il en porta la peine à son retour en France, il fut décapité. Ce fut pour la seconde fois que la ville de Pondichery fut enlevée à la France. Elle l'avait été par les Hollandais, sous le Ministère de *Colbert*.

Les établissemens que les Français avaient en Afrique, dans la Gorée, & sur les bords du Sénégal, furent aussi la proie des Anglais.

En Amérique, dans le Canada, M. de *Montcalm* commença par vaincre les Anglais; il leur prit plusieurs forts. Mais dénué de tout se-

cours, n'eſpérant rien de la France dont les vaiſſeaux ne pouvaient approcher de ces rives ſans être pris par les flottes ennemies, combattant toujours, ſupportant toutes les extrémités de la diſette, & toute la rigueur de ce climat glacé, ne pouvant réparer ſes pertes, il fut
1759. vaincu, il fut tué les armes à la main ſous les remparts de Québec. On le rapporta dans ces murs, & on l'enſevelit dans un trou, creuſé par une bombe que les Anglais avaient lancée. Ils s'emparerent bientôt de cette ville, & nous chaſſerent de toute l'Amérique ſeptentrionale.

Cette guerre une des plus funeſtes que la France ait jamais ſoutenue, cette guerre nous coûta le Canada, la Louiſiane, les Iſles de St.

Vincent, de Tabago, de la Dominique, de la Grenade; tous nos établissemens du Sénégal, une jeunesse innombrable, & plus de deux cens millions, qu'elle fit sortir du Royaume.

Remarquez que *Dupleix* commença dans l'Inde la guerre en 1751 ou 1752, contre des Nababs, soutenus par le Lord *Clive*; qu'elle commença en 1755, en Canada par un dispute survenue entre les Anglais & les Français, pour quelques arpens de neige & de glace sur les frontieres de l'Acadie; qu'elle n'éclata en Europe qu'en 1756. Qu'ainsi en ne comptant que depuis cette derniere époque, comme on fait ordinairement, elle ne dura que sept ans, jusqu'en 1763, où la paix consolida nos pertes; mais que dans la vérité, le sang Français coula

pendant onze années dans diverſes parties du monde.

Cinquieme Guerre.

La guerre contre le Roi de Maroc ſuccéda bientôt à cette guerre terrible. Elle ne pouvait nous offrir aucun dédommagement; on ne voulait rien conquérir. Il ne s'agiſſait que de châtier des corſaires nouvellement nés. Le même tremblement de terre qui renverſa Lisbonne, Féz, Tétuan, & pluſieurs autres villes en Afrique, emporta un long banc de ſable qui fermait le port de Salé; & ſoudain les habitans de cette ville conſtruiſirent de gros vaiſſeaux & devinrent des Pirates redoutables. Il fut aiſé à la France de les réprimer.

Sixieme Guerre.

Si la guerre contre ces Corſaires fut juſte, celle que la France fit aux Corſes fut évidemment injuſte. Ce peuple défendait depuis pluſieurs ſiécles ſa liberté contre les Génois. Mais ce peuple ne ſavait point être libre; de tous temps les côtes de cette Iſle, ont été pillées par tous les peuples qui ont oſé y deſcendre; les habitans des rivages furent ſouvent aſſervis. Les Montagnards ſe prétendaient indépendans de toute puiſſance; les Génois leur étaient en horreur: ces Montagnards ſe cachaient dans leurs rochers quand ils étaient les plus faibles, & dès qu'ils avaient réparé leurs forces, ils deſcendaient dans la plaine, battaient leurs vainqueurs, déli-

traité de séditieux & poursuivi comme tel.

De l'Art Militaire.

L'art de la guerre s'est beaucoup perfectionné en Europe. Le Roi de Prusse en a l'honneur. Mais si *Louis* XV avait eu l'ame ambitieuse ou cruelle, la France aurait peut-être la triste gloire d'avoir fait, dans cet art, une révolution aussi grande que celle qu'a produit, il y quelques siécles, la poudre à canon.

Un Dauphinois, nommé *Dupré*, qui avait passé sa vie à faire des opérations de chymie, inventa un feu si rapide & si dévorant, qu'on ne pouvait ni l'éviter, ni l'éteindre : l'eau lui donnait une nouvelle activité. Sur le canal de Versailles, en présence du Roi, dans les cours de l'Arsenal

l'arsenal à Paris, & dans quelques uns de nos ports, on en fit des expériences qui firent frémir les militaires les plus intrépides, comme les effets de la poudre faisaient trembler les anciens Chevaliers : *Bayard* lui-même avait cette invention en horreur.

Quand on fut bien sûr qu'un seul homme, avec un tel art, pouvait détruire une flotte, ou brûler une ville, sans qu'aucun pouvoir humain y pût donner le moindre secours, le Roi défendit à *Dupré* de communiquer son secret à personne. Il le récompensa pour qu'il se tût, & cependant ce Roi était alors dans les embarras d'une guerre funeste : chaque jour il faisait des pertes nouvelles : les Anglais le bravaient jusques dans ses ports : il pouvait les

détruire: mais il craignit d'augmentes les maux de l'humanité, il aima mieux souffrir. On n'a peut-être jamais fait une action plus magnanime: la gloire même n'en pouvait être la récompense: l'Europe l'ignore, & quand elle en sera instruite, on doutera d'un fait dont il n'y aura plus ni témoins, ni preuve. *Dupré* est mort, & je crois qu'il a emporté avec lui son funeste secret.

Création de l'ordre du vrai mérite.

Le Roi créa en 1759, pour les Officiers étrangers qui étaient à son service, & qui avaient une religion différente de la sienne, un ordre militaire, qu'il appella l'ordre du vrai mérite. Cette marque d'honneur, accordée à des hérétiques, eût causé du scandale, & peut-être des querelles sanglantes, dans le siécle dernier: de nos jours, elle

n'a pas produit la plus légére dispute.

Plusieurs militaires cultivent les lettres.

On avait toujours reproché aux militaires & en général à la Noblesse Française un dégoût invincible pour les sciences. Ce régne à presque effacé cette tache : & depuis le Chevalier de *Folard*, qui composa ces savans commentaires sur *Polybe*, & qui donna des leçons au Maréchal de Saxe ; beaucoup de Français ont su allier les talens littéraires, au talent militaire.

L'art des combats n'était sous les premieres races de nos Rois que celui de la force : il demande aujourd'hui du génie & du savoir, peu de professions laissent plus le temps de s'instruire. Dans l'oisiveté d'une ville de garnison, il faut dissiper son ennui par la débauche, ou

par la culture des lettres & des ſciences.

Ainſi firent les Romains.

Les Romains employaient leurs loiſirs à s'inſtruire, ils étudiaient ſous la tente : ils plaidaient, l'hiver, les cauſes de leurs clients: ils étaient juriſconſultes & ſoldats. On attribuait à *Lélius* & à *Scipion*, les comédies de *Térence*. *Céſar* diſputait d'éloquence avec *Ciceron*, qui avait lui-même remporté une victoire. Les Romains furent les vainqueurs & les légiſlateurs du monde ; & malgré les trop juſtes reproches qu'on peut leur faire, ils mériterent de l'être, par le ſoin qu'ils eurent toujours d'adopter les bonnes loix & les bons uſages, qu'ils trouvaient chez les étrangers & par celui qu'ils prirent d'éclairer & de civiliſer les peuples qu'ils aſſerviſſaient.

La valeur en effet eſt moins un mérite qu'un inſtinct naturel, fortifié par l'habitude du danger. Ce payſan qui tremble ſous le bâton de ſon Seigneur, qui pleure en tirant la milice, qui part avec déſeſpoir, devient bientôt un ſoldat intrépide. Il n'eſt aucun peuple, même ſauvage, qui n'ait produit des guerriers indomptables; qui ne cite des traits de bravoure qui ſeraient incroyables s'ils étaient moins communs. Et il n'eſt point de brave qui ne tremble ſi on l'expoſe à un danger qu'il ne connaît point. Ainſi beaucoup de militaires ont la mer en horreur; ainſi le grenadier qui monte à l'aſſaut, n'oſerait grimper au haut d'un mât; ainſi ce matelot balancé ſur un cable au gré des flots, pâlit en deſcendant au fond

d'une mine, dans un tonneau suspendu à une corde.

Si le mépris du danger n'est qu'une faculté naturelle commune à tous les êtres, & que l'habitude développe plus facilement que toute autre : s'il est plus aisé de rassembler cent mille soldats braves jusqu'à la démence, que quatre bons ingénieurs, ou que trois hommes capables d'écrire leurs exploits avec intérêt ; ce mépris n'en impose pas moins ; c'est le seul talent qui ne s'avilisse pas à force d'être commun. Cependant il ne suffit plus pour distinguer un homme ; on demande aujourd'hui d'autres qualités : l'art de la guerre est devenu une science profonde, qui tient à toutes les autres.

Beaucoup de militaires ont écrit

ſur leur art des livres eſtimés. On connait les *rêveries* du *Maréchal de Saxe*, & ſon traité des *légions*; *les Commentaires ſur Montecuculli* de M. le Comte *Turpin*; *le traité de la petite guerre* par M. *de Grand-Maiſon*; le *Partiſan français*, par M. *de la Croix*; les *Mémoires* du Maréchal *de Puyſégur*. On trouve dans ces mémoires un projet de campagne, pour une guerre dont le théâtre ſerait dans les environs de Paris: ce qui peut rendre ce livre ſingulierement utile aux jeunes gens de cette capitale, qui ſe deſtinent aux armes.

M. de *Gribauval* a beaucoup perfectionné l'artillerie: ſon ſyſtême a produit un point de controverſe entre les militaires: M. *Puget* à écrit contre ce ſyſtême: cette diſpute a

produit plusieurs ouvrages. Enfin ces dernieres années ont produit le traité de la *Tactique* de M. *Guibert*, dont la préface est remplie de beautés mâles & philosophiques. On a vu paraître depuis, *l'histoire des campagnes de M. le Maréchal de Maillebois*, par M. le Marquis *de Pezay*. Son discours préliminaire respire à la fois, par le plus heureux mêlange, le goût des armes, le desir de la paix, l'ardeur de la guerre, & l'amour de l'humanité. M. de *Guibert* est l'Auteur de la tragédie du Connétable de Bourbon: M. de *Pezay* a cultivé divers genres de littérature; il a même fait quelques opera-comiques.

De l'Agriculture.

Tout est bien en sortant des mains

Pays ne conviennent pas à l'homme & à l'agriculture.

de l'Auteur des choses, dit un Philosophe célébre : & cela est vrai, parce que tous les êtres sont égaux devant l'Auteur de la nature, qui les a tous créés. Mais tout n'est pas également bien pour l'homme. Tous les climats ne sont pas sains ; tous ne produisent pas les alimens qui lui sont nécessaires : quelques uns même lui sont funestes.

Les deux pôles lui sont également interdits. Dans la zone glaciale, sa stature diminue, sa force se perd, son intelligence s'engourdit, son ame est sans vigueur. Dans la zone torride, son sang se brûle, sa peau noircit, son esprit s'affaiblit ; &, ce qui paraît contradictoire, avec une intelligence faible, il a des passions furieuses.

La zone tempérée est la seule fa-

L'homme

est obligé de combattre partout, la nature.

vorable à l'espéce humaine; & dans cette zone il n'y a pas un seul climat, où l'homme n'ait été obligé de combattre contre la nature pendant bien des siécles, avant de se la rendre propice.

Dans tous les lieux où l'homme n'est point encore parvenu, ou dont il s'est retiré, les végétaux se multiplient au point de se nuire & de s'étouffer par leur nombre; les forêts embarrassées de lianes deviennent impénétrables; le lit des fleuves se remplit dans divers endroits; les eaux se répandent dans les terreins unis; elles forment des marécages, dont les vapeurs infectent l'atmosphere; les reptiles s'y plaisent; les insectes y deviennent innombrables; les bêtes féroces y établissent leurs repaires; & quand

omme s'y présente, assiégé par x tous, il faut qu'il les combatte, u'il en triomphe, & qu'ensuite il ontienne les eaux, purifie l'air, & éconde la terre.

Lorsque l'homme est plongé dans ignorance, lorsqu'il vit en petite ociété; loin de surmonter ces obstacles, il en est effrayé, il fuit, il se ebute, il se dégrade, & il redevient ui-même un animal sauvage fort eu supérieur au singe.

Par quels degrés est-il sorti de cet tat? Combien a-t-il fallu de siècles, de circonstances favorables? uelle immensité, quelle suite de ravaux! L'imagination en est effrayée. Mais ces travaux ont été aits: & comme la nature travaille ans cesse, & qu'elle détruit sans esse les ouvrages de l'homme, il

faut que l'homme lutte perpétuell-
ment contre elle, pour se mainten-
dans les conquêtes qu'il a faites. S-
osait suspendre un moment son a-
tivité, la famine, les inondations
la mort le punitaient de sa négli-
gence.

Ainsi l'agriculture, ainsi les tra-
vaux de la campagne, sont le fonde-
ment de toute société, de tout éta-
blissement humain.

L'agricul-ture fleurit sous le feu Roi malgré quelques gênes.

Sous le feu Roi l'agriculture a ét-
souvent gênée par le nombre de-
impots & par la maniere de le-
prélever. Elle a été encouragée pa-
des réglemens particuliers. On a
même permis à tout homme de s'em-
parer des terreins qu'il trouverait en
friche, & de les cultiver à son pro-
fit, jusqu'à ce que le propriétaire
rentrât dans ses droits en lui rem-

ourſant tous les frais faits pour
ettre ſa terre en valeur.

On rendit un autre arrêt qui
exemptait de la taille & de toute
imposition pour dix ans, ceux qui
mettaient en valeur des terres incultes.

On a tenté pluſieurs fois de défricher les Landes de Bordeaux;
on a réuſſi dans quelques petits cantons moins rébelles que les autres.
Le célébre Edit de 1764, qui permettait l'exportation des grains, a
fait défricher beaucoup plus de terres qu'on ne l'aurait imaginé, & a
donné une nouvelle valeur aux autres; puiſque les propriétaires ont
reçu annuellement un prix plus conſidérable de leurs fermes. Ainſi le
feu Roi en mourant a laiſſé la culture de ſon Royaume dans un bien

meilleur état, qu'il ne l'avait tr
vée.

On a peut-être abattu tous
bois qu'il a été permis d'abattre.
a même craint d'en manquer. C'
un malheur commun à tous les p
anciennement cultivés, & dont
eſt peut-être aiſé de ſe préſerve
ſur-tout dans un pays comme
nôtre.

Des hommes inſtruits ont fait d
expériences très ſingulières, & o
naturaliſé dans nos champs des pla
tes inconnues avant ce régne. On
eſſayé d'une nouvelle charrue q
ſeme, qui laboure à la fois, & q
ménage beaucoup de grains. Cet
charrue, inventée par les anglais,
& qui ſemble d'abord ſi utile, n'eſt
pourtant encore employée nulle part.

On a imaginé les prairies artifi-

cielles, & elles ont été adoptées par-tout. On a beaucoup encouragé la culture des pommes de terre, qui mêlées avec du bled font un très bon pain, très favorable par le bas prix qu'il coute à la ſubſiſtance du pauvre, du moins dans les Provinces: car dans la capitale, le plus miſérable refuſe obſtinément tout pain qui n'eſt pas de pur froment.

Enfin pour honorer les travaux de la campagne comme ils méritent de l'être, pour changer en Patriarches ces ſimples payſans eſclaves dans une partie de l'Europe, avilis dans l'autre, & traités preſque par-tout comme des brutes; on a fondé des Académies d'agriculture, & l'on a diſtribué des prix à ceux qui ſe diſtinguaient par leur activité & leur intelligence.

Du Commerce.

Le commerce eſt après l'agriculture le premier beſoin de l'homme. Il eſt ſi néceſſaire, que, dans l'enfance de la ſociété, il a dû précéder les arts. Il était plus facile d'échanger les productions de la nature, que de leur donner une forme nouvelle.

Le commerce veut être libre.

Preſque tout eſt commerce dans la ſociété. Car quel eſt celui qui ne vend & qui n'achette pas? Cependant une ſeule ville peut s'emparer de preſque tout le commerce qui ſe fait de nation à nation, ſur-tout du commerce maritime.

Libre comme l'air qui enfle les voiles de ſes vaiſſeaux, tout ce qui le gêne l'anéantit. Il ne ſe plait guéres que dans les républiques. C'eſt

Tyr,

Tyr, Rhodes, Carthage qui firent le commerce chez les anciens: c'eſt Veniſe, c'eſt Piſe, c'eſt Florence, Gênes, ce ſont les villes Anſéatiques qui firent celui de l'Europe depuis *Charlemagne* juſqu'à ces derniers temps, où Amſterdam devenue libre s'empara du commerce de l'univers. L'Angleterre non moins libre peut-être depuis *Cromwel*, s'en ſaiſit aujourd'hui, couvre les mers de ſes vaiſſeaux, & rapporte dans ſon Iſle les tréſors des quatre parties du monde.

Il a plus fleuri ſous *Louis* XV, que ſous *Louis* XIV.

La France induſtrieuſe par le génie de ſes habitans, riche par la fertilité de ſon ſol, placée entre deux mers, & où l'on jouit de plus de liberté que dans aucune autre Monarchie, a peut-être fait le commerce du monde le plus

étendu, après la Hollande & l'Angleterre.

Il s'en faut bien qu'il ait été aussi florissant sous *Louis* XIV. A la mort de ce Roi, la dette nationale se montait à deux milliards 62 millions 138 mille livres à 28 liv. le marc ; ce qui fait, valeur d'aujourd'hui, 3 milliards 678 millions 659 mille 693 livres à 49 liv. 16 s. le marc. La dette n'était pas tout-à-fait si forte à la mort de *Louis* XV. Sous le Régent à la refonte de la monnoie, la valeur du marc ayant beaucoup haussé, on trouva que tout l'argent monnoyé du Royaume se montait à 12 cent millions, valant soixante livres le marc ; ce qui ne ferait aujourd'hui que 996 millions. Les étrangers, pendant le temps du systême enleverent le tiers des métaux qui circulaient dans le

Royaume. Ainſi à la mort du Régent il n'y reſtait guéres que 668 millions d'or ou d'argent monnoyé.

C'eſt d'un tel état d'affaibliſſement que la France s'eſt élevée en cinquante années au point de ſplendeur où nous la voyons. On eſtime qu'il y circule au moins 18 cent millions d'argent monnoyé. Ainſi le commerce ſeul a gagné ſous le dernier régne 1 milliard 132 millions.

Les troubles produits par le ſyſtême de *Law* éclairerent les eſprits, donnerent une nouvelle activité à la nation : mais le peu d'argent & de crédit qu'il y avait alors, rendirent le commerce fort languiſſant.

Les Colonies proſperent.

Aucune de nos Colonies n'était encore floriſſante. Ce ne fut qu'en 1718, qu'on porta dans l'Iſle de Bour-

bon quelques cafiers, enlevés à l'Arabie dans le territoire même de Moka. Un petit nombre de français qui s'étaient établis dans cette Isle à la fin du dernier siecle, y végétaient avec peine, inconnus de l'Europe & presque oubliés de la France. Mais depuis qu'on y cultive ces arbres, cette Colonie a prospéré.

Les français ne s'établirent qu'en 1720, dans une Isle abandonnée tour-à-tour par les Hollandais & par les Portugais qui l'avaient découverte, ainsi que celle de Bourbon: ils l'appellerent l'Isle de France, & ils y languirent jusqu'en 1735, que *La Bourdonnais* la vivifia, la fortifia, la peupla, la défricha, & en fit une Colonie riche, utile à la Métropole, redoutable aux Anglais,

& protectrice de nos Colonies dans l'Inde.

Ce ne fut qu'en 1725, que nous nous emparames les armes à la main, de l'embouchure du fleuve de Mahé sur la côte du Malabar, afin de recueillir le poivre qui croît en abondance sur ces rives.

On enléve aux Hollandais quelques uns des arbres qui produisent les épiceries.

Enfin, dans les dernieres années du régne du feu Roi, ce M. *Poivre* qui parcourut en Philosophe l'Europe, les côtes de l'Afrique, les deux Indes & une partie de la Chine, devint Intendant de cette Isle de France. Il entreprit d'enlever aux Hollandais les arbres qui produisent les épiceries: arbres, que l'avarice de ce peuple s'est appropriés à l'exclusion de tous les autres, que son industrie patiente & infatigable a su arracher de presque tous les lieux

où la nature les avait semés, au risque d'en faire périr l'espece entiere, en la renfermant dans un petit nombre d'Isles qui ressemblent aux débris d'un continent, que la mer engloutit de jour en jour.

Pour les sauver de ce danger, M. *Poivre* envoya aux Moluques en 1770, M. de *Trémigon* & M. *d'Etchevery*. Ils parcoururent les mers & les détroits de ces Isles peu connues. Ils traiterent difficilement avec leurs habitans, que la rapacité des Européens a rendus méfians. Ils en obtinrent des Girofliers & des Muscadiers : & après avoir échappé à tous les navires Hollandais, qui veillent sur ces bords, ils porterent leur vol dans les Isles de France & de Bourbon, où ces arbres s'élevent aujourd'hui & donnent l'espoir de

partager bientôt avec la Hollande un commerce aussi lucratif.

Le succès de cette entreprise en fit tenter une seconde, l'année suivante. MM. de *Coëtivy*, *d'Hercé*, & *de Cordé*, allerent aussi aux Moluques, & rapporterent une grande quantité de ces mêmes arbres.

Le cannellier était déja connu dans l'Isle de France : on l'y avait apporté depuis quelques années de l'Isle de Ceylan.

Le commerce de nos Isles en Amérique n'est né que sous *Louis* XV. Ce fut M. de *Clieu* qui prit à Paris, au jardin du Roi, quelques pieds de cafier, & qui les porta à la Martinique, & à la Guadeloupe. L'eau manqua dans la traversée : on n'en distribua qu'une très petite portion à chaque personne : M. de *Clieu* se

M. de *Clieu* porte des cafiers en Amérique.

priva de boire presqu'entierement, réservant pour arroser ces plantes, l'eau qu'on lui donnait pour étancher sa soif. Le succès paya ses soins. Le café fructifia parfaitement dans ces Isles : il devint bientôt un des principaux objets de leur commerce. Les Colons n'en furent point ingrats : & quelques années après, M. de *Clieu* ne pouvant obtenir du Ministre le remboursement des avances qu'il avait faites pour établir les riches plantations qui sont aujourd'hui dans ces Isles, leurs habitans offrirent de lui donner cinquante mille écus chaque année, jusqu'à ce que la Cour l'eût dédommagé de ses peines & de ses dépenses.

Population de nos Colonies en Amérique.

Ces deux Isles, celles de Ste. Lucie & de St. Domingue, la Colonie même de la Guiane se sont prodi-

gieusement peuplées & cultivées sous le régne du feu Roi. On y compte aujourd'hui quarante ou cinquante mille hommes libres, & deux à trois cent mille esclaves. Une telle population n'est rien en comparaison de celle de nos Provinces; & elle est prodigieuse pour ces contrées, surtout en comparaison de ce qu'elle était il y a cinquante ans.

La perte du Canada & de la Louisiane, la prise de Pondichery n'ont pas diminué le commerce de la France, comme on pouvait le craindre. La Louisiane ne lui avait jamais rien rapporté, & le Canada lui coutait beaucoup. Le commerce de l'Inde enleve 15 millions tous les ans à l'Europe, & la France donnait une grande partie de ces 15 millions. Ainsi ces pertes n'ont point fait de

tort aux bénéfices du commerce: & Pondichery nous a été rendu à la paix.

Commerce interieur.

Dans l'intérieur du Royaume le commerce est devenu plus facile, plus abondant, plus animé, par le nombre & la beauté des chemins que l'on a faits.

Les manufactures se sont multipliées, quoique de temps en temps il en périsse. On a senti que pour les faire fleurir il leur fallait de la liberté & de la concurrence. On a ôté les priviléges exclusifs, qui empêchaient l'industrie d'en former de nouvelles & de perfectionner les anciennes. On a supprimé même le privilége exclusif de celle de *Vanrobès*; & elle n'en fleurit pas moins: on peut même dire qu'elle ne s'en est pas apperçue.

La liberté eſt ſi néceſſaire au commerce, que la deſtruction de la compagnie des Indes a revivifié celui que nous faiſions dans ces contrées. Les retours n'avaient jamais monté à des ſommes ſi conſidérables, qu'ils ſe montent aujourd'hui.

Enfin on a remarqué que depuis plus de trente années, la balance du commerce n'a pas tourné au déſavantage de la France. Les étrangers ont toujours, depuis ce temps, ſoldé en argent avec elle.

Les bénéfices du commerce ont été ſi grands, qu'au rapport de M. *Necker*, dans les dix dernieres années, on a frappé en monnoye d'or ou d'argent, 43 millions par an: & comme on n'en a pas mis en ouvrages de bijouterie ou d'orfevrerie pour moins de 7 millions, Proſpérité des dernieres années.

on eſtime que la France a gagné au moins 50 millions par an ; ce qui fait 500 millions pour ces dix années.

La France ayant acquis depuis la mort du Régent 1 milliard 132 millions, il s'en ſuivrait que dans les quarante années qui ont précédé ces dix dernieres, elle n'a gagné que 6 cent 32 millions ; ce qui ne ferait annuellement que 15 millions 8 cent mille livres ; profit infiniment moins conſidérable que celui de ces derniers temps. Mais ſi l'on ſuppute l'argent que les guerres & ſur-tout celle de 1756, ont fait ſortir du Royaume, on ſera convaincu que le commerce avait gagné dans ces quarante années plus de 632 millions, quoiqu'alors ſes bénéfices n'approchaſſent pas de ceux qu'il a faits depuis la derniere paix.

Des Arts Mécaniques.

Les arts mécaniques donnent une nouvelle valeur aux productions de l'agriculture : ils rendent ſouvent utile à l'homme, ce qui lui était funeſte : ils rétabliſſent la ſanté de l'infirme par le ſuc des poiſons même : ils occupent plus de gens encore que le commerce & la culture des terres : ils développent l'induſtrie & l'intelligence humaine : ils la rendent maîtreſſe de la nature. Sans eux, la population eſt faible & languiſſante.

De nos jours, ces arts ont fait des progrès immenſes. Leurs progrès ſont obſcurs comme les hommes de génie qui s'y appliquent ; il faut avoir bien de la philoſophie pour ne pas trouver rebutans les détails

abandonnaient aux Marchands ; tous les vaiſſeaux de guerre étaient à rames : c'était donc par préférence qu'ils les employaient.

Miroir *d'Archiméde.*

M. *de Buffon* a retrouvé le miroir *d'Archiméde*, regardé comme une fable. Quand il l'eut inventé, quelques ſavans déterrerent deux ou trois paſſages parfaitement oubliés, dans de vieux Auteurs grecs très peu connus, & on fut étonné d'y trouver que ce miroir *d'Archiméde* était compoſé de pluſieurs Miroirs, comme celui de M. *de Buffon.* Il n'avoit jamais connu ces paſſages : Il n'en eſt pas moins inventeur. Ce n'eſt pas la ſeule fois que deux hommes ont inventé la même machine. En voici un exemple encore plus moderne.

Horlogerie

L'horlogerie qui tient à la fois aux

aux ſciences, par les connaiſſances qu'elle exige; & aux arts, par le mécaniſme qu'elle employe; l'horlogerie a été perfectionnée, & même créée en quelque ſorte, ſous le régne de *Louis* XV, du moins juſqu'à *Julien le Roi*, elle avait fait peu de progrès en France. Ce fut lui, qui le premier ſurpaſſa les Anglais, & qui la mit en état de parvenir au point où elle eſt aujourd'hui.

Montres marines.

Les quatre fils de cet homme célébre ſe ſont tous diſtingués dans des ſciences différentes. Celui qui cultive le même art que ſon pere inventa une montre marine propre à meſurer les longitudes en mer, à peu près dans le même temps; *Harriſon* en Angleterre, & M. *Bertoud* à Paris, inventerent, l'un une

horloge, l'autre une montre pour le même uſage. Ces trois machines différent à beaucoup d'égards, & ſe reſſemblent à quelques autres.

Diſputes. M. *Julien le Roi* & M. *Bertoud* ſe diſputent l'idée, l'invention de la machine: je ne crois point que l'un ait pillé l'autre: voici vraiſemblablement ce qui eſt arrivé, & ce qui arrive preſque toujours.

Depuis plus de cent ans les aſtronomes, les marins, les mécaniciens, les horlogers cherchaient à meſurer les longitudes en mer: l'Eſpagne, la Hollande, l'Angleterre, ont propoſé des prix immenſes pour celui qui y parviendrait. La France, ſans jamais avoir aſſigné aucun prix, a récompenſé pluſieurs tentatives quoiqu'infructueuſes.

Les aſtronomes cherchaient en-

vain à trouver les longitudes, par les éclipſes de Lune, par celles du Soleil, par les occultations des étoiles, par les ſatellites de Jupiter; ils ne trouverent rien d'aſſez exact & d'aſſez facile pour être exécuté en mer. Les marins tentaient auſſi vainement de perfectionner le loch, ou de calculer les variations de la bouſſole. Les mécaniciens faiſaient d'autres eſſais & paraiſſaient devoir être plus heureux.

La terre en tournant ſur elle-même offre en 24 heures tous ſes méridiens au ſoleil: il s'agiſſait donc de trouver une horloge, qui, inſenſible également au froid du pôle, à la chaleur de la zone torride & à toutes les ſecouſſes des flots, en parcourant toutes les mers de ce globe ne ſe derangeât pas, & mar-

F 2

quât toujours exactement l'heure du lieu d'où le vaiſſeau était parti ; de ſorte qu'en comparant l'heure qu'elle marque & l'heure du lieu où ſe trouve le vaiſſeau, on pût ſavoir avec préciſion, combien on avait parcouru de degrés à l'eſt ou à l'oueſt du méridien du port d'où l'on avait commencé ſa route.

Il fallait empêcher que le chaud ou le froid n'allongeât ou n'accourcît le métal de cette horloge ; il fallait qu'elle eût un pendule ou un balancier dont tous les mouvemens fuſſent iſochrones. Cela ne paraiſſait pas impoſſible à trouver. On avait beaucoup écrit ; on avait fait beaucoup d'expériences ; tous les hommes inſtruits s'étaient beaucoup entretenus ſur cette matiere. On avait donc acquis par les livres, par les

expériences, par la conversation, beaucoup d'idées, de lumieres & de connaissances confuses sur cet objet. C'était un fruit que le temps mûrissait. Le principe n'était pas connu; mais tout le monde tournait au tour. Faut-il s'étonner que toutes les têtes étant ainsi exaltées, deux ou trois personnes ayant découvert en même temps un objet si près de l'être?

Marche de l'esprit humain. Il n'imagine rien soudainement.

Telle est la marche de l'esprit humain. Nul n'imagine soudainement un objet parfaitement nouveau. Ce n'est que, quand les hommes les plus instruits ont agité long-temps une matiere, ce n'est que quand ils ont acquis toutes les connaissances préliminaires, que la découverte se fait.

Le premier qui creuse la mine y

perd sa fortune ; le dernier qui arrive trouve l'or. Si deux hommes l'exploitent, d'abord ils s'aident mutuellement ; si tous deux rencontrent le métal, ils se battent à qui l'emportera.

J'ai vu cette marche lente de la nature dans les objets même de pure imagination. *Regnard* & *du Frény* se disputerent *le Joueur* ; MM. *de Belloy* & *du Rosoy*, le *Siége de Calais* ; MM. *Barthe* & *Cailhava*, *l'Egoïste*. Mais depuis *Moliere* on regardait le Joueur comme un caractere qu'il aurait dû peindre : mais dans plusieurs sociétés littéraires on avait vanté le siége de Calais, comme un superbe sujet de Tragédie : mais j'ai cent fois entendu dire que l'Egoïste était le caractere le plus favorable qu'on pût mettre au théâtre ;

j'ai même entendu propoſer quelquefois différens plans pour le traiter, & quand un Auteur profiterait ainſi des idées heureuſes qui échappent aux autres dans la converſation, il ne ſerait pas plus répréhenſible que *Racine* ne le fut, en prenant Phédre dans *Euripide*, ou *Moliere* en tirant de *Plaute* quelques traits pour orner ſon Avare.

Le petit inconvénient de voir deux hommes ſe diſputer un ſujet, eſt bien peu de choſe en comparaiſon du bien qui réſulte de ces converſations ſavantes.

Pluſieurs artiſtes, & même de ſimples artiſans ont cultivé les lettres; comme beaucoup de gens de lettres & de gens du monde ont étudié les procédés des arts. Ces lumieres mutuelles ont étendu l'eſ-

prit des uns & des autres, & ont appris aux hommes de différentes professions à s'estimer réciproquement.

Dans l'histoire des arts, publiée par l'Académie des sciences, plusieurs artisans ont fait eux-mêmes les articles relatifs à leur art. C'est un garçon menuisier nommé *Roubo* qui a donné la description de tout ce qui concerne la menuiserie.

Canons. Tous les arts se sont perfectionnés, sur-tout dans les dernieres années de ce régne : ce fut vers l'an 1752, que *Maritz* substitua l'art de fondre les canons pleins & massifs, à celui de les fondre vuides ; il inventa une machine pour les forer ensuite, & pour polir leur surface intérieure. Cette maniere de les fondre, les rendit beaucoup plus solides.

Gor, Commiſſaire des fontes de l'arſenal, au lieu de jeter en moule de haut en bas les ſtatues de bronze, comme on faiſait autre fois, oſa faire couler le bronze fondu, de bas en haut dans le moule, comme de l'eau dans un ſiphon : & cette maniere hardie aſſura l'opération qui manquait quelquefois auparavant ; elle en rendit la fonte plus propre & moins terreuſe.

Statues de bronze. *Gor* fondit en 1758, la ſtatue du Roi, ſelon cette méthode.

Le génie n'eſt pas un fruit de l'étude ; & celui des ignorans confond quelquefois les ſavans. En 1773, un pauvre malheureux Perruquier apprend au fond de ſa boutique, qu'un vaiſſeau richement chargé a fait naufrage ſur les côtes d'Eſpagne. Il ſe perſuade qu'on peut retirer ces richeſſes du fond de l'Océan ; cette idée le tourmente ; en

Machine pour deſcendre ſous l'eau.

treſſant des cheveux, ou en pêignant une tête, il s'en occupe; il rêve, il médite, il imagine qu'en joignant des ventilateurs à une boîte qui envelopperait la tête, l'air enfermé dans cette boîte ſerait propre plus long-temps à la reſpiration; & il conſtruit ſa machine.

Il connaiſſait peu les loix de la mécanique, & celles de l'hydroſtatique: ſa machine ne valut rien; il communiqua ſon idée à M. *Perrier* jeune mécanicien déja diſtingué par ſon mérite, & M. *Perrier* fit bientôt une machine avec laquelle il deſcendit ſous les arches du Pont Royal & travailla au fond de l'eau: il l'eſſaya enſuite ſur l'Océan, & retira deux ancres fichées dans le ſable à 52 pieds ſous l'eau; profondeur où jamais plongeur n'avait deſcendu.

Tentative plus étonnante.

Cette petite incurſion au fond des flots eſt peu de choſe : c'eſt l'Océan entier qu'il faut conquérir : & cette conquête eſt peut-être plus facile à faire que celle d'un village. On a remarqué que le fœtus dans le ſein de ſa mere, vit ſans reſpirer au milieu d'un fluide, & que la circulation du ſang ſe fait dans le cœur par le trou ovale ; trou qui ſe ferme peu-à-peu lorſque l'air, agiſſant ſur les poumons, le rend inutile. On a ſoupçonné que ce trou ne s'était point entierement refermé chez quelques plongeurs qui reſtaient très long-temps ſous l'eau ; on croit que ſi l'on y plongeait un enfant au moment de ſa naiſſance & qu'on l'y nourrît, il y vivrait ſans reſpirer comme dans le ſein de ſa mere : & l'on croit même que, en le plon-

geant & en le retirant alternativement, on le rendrait amphibie.

M. de *Buffon* hasarda cette expérience sur des petits chiens ; il paraît qu'elle lui réussissait lorsqu'il l'interrompit, & il ne nous dit pas ce qui l'empêcha de poursuivre une expérience si curieuse & surtout si utile.

Cette épreuve réussirait beaucoup mieux sur l'homme, parce qu'il n'est aucun animal qui s'accoutume comme lui à tous les climats & à toutes les manieres de vivre.

La vie des hommes est cependant si précieuse, qu'il n'y a peut-être aucun Roi en Europe assez hardi pour ordonner qu'on tentât cette expérience, sur une demi-douzaine d'enfans : eux qui font massacrer les hommes par milliers pour satis-

aire un caprice politique. Leurs amusemens, leurs fêtes, font quelquefois périr plus d'ouvriers qu'il ne couterait d'enfans, pour faire présent de l'Océan à la race humaine, & pour en peupler la vaste étendue.

Des Beaux Arts.

Si les arts mécaniques font la prospérité d'une nation, les beaux arts en font la gloire. Qui s'intéresserait aux héros & aux bourgeois des petites villes de la Gréce, si elles n'avaient produit des Poëtes, des Orateurs, des Sculpteurs & des Architectes? les vainqueurs ont suivi les vaincus dans la tombe: mais la voix des Poëtes & des Orateurs retentit à nos oreilles, elle nous arrête sur les débris des tombeaux,

elle nous inſpire le deſir de connaître & la main qui les érigea & l'homme dont on y dépoſa la cendre.

Voyons ſi ce ſiécle n'a pas produit de monumens dont les ruines arrêteront un jour les voyageurs, & ſi nos artiſtes n'ont pas déja fixé les yeux des étrangers.

De la Peinture.

Dans la Peinture, aux grands noms de *le Brun* & du *Pouſſin*, qui diſtinguent le ſiécle de *Louis* XIV, on peut oppoſer celui de *le Moine* qui peignit à St. Sulpice la coupole de la chapelle de la Vierge, & à Verſailles l'apothéoſe d'Hercule. La gloire n'amene pas le bonheur : *le Moine* dévoré d'une mélancolie ſombre, ſe perça de neuf coups d'épée & fut enſuite ouvrir la porte de ſa chambre à ſon ami M. *Berger* qui y

frappait & qui venait lui propoſer d'aller à la campagne : *le Moine* tomba mort à ſes pieds.

Le nom de *Carle-Vanloo* n'eſt guere moins célébre. Son beau tableau du ſacrifice *d'Iphigénie*, décore le Palais du Roi de Pruſſe.

Jamais Prince ne fut flatté d'une maniere plus ingénieuſe que *Louis* XV ; pâr *Amedée-Vanloo*. Il avait peint toutes les vertus qui caractériſent un Grand-Monarque : on engagea le Roi à regarder ce tableau au travers d'un verre à facettes ; toutes ces figures ſe réunirent, & il ne vit plus que ſon portrait.

MM. *Greuze* & *Vernet* ſe ſont ouvert de nouvelles routes. La collection des Ports de France demanderait une galerie où ces tableaux

ſi beaux par leur *faire*, & ſi intéreſſans pour la nation, fuſſent ſans ceſſe expoſés aux yeux du public qui les deſire. *Vernet* qui les a peints, ſemble s'être encore ſurpaſſé dans ſes marines & dans ſes tempêtes. On ſait qu'un jour cet artiſte étant ſur un vaiſſeau pendant un violent orage; inſenſible au danger, & ne voyant que les grands effets de la nature en tumulte, s'écriait à chaque moment : que cela eſt beau! que cela eſt beau!

M. *Greuze* eſt le peintre des moraliſtes. On devient meilleur en regardant ſes tableaux. *Le Pere de famille*, le *Paralytique ſervi par ſes enfans*, le *Contrat de mariage*, font aimer la vertu; ils reſſerrent les liens de la parenté dans le cœur de ceux qui les regardent; on ne peut

s'en

s'en détacher; on desire d'être l'ami du peintre qui les a conçus,

Le temps use les ouvrages des peintres: c'est un malheur qui semblait inévitable. Cependant *Picaut* vient de trouver l'art de transporter la peinture sans l'altérer, d'une toile sur une autre, & de prolonger ainsi son existence. Il a trouvé aussi le moyen de transporter une peinture à fresque de la muraille sur la toile.

Loriot a inventé l'art de fixer le Pastel, & de lui donner la durée des tableaux peints à l'huile.

Parmi les encouragemens donnés aux beaux arts, aucun ne fut plus propre à inspirer de l'émulation, que l'usage de rassembler dans un même sallon & d'exposer chaque année aux regards, aux éloges & à la critique du public, tous les

ouvrages qu'ont fait les peintres de l'Académie; & cet uſage eſt un bienfait de ce régne, il n'a commencé qu'en 1740.

C'eſt depuis ce temps là, qu'on ouvrit au public cette ſuperbe galerie de *Rubens* qui décore le palais du *Luxembourg* : & la vue des tableaux de ce grand peintre fut un nouveau ſujet d'émulation pour les jeunes artiſtes.

Tous les arts qui tiennent à la peinture ſe ſont perfectionnés. Nous avons vu expoſer au ſallon du Louvre parmi les tableaux des plus grands peintres, un portrait du Roi fait à l'éguille par la manufacture des Gobelins, il trompait l'œil par la fineſſe du travail & par la vérité des couleurs, on le prenait pour une véritable peinture.

La porcelaine de la Chine ſi long-temps l'objet de notre admiration & de notre émulation, a été ſurpaſſée en Europe, ſi non par la qualité de la pâte toujours plus vitrifiable que celle de la Chine, du moins par l'élegance des formes, la régularité du deſſein, & la vivacité du coloris. Celle de Seve l'emporte par ces qualités ſur toutes celles de l'Europe.

Il ſemble que ce goût pour la porcelaine, ſi général aujourd'hui, aurait dû rendre moins rare la peinture en émail, ſeule peinture dont l'éclat ſoit toujours inaltérable; peinture d'un travail trop pénible & trop déſagréable pour être cultivée par beaucoup d'artiſtes; peinture trop fragile pour ſe flatter que ſes chef-d'œuvres parviennent jamais à la poſ-

térité. Les peintres de ce genre ont toujours fait un eſpece de myſtère des procédés de leur art, & par là ils l'ont toujours expoſé à ſe perdre.

On croit que ce ſont des Français qui ont inventé l'art d'appliquer l'émail ſur l'or, & qui ont fabriqué les premiers bijoux dans ce genre. Cet art ſe perfectionna ſous *Louis* XIV. Pluſieurs portraits de la plus grande beauté furent faits ſous ſon régne & ſe conſervent encore. On a fait dans ce genre, ſous le feu Roi, de véritables tableaux d'hiſtoire. *Durand* fit un *Hercule filant aux pieds d'Omphale* qu'on cite dans l'Encyclopédie, comme un ouvrage digne des plus grands maîtres.

De ſimples particuliers ont ainſi en tabatieres, en montres, en ba-

gues, en cent ſortes de bijoux, pour un prix médiocre, des chef-d'œuvres qui exigent des travaux faits dans les quatre parties du monde, par des milliers d'artiſtes.

Que de travaux, que d'arts différens, que de ſciences raſſemblées dans une montre d'or, peinte en émail, & garnie de diamants!

Enfin le goût de la peinture à dégénéré en un luxe prodigieux, que de ſeveres moraliſtes ont condamné. On a reproché à quelques femmes d'étaler aux portieres de leur caroſſe des tableaux trop magnifiques & trop voluptueux. On a prétendu qu'on négligeait d'orner les palais & les temples pour décorer des cabinets & des voitures. Ce luxe prouvait ſeulement que les artiſtes habiles étaient nombreux, quoique les hom-

mes de génie, les créateurs fussent toujours des hommes rares.

Il y a tel vase, tel bijou qu'on prodigue tous les jours sans égards & sans ménagement, qui mérite d'être conservé pour servir de modèle dans tous les âges.

Le Roi a établi des écoles gratuites de dessein à Paris, à Bordeaux, à Rheims : elles sont plus utiles pour le petit peuple que des Colléges ; une légere teinture du dessein est nécessaire pour presque tous les arts mécaniques : la connaissance des langues savantes ne peut servir qu'à peu de personnes, & qu'à un seul usage.

De la Sculpture.

Nos Sculpteurs ont peut-être reçu encore plus d'honneur que nos peintres. Les étrangers les ont préférés à ceux de l'Italie.

Les Etats de Norvége ont fait venir à Copenhague le célébre *Sally* pour y élever en bronze la ſtatue équeſtre de *Frédéric* V. Deux ſtatuès repréſentant le Danemarck & la Norvége, en embraſſent le piédeſtal: une fontaine, ſymbole de l'Océan, eſt devant cette ſtatue; une autre, ſymbole de la Baltique, eſt derriere.

Une ſuperbe rotonde ſert de point de vue à la place où ce monument eſt érigé; & cette rotonde eſt l'ouvrage d'un Français nommé *Desjardins*.

Un autre Français nommé *l'Archevêque* a fait le modèle du monument que la Suede fait élever à *Guſtave-Adolphe*. Il y repréſente ce héros monté ſur un cheval qui galope, & la victoire qui le ſuit, qui

veut le couronner, & qui ne peut l'atteindre.

Falconnet fut appellé en Ruſſie ; il vient d'y jeter en fonte la ſtatue équeſtre de *Pierre* I, il l'a repréſenté courant à toute bride, franchiſſant des rochers qui s'aplaniſſent ſous ſes pas & qui ſe changent en des campagnes fertiles: idée ſublime qui n'avait point encore d'exemple. A Paris, à Londres, à Rome, dans toutes les ſtatues équeſtres, le cheval marche au pas & le cavalier tranquille & ſans expreſſion, paraît s'avancer ſans deſſein.

Ainſi les ſtatues érigées aux héros des trois Royaumes du Nord, furent faites par des Français; comme celles des héros de l'ancienne Rome avaient été ſculptées par la main des Grecs.

Dans Paris, *Bouchardon*, qui peut-être ſurpaſſa en talent le plus célébre ſculpteur du régne de *Louis* XIV, fondit la ſtatue équeſtre de *Louis* XV. Au lieu d'enchaîner des captifs autour du piédeſtal, il y poſa les quatre vertus cardinales. C'eſt ce même *Bouchardon* à qui l'on doit cette belle fontaine de la rue de Grenelle, ſeule fontaine de Paris qui ſoit apparente. Celle des *Innocents* eſt peut-être plus belle, mais elle eſt trop peu remarquable; on paſſe tous les jours devant elle ſans la voir. Celle qui eſt proche de l'hotel de la Vrilliere eſt belle comme architecture, on regrette qu'elle ne ſoit pas décorée de ſculpture.

Le *Mercure* & la *Vénus* de *Pigal* ont été tranſportés à Berlin & placés dans le palais du Roi de

Prusse. Le *tombeau du Maréchal de Saxe*, digne monument de ce grand homme, va servir d'ornement à l'église Luthérienne de Strasbourg, seul endroit dans la France où l'on pût ensevelir ce guerrier qui la fit triompher tant de fois. C'est ce même *Pigal* qui fût choisi pour sculpter cette statue de M. *de Voltaire*, que les gens de lettres ont si justement élevée à sa gloire.

Ces deux chevaux fougueux que l'on voit à Marly, contenus avec peine chacun par un homme, sont de *Coustou*. Son fils exécute aujourd'hui le tombeau du feu Dauphin pere du Roi.

Le *Moine* a jetté en fonte les statues équestres de *Louis* XV qui sont à Bordeaux & à Rennes : magnifi-

cence qu'aucune ville de province n'a connue ſous le régne de *Louis* XIV. C'eſt ce même Sculpteur qui a fait en marbre la ſtatue de *Louis* XV que l'on voit à l'école militaire.

Je ne parlerai point ici de cette foule de ſtatues dont on a décoré des égliſes, des jardins & des hôtels. Le talent des grands artiſtes a trop été employé pour des édifices particuliers, & trop peu pour des monumens publics.

De la Gravure.

La Gravure ne peut orner que des cabinets, des galeries, des maiſons trop peu vaſtes pour y admettre des ſtatues ou des tableaux. La gravure s'eſt perfectionnée, elle a même acquis une nouvelle branche en imitant le deſſein & les yeux les plus exercés peuvent s'y tromper. MM. *François* & *Deſmarteau* ſe ſont en-

core diſputé cette invention, cette diſpute confirme ce que j'ai déja dit, on cherchait depuis long-temps cette imitation.

On a auſſi trouvé l'art de graver avec des couleurs. Un Allemand nommé *le Blond* nous apporta ce ſecret en 1735, il a fait des éléves Français qui ont ſubitement avancé cet art, & *Gautier Dagoty* vient de le porter preſque à ſa perfection.

Du Vivier fut plus habile, dit-on, que ſes prédéceſſeurs dans l'art de graver des médailles. *Gai* ſurpaſſa les ſiens dans celui de graver les pierres précieuſes. *Ridaz* en 1758, trouva un nouveau procédé pour ce genre de gravure qui facilite & qui abrege ce travail.

Le grand avantage de la gravure eſt de multiplier les ouvrages des

peintres & des architectes, ou du moins de nous en donner une idée assez précise. C'est par elle que dans toutes les grandes villes de l'Europe, il n'y a pas d'amateur des beaux arts qui n'ait dans son cabinet la représentation de tous les grands édifices & de tous les plus beaux tableaux des plus grands maîtres.

On a gravé dans ces derniers temps, toutes les peintures dont *le-Brun* a d'écoré la galerie de Versailles & les deux sallons qui l'accompagnent. *Cochin* a gravé toutes celles du dôme des Invalides. Le Roi de Pologne, Electeur de Saxe a fait graver à Paris la fameuse galerie de sa ville de Dresde. Des Jésuites Français ont même envoyé ici des desseins représentans les batailles gagnées par l'Empereur de la

rope dont quelques ſavans ne ſoient allés viſiter la Grece & l'Egypte. La France a vu ſous le feu Roi, M. le Comte de *Caylus* aller fouiller dans les ruines de l'ancienne Grece & nous en rapporter des connaiſſances utiles aux progrès des arts.

M. *le Roi*, fils de cet horloger célébre qui fit fleurir ſon art, & frere de celui qui inventa une montre marine, fut à Conſtantinople en 1754; & il pacourut l'Attique & le Péloponeſe, des bords du Céphiſe à ceux de l'Eurotas. Il raſſembla, pour ainſi dire, les débris des monumens antiques, il les meſura, il les deſſina, il en écrivit l'hiſtoire; à ſon retour en France il les fit graver, & il les expoſa ſous les yeux du public qui peut les comparer avec ceux que les artiſtes modernes élevent dans nos murs.

Mais

Mais ce que l'Egypte, ni la Gréce, ni Rome, ni la Toſcane ſous les *Médicis*, ni la France ſous *Louis* XIV, n'ont connu, & ce qui eſt pourtant plus utile & plus précieux que les Cariatides & les collonades; c'eſt la diſtribution intérieure des appartemens. Juſqu'à nos jours, on ne connaiſſait que de longues galeries & d'immenſes ſallons; on ne les ornait que de ſculptures, ou de tableaux appendus aux murs comme des *ex-voto* dans des temples.

On fit pour la premiere fois au palais Bourbon en 1722, l'eſſai de ces diſtributions intérieures qui dégagent avec tant d'art un appartement, & qui le rendent ſi commode pour le maître & pour le domeſtique. *Côte* qui mourut en 1735, eſt le premier architecte qui ait mis des

glaces ſur les cheminées. Aujourd'hui le plus petit bourgeois dédaigne un appartement qui n'en eſt pas décoré. On a imaginé depuis des cheminées qui tournent ſur un pivot, & qui peuvent ſervir à deux chambres, on en a fait d'autres dont le tuyau s'incline, & dont la glace non étamée, laiſſe voir au dehors de la maiſon, comme une fenêtre : de ſorte qu'en ſe chauffant, on voit dans la rue ou dans la campagne.

On eſt étonné que de telles inventions ſoient ſi modernes : ce qui doit ſurprendre encore davantage, c'eſt qu'elles ſe ſoient perfectionnées en ſi peu de temps. Il ne paraît pas poſſible qu'on ajoute rien aux commodités dont on jouit aujourd'hui.

Nos architectes n'ont rien bâti

de plus beau que la colonade du Louvre : mais leurs égliſes, & ſurtout celle de Ste. Génevieve, conſtruite par M. *Soufflot*, la ſalle de l'Opéra, & celle du théâtre de Verſailles, ſont plus belles qu'aucune de celles qu'on éleva ſous *Louis* XIV. On aurait deſiré ſeulement que ces deux ſalles fuſſent plus ſonores, & plus convenables aux ſons harmonieux dont elles retentiſſent.

De la Muſique.

De tous les beaux arts, la Muſique eſt peut-être celui qui a éprouvé les plus grands changemens, & qui s'eſt le plus perfectionné ſous le feu Roi. La gloire de *Rameau* a ſurpaſſé celle de *Lully*. Ses ſimphonies, & ſes airs de danſe s'exécutent ſur les différens théâtres de l'Italie. On accuſe, il eſt vrai, nos muſiciens modernes d'avoir beau-

coup pillé les Italiens & d'avoir peu créé. C'est ainsi que *Ronsard* & les premiers Poëtes qui ont débrouillé notre langue, trop occupés des chef-d'œuvres des Grecs & des Romains, traduisaient plus qu'ils n'imaginaient, & n'osaient que rarement s'abandonner à leur propre génie. Nos musiciens ont mieux fait, ils ont forcé les Italiens mêmes d'admirer plusieurs de leurs ouvrages. On aime à chanter les airs de leurs musiciens, mais on se plaît à danser sur les airs des nôtres.

Le goût de la musique introduisit un nouveau genre de spectacle : les concerts spirituels n'ont été établis qu'en 1725, par *Philidor*, pere de celui qui se distingue aujourd'hui par la musique de ses opéra-comiques.

La Danse théâtrale a fait beaucoup de progrès. Les vieillards même en conviennent : dans le siécle dernier, la danse haute était inconnue aux femmes.

De la Danse.

Il est remarquable peut-être que dans le temps où cet art s'est perfectionné au théâtre, il s'est perdu dans la société. Peu de particuliers se piquent aujourd'hui de le disputer aux danseurs de profession.

Le sage *Helvetius* dans sa jeunesse prit le masque de *Dupré*, & dansa sur le théâtre de l'Opéra. Le public s'y trompa. Personne aujourd'hui peut-être, ne serait en état de prendre la place de *Vestris* ou de d'*Auberval*. Ce n'est pas que le goût de la danse ait diminué, on danse peut-être plus que jamais ; l'hiver n'a pas moins de bals particuliers,

ceux de l'Opéra ne ſont pas moins fréquentés. Depuis dix ans ſous le nom de *Vauxhall* & de *Colliſée*, on a ouvert au public de nouvelles ſalles de bals, plus ſuperbes qu'aucun Roi de l'Europe n'en fit jamais conſtruire pour des fêtes. En été, dans les bois & dans les parcs dont Paris eſt entouré, on a conſtruit vingt ſalles de bals dans des boſquets, ſous des arbres décorés de guirlandes & de luſtres. Ainſi tout reſpire l'amour de la danſe, mais le plaiſir ſeul y préſide; & depuis que les danſes appellées de caracteres ont paſſé de mode, l'art a diſparu. Cet art cependant était néceſſaire pour donner de la grace & du maintien: nos vieillards ſe plaignent juſtement que la jeuneſſe le néglige trop.

A cet art qu'on oublie on en a ſubſtitué un autre; c'eſt celui de la Comédie. On la joue dans toutes les ſociétés aſſez riches pour élever un théâtre, & pour ſe livrer à ce plaiſir aſſez diſpendieux. Il développe les graces du corps, comme la danſe; il demande de plus, de l'intelligence, de la mémoire & du ſentiment: mais il n'eſt pas comme elle, d'un uſage journalier.

De l'Art du Théâtre.

L'art des acteurs était bien peu connu ſous *Louis* XIV, puiſque tout le monde convient que *Baron* & Mlle. *le Couvreur* furent les premiers qui jouerent naturellement, & qui abolirent cette déclamation emphatique qui tenait du chant. De la Déclamation.

Mlle. *Dumeſnil* fut la premiere

qui fit entendre le cri de la nature, & qui oſa s'abandonner aux grands mouvemens d'une ame fortement agitée.

Mlle. *Clairon* & le *Kain* ont été en même temps les plus grands peintres des paſſions, & les plus beaux modeles que les peintres puſſent choiſir. Il eſt impoſſible de deſirer & peut-être même d'imaginer plus de nobleſſe dans le maintien, plus de vérité dans l'expreſſion, plus de pathétique dans les inflexions de la voix; plus de grace, d'aiſance, de force, d'énergie, d'intelligence qu'ils n'en ont montré. Ce n'était pas un vain jeu de théâtre, c'était la nature même, mais la nature dans toute ſa beauté, telle qu'elle eſt quand les peintres, les ſculpteurs, & les orateurs la prennent pour objet de leurs

études, & pour modele de leurs ouvrages.

C'eſt *le Kain*, c'eſt Mlle. *Clairon*, c'eſt M. *de Voltaire* qui forcerent les acteurs à s'habiller ſelon le coſtume des temps & des pays dont ils repréſentent les héros. C'eſt M. le Comte de *Lauraguais* qui depuis quinze ans a débaraſſé le théâtre de ces balcons ridicules, où une jeuneſſe en déſordre gênait les acteurs & nuiſait à l'action théâtrale.

Je ne ſais point ſi dans la Comédie, la déclamation s'eſt perfectionnée; ſi le régne de *Louis* XIV, a vu dans ce genre un acteur plus profond & plus noble que *Grandval*; une actrice qui eût plus de goût & plus de fineſſe que Mlle. *Dangeville*: je ſais que les ſoubrettes paraiſſaient autrefois vêtues magnifiquement,

& que Madame *Belcour*, imitant tro
bien la nature pour la défigurer p
une vaine affectation, eſt la premie
qui ait oſé paraître avec une ro
ſimple & un grand tablier. Cet exe
ple approuvé du public & de to
homme de goût, fut peu ſuivi : no
voyons encore des actrices affect
plus de parure en jouant des rôl
de ſoubrettes que celles qui repr
ſentent leurs maîtreſſes ; nous e
voyons qui jouent des payſann
avec des habits qu'une Ducheſſe me
trait pour aller au bal, & qui co
traſtent ridiculement avec les acteu
qui jouent des payſans. La plupa
des femmes ne veulent ſe montrer
en public que parées comme des
poupées : cela eſt bon pour des enfans ; les hommes ſont comme les
peintres, ils cherchent le nu ſous la

parure, & n'estiment un artiste que par son talent.

Plusieurs particuliers passent pour jouer aussi bien que les acteurs, des rôles de soubrettes, d'amans, de petits-maîtres; aucun ne s'est jamais flatté d'approcher de *le Kain*, *de Brissard*, de Mlle. *Dumesnil*, ou de Mlle. *Clairon*: c'est ainsi que les amateurs peignent des paysages, des animaux, des portraits, & ont quelquefois autant d'expression que les artistes; aucun n'a jamais entrepris de peindre un grand tableau d'histoire. Ce n'est pas qu'*Alexandre* vainqueur dans les plaines d'Arbelles, ou *Marie de Médicis* accouchant de *Louis* XIII, ne soient aussi bien dans la nature que ce berger qui joue de la flûte en gardant ses moutons; mais pour faire un grand ouvrage,

Plusieurs particuliers passent pour jouer aussi bien que des acteurs comiques.

où l'on ſoit toujours noble, toujou grand, toujours dans la belle natu re, il faut joindre au goût & au g nie, un travail aſſidu, une applic tion ſans relâche, un ſoin continue des études profondes, qui ne ſo point le partage de l'amateur, & dont même très peu d'artiſtes ſo capables.

Obſervons que le chant, la danſ & la déclamation ſont les ſeuls ar où les femmes réuſſiſſent auſſi bie que les hommes. Madame *Dacier* fu auſſi ſavante que ſon mari. Ma *Sapho* & Madame *Deshoullieres* n peuvent ſe comparer à *Homere* ou à *Corneille*. De tant de femmes qui ont réuſſi dans la peinture, aucune n'entreprit de travailler dans le genre de *Michel-Ange* ou de *Raphaël*. Sur le théâtre elles peuvent le diſputer

ux plus grands acteurs, & Mlle. Dumesnil, Mlle. Arnould, Mlle. Lemel peuvent se comparer hardiment à *Baron*, à *Géliote* & à *Vestris*.

De la Tragédie.

M. de Voltaire donne plus d'action & plus de pathétique à la tragédie.

Aucun Poëte, sans doute, n'a surpassé les belles scènes de Corneille; aucune piece ne fut plus parfaite que le *Britannicus* de *Racine*, que son *Iphigénie* en Aulide. Aucun caractere ne fut mieux dessiné que ceux de *Roxane*, d'*Acomat*, de *Burrhus*, de *Phèdre*: il est impossible à l'humanité d'aller plus loin. Cependant M. *de Voltaire* a donné à la scène tragique plus de majesté, plus d'action, plus d'intérêt, plus de pathétique, qu'elle n'en avait jamais eu. Il a mis au théâtre une foule de caracteres nouveaux, dont on n'avait point eu

d'idée. Tels que ceux de *Coucy* d'*Orofmane*, de *Tancrede*, de *Gengis-Kan.* Les tragédies d'*Alzire*, de *Sémiramis*, de *Mahomet*, de *Mérope* ne font point déparées quand on les compare aux plus belles de *Racine*: fi elles leur cedent à quelques égards, elles l'emportent infiniment à d'autres.

Crébillon: on force M. *de Voltaire* à jouter contre lui.

Crébillon qui précéda M. *de Voltaire*, & qui donna fes premieres tragédies dans les dernieres années du régne de *Louis* XIV; *Crébillon*, s'eft fait une grande réputation: il la dut fans doute à fes talens, & les ennemis que la jaloufie attirait à M. *de Voltaire* contribuerent beaucoup à l'étendre. Pour rabaiffer ce grand homme on affectait de lui oppofer *Crébillon.* On criait, on répétait, on imprimait que lui feul

voir du génie, que l'autre n'était u'un *bel esprit*. A force de le dire n obligea M. *de Voltaire* à jouter ontre un rival qu'il avait toujours especté. Il le combattit trois fois, n remettant trois fois sur la scène es sujets traités par *Crébillon* : & malgré les clameurs de la cabale écrasée, il en triompha trois fois. *Oreste*, par sa simplicité véritablement grecque ; *Sémiramis*, par sa pompe asiatique ; *Rome sauvée*, par sa fierté Romaine, ainsi que par la vérité des caracteres ; toutes trois enfin par leur diction, l'emportent infiniment sur l'*Electre*, la *Sémiramis*, & le *Catilina* de *Crébillon*. La question fut alors décidée. De petits journalistes n'en soutinrent pas moins ce qu'ils ne croyaient pas, & M. *de Voltaire* refit encore le

Triomvirat, & l'*Atrée* sous le nom des *Pélopides*. Aucun Poëte n'avait débuté dans un âge aussi tendre que M. *de Voltaire*; aucun parmi nous ne travailla dans un âge aussi avancé.

De la Comédie.

Elle a perdu sa gaieté sous *Louis* XV.

Il est remarquable qu'on n'a composé sous le feu Roi aucune grande Comédie véritablement comique: quoiqu'on ait donné plusieurs petites pieces qui le sont infiniment.

Moliere dont la gaieté cache une philosophie profonde qui répand un charme secret sur ses écrits, & qui fait qu'on ne se rassasie jamais de voir ou de lire ses ouvrages: *Regnard* plus comique peut-être encore, qui ne peint ni des mœurs vraies, ni les ridicules de son

son pays, qui brave toutes les convenances & toutes les vraisemblances, qui se joue perpétuellement de la raison de son spectateur, & qui en triomphe par l'excès de sa gaieté ; excès qui ne permet point de réfléchir sur toutes les incohérences & les extravagances qu'il étale dans sa scène : *Dancourt* non moins gai, mais dont les Comédies approchent trop de la farce : *Moliere*, *Regnard* & *Dancourt* ont vêcu tous les trois sous *Louis* XIV. La Comédie même de *Turcaret* que *Moliere* n'eût point désavouée, ainsi que le *Crispin*, *rival de son maître*, furent faites l'une & l'autre dans les derniers jours de son régne ; quoique *le Sage*, leur Auteur, ait vêcu long-temps sous *Louis* XV. La meilleure piece même de *Dufresny*,

l'Esprit de contradiction, fut faite ſous le régne de *Louis* XV. Cet Auteur a cependant beaucoup travaillé ſous le feu Roi, ce fut en 1719, qu'il donna *la Réconciliation normande*, qu'on regarde comme une de nos meilleures Comédies, quoiqu'elle reſpire une morale dure, & qu'elle manque d'attrait, comme preſque toutes les Comédies de cet Auteur. *Le Méchant* de *Greſſet* eſt peu comique; il ne ſe ſoutient que par la diction: il prouve que le mérite des vers ſuffit quelquefois pour faire réuſſir une piece.

Ce régne cependant a vu naître une Comédie que *Moliere* même eût pu envier, quoiqu'elle ne ſoit ni dans ſon ſtyle, ni dans ſa maniere, & qu'elle n'ait pas cette gaieté naïve qui régne dans la plupart des ſiennes. Cette piece eſt, la

Métromanie. Par quelle fatalité *Piron*, après un tel chef-d'œuvre, n'a-t-il jamais pu faire une autre Comédie qui ne fût au dessous du médiocre ?

Elle acquiert de l'honnêteté & de l'intérêt.

Si *Moliere* bannit l'indécence & l'obscénité du théâtre ; *Destouches* y amena des mœurs honnêtes. Mais les mœurs honnêtes sont peu comiques : on ne rit point à ses pieces : on y sourit, elles attachent plus qu'elles ne divertissent. M. *de Voltaire*, dans ses Comédies mit les scènes les plus touchantes à côté des scènes les plus gaies ; ainsi l'intérêt prédomina sur le comique. On s'accoutuma à ne plus voir dans les pieces nouvelles des valets, des filles, des intrigans, des fripons de toute espece, & des escroqueries de tout genre, & quand un Auteur

voulut y revenir, le public s'étonna, & l'on demanda, où l'Auteur a-t-il donc vêcu? ces mœurs, ces discours ne sont pas de la bonne compagnie. Le premier qui dit ce mot égorgea la Comédie; les Auteurs voulurent passer pour être du beau monde, pour avoir le bon ton; & l'on n'osa plus tracer de ces caracteres grotesques, de ces situations hardies & licencieuses qui seules amenent des éclats de rire.

Comique dit Larmoyant.

Le théâtre acquit cependant un autre mérite. *Nivelle de la Chaussée* donna des pieces remplies de sentiment & de pathétique; présentant un nouveau genre, elles exigerent un nouveau nom, & l'on appella ce genre *Comique Larmoyant:* nom mal choisi, qui prête à la plaisanterie, mais qui ne détruit pas le mérite

de ces ouvrages. On critique beaucoup les pieces de cet Auteur ; on s'éleve contre leur genre : cependant le public les revoit toujours avec plaisir, & ses larmes démentent bien formellement la critique des Censeurs.

Drames.

Un génie plus hardi trouva encore un nouveau genre, & il fallut encore un nouveau nom. On prit le nom générique de toutes les pieces de théâtre pour désigner un genre particulier. Il est remarquable que ce ne fut point M. *Diderot*, l'inventeur de ce genre, qui lui donna ce nouveau nom ; ses pieces furent d'abord intitulées *Comédies* ; ce fut M. *de Beaumarchais* : ce génie fier & indépendant, qui, ne suivant que la raison seule, franchit les obstacles & brave toutes les pe-

tites considérations dont les hommes embarrassent leur marche, considérations qui les forcent à ramper quand ils devraient voler. Ce fut lui qui osa rappeller le comique exilé depuis tant d'années, & qui retraça de ces caracteres grotesques qui entraînent les éclats de rire : comme son *Bazile* & son *Figaro ;* qui ne sont pourtant point des caricatures calquées d'après *Moliere*.

Il mit le premier le nom de *Drame*, à la tête de sa touchante *Eugénie*. Tous les critiques s'éleverent contre ce nom, & sur-tout contre ce genre : on dit, on écrivit, on soutint qu'il ne pouvait plaire, & en même temps on imprimait qu'il ferait tomber la véritable tragédie. C'était une contradiction : ni l'un ni l'autre n'arriva : le public

admira toujours avec transport le *Pere de famille*, *Eugénie*, & *le Philosophe sans le savoir*; & n'en courut pas moins en foule à toutes les tragédies bonnes ou mauvaises qu'on lui présenta.

Ce nouveau genre de pieces amena un nouveau genre de déclamation, & ce fut *Molé* qui en donna le premier l'exemple. Cet acteur dont le talent facile, se prête avec succès à tous les caracteres, mit tant de vérité, d'intérêt, de pathétique dans son jeu, qu'il ne paraît pas possible que jamais on imite mieux la nature.

Enfin l'art dramatique se perfectionna au point qu'on osa tenter une tragédie en prose. *La Motte* avait fait cet essai au commencement du siecle; mais *la Motte* ne

voulait que décrier les vers, & non pas donner plus de vérité & plus de naturel à la ſcène. Auſſi choiſit-il un ſujet qui n'eſt nullement vraiſemblable ; un trait de la fable qui ne peut paſſer qu'à la faveur de la magie des vers : il échoua, & cela devait arriver : dans un tel ſujet la proſe n'était qu'une invraiſemblance de plus. Il n'avait pas même l'idée de cette vérité, de cette ſimplicité & de ce mouvement, qu'il faut donner à toutes les ſcènes d'une tragédie en proſe. Il n'y avait pas alors des acteurs qui ſuſſent jouer avec le naturel & la préciſion qu'elle exige.

La Motte plaidait contre les vers ; ſa cauſe était mauvaiſe en tout. C'était une homme ſans oreilles qui ſoutenait que l'Opéra ne pouvait

plaire, parce qu'il n'eſt point naturel de ſe tuer en chantant. Cela eſt vrai ; cependant la muſique a ſon naturel, on y reconnaît le langage des paſſions, & ſans profeſſer cet art, on s'apperçoit bien des erreurs ou de l'ignorance du muſicien.

Les vers ont ſur la proſe l'avantage de ſe graver facilement dans la mémoire ; le ſpectateur les emporte avec lui ; il ne ſe rappelle que les ſituations d'une piece en proſe. C'eſt l'effet d'un deſſein, plutôt que celui d'un tableau.

Pluſieurs femmes ont travaillé pour le théâtre ſous ce régne ; mais je ne connais que la ſeule Comédie de *Cénie*, faite par Madame de *Graffigny*, qui s'y ſoit ſoutenue.

L'Europe entiere qui préférait la

musique Italienne à la nôtre, donn
la préférence au théâtre Français su
celui de toutes les autres nation
De St. Petersbourg à Cadix, il n'y
eut guères de grande ville, qui n'eût
une troupe de Comédiens Français
Le peuple Anglais seul, ne voulut
jamais en souffrir dans sa capitale
Ses Poëtes mirent sur son théâtr
& dans sa langue presque toute
les situations de nos meilleures pie
ces.

De l'Opéra.

Castor & Pollux.

A l'Opéra, *Quinault* semble unique, comme *Moliere* à la Comédie. On peut pourtant opposer à ses ouvrages le *Castor & Pollux* de M. *Bernard.* Et peut-être *Quinault* n'a-t-il jamais fait de plus beaux vers que ceux du *prologue du ballet des*

élémens du Poëte Roi; & que ceux de la *pastorale d'Eglé* de M. *Laujon*.

Le Devin du village.

Un de nos meilleurs Opéra, pour le plan, pour les paroles & pour la musique, c'est le *Devin du village*. Le même homme a composé les vers & la musique; & cet ouvrage, si agréable & si léger, a été fait par *Jean-Jacques Rousseau*, le plus sévere des Moralistes de notre siécle. Beaucoup d'hommes aujourd'hui, réunissent les talens les plus opposés.

Des autres Genres de Poésie.

J. B. Rousseau, banni du Royaume dès 1712, doit être compté au rang des Poëtes qui illustrerent le siécle de *Louis* XIV, quoiqu'il ait fait plusieurs de ses Odes sous le régne de son successeur; & qu'il ne

ſoit mort qu'en 1741. Ainſi ce rég
ne peut oppoſer à celui qui l'a p
cédé que le ſeul M. de *Voltaire.*

Poëmes épiques.

M. de *Voltaire* a réuſſi dans to
les genres qu'il a traités: poëſie
proſe; c'eſt à lui ſeul que la Fran
doit ſes deux poëmes épiques, co
me la Grece en devait deux à *H*
mere. Les deux poëmes de M.
Voltaire différent plus entre eu
que l'Iliade & l'Odiſſée; le poëm
de la Pucelle eſt d'un genre ab
ſolument neuf, & dont on n'a
voit point d'idée dans notre langu

Lorſqu'il travaillait à ſa Henriade
l'ouvrage de poéſie qui, peut-être, fai
le plus d'honneur à notre nation
tout le monde le décourageait, o
regardait cette entrepriſe comm
impoſſible. Il fallut d'abord triom
pher du préjugé.

C'eſt ce que ne conſiderent pas aſſez ceux qui reprochent à ce grand homme d'avoir été trop timide dans ſon plan; d'avoir trop ménagé les fictions & les aventures romaneſques : cette retenue, cette ſageſſe dans ſa marche, était un nouvel obſtacle. On ſuit plus facilement ſon imagination qu'on ne la regle. Eh! quelles fictions, ſont plus grandes que celles de la Politique, & de la Diſcorde, allant chercher la Religion, & ſe couvrant de ſes voiles; que la deſcente de St. *Louis* qui arrête *Henri* ſur les remparts de Paris; que le temple de l'amour; que ſon voyage; que la Sageſſe guidant *Mornay* & arrachant le héros des bras de ſon amante?

Il a bien prouvé depuis, par le poëme de la Pucelle, que, s'il avait

été ſobre de fictions dans la Henriade, ce n'était pas défaut d'imagination. Quelque eſtime que l'on a pour la Henriade, j'oſe dire qu'on ne l'admire point encore aſſez. C'eſt le ſeul ouvrage, peut-être, où l'on ne trouve jamais ni un vers faible, ni un vers dur, ni une phraſe louche, ni une expreſſion obſcure, ni une penſée fauſſe, ni un mot impropre; où tout eſt grand, ſans être giganteſque; où tout eſt noble, ſans enflure.

Je ne m'étendrais pas autant ſur le mérite de cet ouvrage, que tout le monde doit ſentir; ſi, dans le temps où j'écris, il ne paraiſſait un prétendu commentaire de ce poëme, où l'on s'efforce d'en affaiblir toutes les beautés.

Malheur Tel eſt le malheur des Poëtes

on les combat ſans ceſſe & ſans pudeur : on les attaque ſur le plan de leurs ouvrages, ſur les détails, ſur les penſées, ſur les vers, ſur les hémiſtiches, ſur les ſyllabes mêmes. On ne convient de leur mérite que malgré ſoi : même après leur mort. *Homere* trouve encore des détracteurs : & ſa gloire, ſa gloire eſt de rencontrer, deux mille ans après ſa mort, des gens qui conteſtent ſes talens ; s'il n'en avait point eu, ſe donnerait-on la peine de les nier, après vingt ſiécles ?

des Poëtes.

M. de *Voltaire*, dans ſes pieces de théâtre, eſt auſſi ſublime, auſſi abondant, & plus varié que *Corneille*. Il eſt l'égal de *Racine* par la pureté de ſon ſtyle, & l'élégance de ſon expreſſion : quelquefois même ſon coloris eſt plus brillant, quoique

M. de *Voltaire* réuſſit dans tous les genres.

ſouvent il ſoit moins recherché dan ſes vers. Le *Poëme de Fontenoy* eſt ſupérieur *au paſſage du Rhin ;* comme les diſcours ſur *la nature de l'homme* ſont plus poëtiques & plus inſtructifs que les *Epitres de Boileau*. Le *Ruſſe à Paris* & le *Pauvre Diable* ſont des ſatyres plus énergiques & plus fines que celles de cet Auteur ; il ne faut pourtant pas le déprimer : ſon *art Poëtique* & ſon *Lutrin* n'ont été ni imités, ni ſurpaſſés. Le poëme de la *loi Naturelle* & celui ſur le *déſaſtre de Liſbonne*, de M. de *Voltaire*, n'avaient point de modele. Ses poéſies fugitives, ſont plus agréables, plus variées, plus remplies de verve que celles de *Chaulieu*. Je ne connais rien dans l'antiquité, ni chez nos voiſins qui puiſſe s'y comparer.

Si

Si l'on ajoute à tant d'ouvrages, son histoire générale, d'un genre plus original encore; histoire dont tant d'Auteurs ont pillé des pages entieres, & que tant d'autres voudront envain imiter; ses romans, d'un genre inconnu jusqu'à lui; ses élémens de *Newton*, & tant d'autres écrits, qui tous portent un caractere de nouveauté; il faut convenir que M. de *Voltaire* est non seulement au dessus des Ecrivains du siécle de *Louis* XIV; mais peut-être même au dessus des plus grands hommes qu'ont produit les peuples antiques & les nations modernes. *Aristote* & *Leibnitz* ont eu comme lui des connaissances universelles; mais ni l'un ni l'autre, n'eurent, ainsi que lui, & le don de la poésie & le don de l'éloquence.

Il n'y a peut-être point de talent dont la nature ſoit ſi avare, que du talent des vers. Par-tout, le nombre des peintres, des Sculpteurs, des Architectes, des Muſiciens, des bons Proſateurs, l'emporte ſur celui des grands Poëtes.

Autres Auteurs.

Cependant ce ſiécle a vu pluſieurs Auteurs qui, ſans pouvoir ſe comparer à cet homme unique, ſe ſont diſtingués dans cet art dangereux, & ont prouvé qu'on pouvait être quelque choſe encore au ſecond rang. M. de *Voltaire* a porté ce jugement de *la Motte*; eſprit plus fécond qu'inventif, plus fin qu'énergique: il travailla dans tous les genres, & ne fut original dans aucun.

Racine, le fils du célebre *Racine*, eut véritablement du talent pour la poéſie. Son vers eſt toujours agréa-

ble, toujours facile, toujours plein de douceur & d'harmonie. Son poëme de la religion se lit cependant avec quelque difficulté, moins par le choix du sujet, comme on le dit, que par la monotonie du style, toujours grave, toujours également bon. Cette monotonie, pour le dire en passant, est le défaut le plus commun de nos Poëtes, & c'est celui qui tue le plus infailliblement un ouvrage en vers.

Il est bien rare qu'un fils se distingue dans le même art que son pere, cependant cet exemple n'est pas unique parmi nos Poëtes. Nous en trouverons un dans *Clément Marot*, dont le pere s'était acquis une assez grande réputation par ses vers; & dans ce *Mélin de St. Gelais*, bâtard *d'Octavien de St.*

Gelais, Evêque d'Angoulême, & plus habile que lui.

Qu'on parcoure toutes les pieces de poésie, écrites en Français depuis ces anciens Poëtes, & même depuis *Villon* jusqu'à ce jour; & qu'on en trouve une que l'on puisse comparer avec le *Soir* & le *Matin*, de M. *de St. Lambert; les quatre parties du jour*, du Cardinal de *Bernis; la Chartreuse*, & *le Vert-vert*, de M. *Gresset*. Qu'on me cite une piece plus tendre, plus touchante, plus animée, que l'épitre *d'Héloïse* à *Abaillard*, de M. *Collardeau*; une épitre mieux faite & plus assaisonnée du sel attique que les *disputes*, de M. *Rullieres*; une traduction en vers qui approche de celle des *Géorgiques*, de M. *l'Abbé de Lille*; des Rondeaux, des Balla-

des, des couplets plus ingénieux & plus enjoués que vingt pieces fugitives dont les titres & les noms des Auteurs m'échappent en ce moment: & si l'on n'en trouve point, que l'on convienne donc de bonne foi, que ce siécle n'a pas autant dégénéré pour la poésie, qu'on le dit tous les jours, par l'ignorance profonde où l'on est des siécles passés, & par l'ignorance honteuse où l'on se trouve, du siécle même dans lequel on vit.

De l'Erudition.

On n'a pas moins d'érudition que dans le siécle passé.

C'est encore par un effet de cette même ignorance, qu'on ne cesse de répéter & de réimprimer dans des pamphlets & dans des journaux, que l'érudition est perdue, que personne n'est profondément instruit

des langues & des Auteurs de l'antiquité : mais M. *Dacier* & sa femme, morts l'un & l'autre au commencement du régne de *Louis* XV ; mais *du Cange* & quelques autres érudits du siécle de *Louis* XIV, s'étaient-ils beaucoup plus enfoncés dans les ténebres de l'antiquité & dans les buissons épineux des langues, que ce *Fourmont* qui nous donna une *histoire critique des anciens peuples, qui ont précédé Cyrus* ; qui composa une Grammaire chinoise, & tant d'autres ouvrages ? que le pere *Montfaucon ?* que ce *Freret* mis à la Bastille pour avoir composé un discours sur l'origine des Français, & beaucoup plus connu par ses lettres de *Trasibule à Leucippe ?* lettres qu'il se garda bien de faire imprimer pendant sa vie, & qu'on ne manqua

pas d'imprimer dès qu'il fut mort : il porta l'érudition jusqu'à vouloir éclaircir *la Chronologie Chinoise* & la *Lydienne* également impénétrables.

Etaient-ils plus savans que M. de *Foncemagne*, M. de *Guignes*, M. de *Ste. Palaye*, M. *Court* de *Gébelin* tous vivans encore ; & dont le nom seul emporte l'idée de la plus vaste érudition ? que M. de *Villoison* reçu à l'âge de vingt ans à l'Académie des belles lettres, & honoré pour y entrer d'une dispense d'âge ?

Ont-ils laissé enfin une traduction plus estimée que celle de *Lucréce* par M. *de la Grange* ; ou celle de Juvenal par M. *Dussault* ?

Ce ne fut qu'en 1717, deux ans après la mort de *Louis* XIV, que l'Académie des belles lettres com- L'Académie des belles lettres donne des

mémoires & des prix.

mença à nous donner ces mémoires qui jettent un ſi grand jour ſur les ténebres de l'antiquité : & ce ne fut qu'en 1754, que M. le Comte de *Caylus* fonda un prix annuel pour être donné à celui qui éclaircirait le mieux une queſtion relative aux mœurs ou aux uſages des peuples anciens.

Celle des ſciences en donne auſſi

L'Académie des ſciences avait déja donné cet exemple ; mais elle ne l'avait donné que ſous *Louis* XV. Ce ne fut qu'en 1722, que M. *Rouillé de Meſlay*, Conſeiller au Parlement, y fonda un prix annuel.

On retrouve des langues entierement oubliées.

Les travaux des membres de l'Académie des belles lettres, ont produit des fruits qu'on ne pouvait ſe promettre en la fondant. M. l'Abbé *Barthélemy* a retrouvé l'alphabet Palmyrénien. M. de *Ste. Palaye* a re-

trouvé la langue des Troubadours, que perſonne n'entendait plus: il s'eſt fait un dictionnaire, & il a traduit leurs ouvrages. M. l'Abbé *Millot* en a été l'éditeur & le rédacteur, à cauſe de la grande vieilleſſe de ce vénérable Académicien. M. de *Ste. Palaye* avait, pendant plusieurs années, parcouru la France & l'Italie, pénétré dans toutes les bibliothéques, obtenu des brefs du Pape pour ſe faire donner la communication de certains manuſcrits; il avait enfin, par un travail immenſe, raſſemblé quatre mille pieces de vers & douze cens fragmens des ouvrages des Troubadours. M. *Anquetil* fut aux Indes chercher les livres de *Zoroaſtre*, & apprendre la langue dans laquelle ils ont été écrits originairement; langue que perſonne

1740.

Erudition Aſiatique.

De la Littérature.

Gazettes & Journaux.

Parmi les divers ouvrages q caractérisent le siécle de *Lou* XIV, il en parut deux d'un gen inconnu à tous les siécles qui l'a vaient précédé ; ce sont les Gaze tes & les Journaux. *Renaudot*, que ques années avant ce régne, ima gina la *Gazette de France* ; le *Mercure* parut à peu près dans le même temps. Ces ouvrages étaient également utiles & curieux. Toute l'Europe les adopta & les imita. Toute ville capitale voulut avoir sa Gazette & son Journal ; sous le dernier régne ils se sont multipliés à un tel point, qu'ils en sont devenus ridicules. Leurs Auteurs toujours pressés par le temps ; plus avides d'écrire que de bien penser ; n'ont

especté la verité, ni dans leurs nouvelles, ni dans leurs jugemens: ils ont perdu la confiance: ils sont restés sans gloire: on ne s'informe jamais de leur nom. Quelques uns, pour être moins ignorés, se sont faits calomniateurs publics, & ont infligé une tache éternelle au nom de Journaliste, que *Bayle* & le *Clerc* avaient d'abord honoré.

Aujourd'hui ces sortes d'écrits ne se soutiennent que par cette insatiable avidité de s'informer de tout, qui tourmente la plus part des hommes, & qui les fait courir après les nouvelles les plus évidemment fausses, comme après les plus vraies.

Un ouvrage du même siécle, non moins utile, non moins original & presque autant imité; c'est le dictionnaire historique de tous les hom- Dictionnaires.

mes célébres par leurs actions, ou par leurs talens. Le seizieme siécle avait vu naître les Dictionnaires des langues mortes: *Moréri* inventa celui dont nous venons de parler, & pour récompense on appella son ouvrage de son nom. Ce fut d'abord une simple notice alphabétique qui contenait peu de noms & quelques généalogies, on l'a refait plusieurs fois depuis sa mort, il est bien plus ample; mais il n'est encore ni complet, ni exact, ni écrit comme il devrait l'être. Il faut qu'une société de gens de lettres connus, qu'une Académie, par exemple, en donne une nouvelle édition; & le refondant entierement, en fasse un de ces monumens qui honorent à jamais la littérature d'une nation. Tel est le Dictionnaire de l'A-

cadémie françaiſe ; autre ouvrage original du ſiécle paſſé, qui ſervit beaucoup à fixer notre langue.

Sous le feu Roi, les Dictionnaires ſe ſont multipliés à l'infini ; on en a fait pour les hommes & pour les femmes célébres : tout art, toute ſcience eut le ſien. Preſque tous ſont mal faits, & tous ont quelque utilité.

Enfin deux hommes de génie, d'un courage & d'une patience qui effrayent l'imagination, oſerent entreprendre de faire un Dictionnaire qui fût le dépôt des connaiſſances humaines : les difficultés étaient ſans nombre, ils les combattirent ſans relâche, & ils y travaillerent aſſidument pendant vingt années. Ils engagerent les hommes les plus célébres dans les arts, dans les ſciences, dans la littérature, à y con- Encyclopédie.

courir : chacun ſigna ſon article; chacun en répondit, chacun ſe piqua de le bien faire : & quoique tous les articles ne ſoient pas également bons, cet ouvrage immenſe réuſſit au delà de ce qu'on pouvait en eſperer.

A peine achevé, on le réimprima hors du Royaume dans pluſieurs endroits. Des ſavans le commenterent en Suiſſe, & l'Encyclopédie, perſécutée dans ſa naiſſance, ſuſpendue par le Gouvernement, réclamée par la nation, admirée de l'Europe, eſt le monument le plus étonnant que la littérature ait encore produit chez aucun peuple.

Dictionnaire d'hiſtoire naturelle.

Un autre homme entreprit ſeul un ouvrage qui aurait la même immenſité, ſi les hommes étaient aſſez inſtruits pour l'exécuter dans toute

toute ſon étendue. Il s'agiſſait de décrire & de ranger par ordre alphabétique toutes les productions de la nature. Ce Dictionnaire fait par M. de *Bomare*, eut un ſuccès prodigieux; toute l'Europe le rechercha, & les ſavans de la Suiſſe lui firent le même honneur qu'à l'Encyclopédie; ils le commenterent.

Utilité d'unir la littérature aux ſciences.

Si l'on fit tant de progrès dans ce genre utile & nouveau, on en fit encore plus dans les autres. *Fontenelle* dès le commencement de ce ſiécle apprit aux ſavans à ne point dédaigner les fleurs de la littérature; il fut clair, il fut agréable dans tout ce qu'il écrivit; & par les charmes qu'il répandit ſur les ſciences, il étendit beaucoup leur empire.

Depuis cette époque tous ceux qui ont prétendu à la gloire, ont

traité des ſujets plus importans & ont revêtu leurs ouvrages d'un caractere de moralité qui a fait appeller ce ſiécle, le ſiécle de la philoſophie.

Littérature du ſiécle de *Louis* XIV, comparée à celle du ſiécle de *Louis* XV.

Les plus beaux ouvrages de littérature du ſiécle de *Louis* XIV, furent les oraiſons funebres de *Fléchier* & de *Boſſuet*, l'hiſtoire univerſelle de ce dernier, les ſermons de *Bourdaloue* & de *Maſſillon*, le Roman de *Télémaque* par *Fénelon*, les ouvrages ſur la langue, de *Vaugelas*: tout le monde les connaît.

Mais les ouvrages de *Dumarſais*, & les ſynonymes de l'Abbé *Girard*, productions du dernier régne; ſont-ils inférieurs aux plus ſavantes obſervations des Grammairiens de ce beau ſiécle ?

Eloquence.

L'éloquence a-t-elle dégénéré,

ou a-t-elle changé de genre? je ne connais point d'oraiſons funebres qu'on puiſſe comparer à celles de *Boſſuet*, & de *Fléchier* : mais M. *Thomas*, dont l'élocution eſt moins facile peut-être, & dont l'éloquence eſt ſi mâle & ſi philoſophique; M. *Thomas* a-t-il diſputé vainement contre ces grands hommes? dans le barreau, le *Normand* & *Cochin* n'ont-ils pas effacé la gloire de *Patru?* les premieres places de la magiſtrature n'ont-elles pas été occupées par les plus grands hommes? pouvoient-elles être mieux remplies que par le Chancelier *Dagueſſeau* & par M. de *Malesherbes*, ſi renommé par ſon éloquence, par ſon amour pour le bien public & par la ſimplicité de ſes mœurs? les Parlemens de Province n'ont-ils pas

produit des hommes auſſi diſtingués par leur éloquence, que celui de Paris? M. *de la Chalotais* à Rennes; M. de *Montclar* à Aix; M. *Servant* à Grenoble; MM. *du Paty* & de *Monteſquieu* à Bordeaux?

M. *des Broſſes* premier Préſident du Parlement de Dijon, eſt célébre par ſon livre du mécaniſme du langage. Sous quel régne les tribunaux de la France ont-ils raſſemblé autant d'hommes doués de grands talens, & d'un courage plus ferme dans les revers? on reproche cependant à ces tribunaux de manquer de philoſophie, & d'être moins éclairés que leur ſiécle.

Traités d'éducation.

Je ne ſais point du tout, il eſt vrai, ſi les prédicateurs de nos jours ont égalé ceux du ſiécle paſſé. Mais je ne crains point de comparer *l'E-*

mile au *Télémaque*: s'il eſt moins ſage dans ſa compoſition, moins timoré dans ſes principes, moins réſervé dans ſa morale; il eſt plus rapide dans ſon ſtyle, plus mâle, plus hardi dans ſes conſéquences; il creuſe plus profondément dans le cœur humain; il eſt plus éloquent, plus pathétique, plus intéreſſant; eh! quels livres! quels traités d'éducation que ces deux ouvrages! que leur comparera-t-on dans les autres nations? eſt-ce la cyropédie de *Xénophon*, ou le traité que *Loke* a compoſé ſur l'éducation phyſique?

Hiſtoire.

L'hiſtoire que *Boſſuet* appella univerſelle & qui l'eſt ſi peu, fut toujours plus vantée que lue. La premiere partie qu'il intitula *de la ſuite des temps*, eſt trop ſeche, trop aride, reſſemble trop à une table des ma-

tieres : la ſeconde qu'il nomma *ſuite de la religion*, n'eſt qu'un ouvrage de théologie, contraire à la théologie des autres ſectes Chrétiennes : la troiſieme partie, qui traite *des empires*, vaut beaucoup mieux; ce n'eſt pas l'hiſtoire, c'eſt le tableau des grands empires de l'antiquité ; mais ce tableau manque par la critique ; il offre autant de fables que de vérités ; il eſt trop dénué de cette philoſophie, qui doit animer tout écrivain & ſur-tout celui qui retrace les actions des Rois & les malheurs des peuples. *Boſſuet* s'occupe trop des Juifs ; il oublie les Tartares, les peuples de l'Indouſtan, les Chinois, & les Japonnois. Dans ſon hiſtoire générale, M. de *Voltaire* fait exactement le tour du globe : tous les peuples, tous les climats, tous les

ſiécles, ſont toujours préſens à ſa penſée ; il les compare ou les oppoſe ſans ceſſe les uns aux autres, avec un art admirable : il eſt infiniment ſupérieur à *Boſſuet* par l'excellence de ſa morale, par l'impartialité de ſon eſprit, par l'exactitude, par la maniere de préſenter les faits ; par l'intérêt, par la critique ſi néceſſaire à tout hiſtorien : & ce qui doit ſur-tout étonner ceux qui, ſans avoir lu *Boſſuet*, l'ont tant entendu vanter ; cet ouvrage l'emporte ſur le ſien, par le ſtyle plus varié, plus ſimple, plus véritablement noble.

L'hiſtoire de *Charles* XII, eſt écrite d'un ſtyle auſſi brillant, & auſſi rapide que ſes conquêtes. Celle du Czar *Pierre* I, écrite avec moins d'éclat, a un ſtyle plus convenable à l'hiſtoire d'un légiſlateur. C'eſt ainſi

que ce grand homme, eut toujours le véritable ton qui convenait à son sujet.

Mais quel livre le siécle de *Louis* XIV, a-til laissé qui puisse se comparer à l'*Esprit des loix?* ce livre où il y a tant d'erreurs & tant de vérités ; qu'on peut critiquer, mais qu'on ne peut se lasser d'admirer ; dont la lecture toujours instructive, est toujours intéressante: il faut s'en méfier, mais il faut le lire. J'ose en dire autant de la *grandeur & de la décadence des Romains*, de ce même *Montesquieu* : si l'on peut attribuer à d'autres causes la gloire & la chûte de cet empire, on ne peut ni mieux écrire, ni dire plus de choses en moins de mots.

Ce livre de l'*Esprit* qui fit jeter tant de cris contre le sage *Helve-*

tius, n'eſt ni ſi concis, ni ſi correct dans ſon ſtyle: mais il fait penſer ſi profondément & ſi abondamment ſes lecteurs qu'il faut néceſſairement le lire; malgré quelques erreurs, & malgré quelques petits contes qui le déparent.

Si l'on met au rang des Auteurs qui honorent notre littérature l'Auteur d'Emile, quoique né à Geneve; parce qu'il eſt d'un pays où l'on parle Français; parce qu'il a fixé ſon ſéjour en France; parce qu'il y a écrit ſes ouvrages; ne doit-on pas auſſi admettre dans ce rang ce M. *Paw*, Auteur des recherches ſur les Américains, ſur les Chinois & ſur les Egyptiens? s'il eſt né en Allemagne, s'il n'a point préféré la France à ſa patrie, il s'eſt naturaliſé Français en écrivant dans no-

tre langue deux des meilleurs ouvra
gres qu'elle ait jamais produits: plein
de recherches profondes, ils son
écrits avec un intérêt dont ces re
cherches paraiſſaient peu ſuſcepti
bles. Il y parle une langue qui n'e
point la ſienne, avec une facilité
une préciſion, &, quelquefois mêm
avec une originalité dont un Fran
çais s'honorerait; il ſonde les té
nebres de l'antiquité, & il ſait êtr
clair dans tout ce qu'il dit: prod
gue de faits, avare de mots, en éton
nant le lecteur par ſes connaiſſances, il ſait toujours lui plaire: on aime à le ſuivre dans les deſerts de l'Amérique, ou parmi les ruines de l'ancienne Egypte.

Un livre d'une érudition non moins profonde, peut-être, mais toute différente, eſt, *l'hiſtoire philoſophi-*

que & politique des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

Cet ouvrage de génie eſt plein d'une ſcience qu'on n'acquiert point dans les livres. Ce ne ſont pas les ſeuls ſavans, ce ſont les Négocians de tout l'univers que l'Auteur a conſultés. Il ſemble avoir compulſé tous les regiſtres de tous les Bureaux du commerce & de la marine de tous les Etats de l'Europe: on ſerait tenté de croire qu'il a vu tous les lieux dont il parle, & qu'il a vêcu long-temps chez les peuples de l'Amérique & chez les peuples de l'Inde. Ce Philoſophe s'eſt dérobé aux juſtes éloges qui lui ſont dus en gardant le plus profond anonyme. Je ne connais qu'un reproche à lui faire. Sa grande ame irritée par l'in-

justice & par la tyrannie, a quelquefois un peu trop décrié l'humanité, son siécle & son pays. Mais cette noble colere fait elle-même l'éloge de celui qui l'éprouve.

Histoire naturelle.

Il faut remonter jusqu'à *Pline* & jusqu'au temps d'*Aristote*, pour trouver un ouvrage qu'on ose mettre à côté de *l'histoire naturelle* de M. de *Buffon*. Cette histoire, écrite avec l'éloquence de *Platon*, l'emporte infiniment sur les ouvrages de ces deux anciens. Lorsque ce livre parut, & qu'il étonna ses lecteurs, par la majesté de son style, par la beauté de ses descriptions, par la hardiesse de ces traits qui peignent toute la grandeur de la nature, & qui ravissent l'imagination ; on disait de M. de *Buffon*, *que Dieu l'a-*

vait choisi pour écrire les merveilles de la création.

Tandis que ce grand homme interrogeait la nature & nous la peignait dans toute son étendue ; un autre, M. de *Réaumur*, l'étudiait dans ses productions les plus petites ; nous traçait l'histoire naturelle des insectes ; & nous faisait connaître des peuples entiers, des êtres innombrables, dont la plusspart des hommes ne soupçonnent pas l'existence, & dont la petitesse, le nombre, la forme & les métamorphoses étonnent la raison humaine.

Mais ici se confondent les bornes de la littérature & des sciences, que tant de savans nous ont appris à méconnaître.

M. de *Fontenelle*, M. de *Montesquieu*, M. de *Voltaire*, M. d'*Alem-*

Plusieurs Rois ac-

cueillent nos ſavans & nos Philoſophes.

bert, M. *Diderot*, ont traité des ſciences les plus abſtraites, avec la clarté & les agrémens de la ſimple littérature : ce double mérite, en les rendant infiniment utiles, a répandu leur gloire dans toute l'Europe & les a fait rechercher de pluſieurs ſouverains. On ſait l'accueil que fit le Roi de Pruſſe, à l'Auteur de la Henriade ; à celui qui compoſa le diſcours préliminaire de l'Encyclopédie ; à M. de *Maupertuis* ; à M. *de la Lande* ; à tous les ſavans Français qu'il attirait à ſa Cour.

M. d'*Alembert* refuſa de ſe charger de l'éducation du fils de l'Impératrice de Ruſſie. M. *Diderot* fut comblé des bienfaits de cette ſouveraine. Cette Impératrice, le Roi de Pruſſe, le Roi de Suede, le Roi de Danemarck, ont été en corref-

pondance avec M. de *Voltaire* : je ne ſache pas qu'aucun ſouverain du midi, excepté *Benoît* XIV, ait jamais écrit à ce grand homme.

Tandis que tant de Rois ſe faiſaient un mérite d'honorer les ſciences, en accueillant ainſi ceux qui les faiſaient fleurir ; on n'oſait imprimer leurs ouvrages dans le Royaume où ils étaient compoſés, & dont ils faiſaient la gloire.

Des Pédants les perſécutent.

L'Eſprit des loix fut d'abord imprimé à Geneve ; *l'hiſtoire générale* à Londres, à Amſterdam, à Geneve, & jamais en France ; l'*Emile* en Hollande.

L'hiſtoire naturelle le fut à Paris : la Sorbonne s'éleva contre elle ; l'Auteur allait être perſécuté ; la Cour, la ville de Paris, la France entiere prirent envain ſa défenſe, il fallut

Ce qui arrive à M. de *Buffon*.

qu'il fît imprimer une eſpece de juſtification.

M. *Helvetius.*

Helvetius fut encore plus puni d'avoir eu l'audace de faire imprimer à Paris ſon livre de *l'Eſprit.* Le Cenſeur qui l'avait approuvé perdit toutes ſes places, l'Auteur fut obligé de ſe défaire d'une charge qu'il avait chez la Reine ; le Parlement fit brûler ſon livre, & la Sorbonne écrivit contre lui. Sans ſa femme, ſans ſes enfans, ſans les prieres de ſes amis, ſans les larmes de tant de malheureux qui ne ſubſiſtaient que de ſes bienfaits, il ſe fût réfugié en Hollande ou en Angleterre ; ſon cœur ne put réſiſter à tant d'aſſauts, & pour appaiſer les clameurs de ſes ennemis, il conſentit à ſe rétracter comme *Galilée.*

Jean

Jean-Jacques Rouſſeau fut plus malheureux encore : envain ſon livre d'*Emile* portait le nom d'une ville étrangere, & était imprimé avec la permiſſion d'une puiſſance étrangere ; le Parlement de Paris le condamne au feu & décrete ſon Auteur de priſe de corps. *Jean-Jacques* veut ſe rendre en priſon & confondre ce Tribunal. Le Prince de *Conty*, le Maréchal de *Luxembourg*, qui l'honoraient d'une amitié particuliere, s'oppoſent à ce deſſein ; ils n'oſent ſe croire aſſez de crédit pour le ſauver, ſi ce Tribunal le condamne ; ils l'arrachent à la ſolitude où il vivait ; ils le forcent à fuir, à quitter ce Royaume qu'il aimait. Il tourne ſes pas vers *Geneve* dont il était citoyen : il apprend dans ſa route, qu'il y eſt

J. J. Rouſſeau.

condamné comme à Paris : il se sauve au milieu des Montagnes de la Suisse : une lettre fulminante de l'Archevêque de Paris parvient jusqu'à lui au fond de ces déserts ; il y voit que cet Archevêque le dénonce à tous les fidéles, comme un impie dont ils ne doivent point lire les écrits. Alors son ame abattue se ranime : & dans ses malheurs il se conduit avec plus de fierté que n'en eut jamais aucun Spartiate, ou aucun Romain.

Il renvoie à sa patrie ingrate son titre de citoyen : il renonce à son pays & à ses droits : il donne le premier un tel exemple. Il fait une réponse impérieuse à *Christophe de Beaumont, Archevêque de Paris.* Il reproche au Parlement de cette ville d'avoir violé les loix en le décrétant de prise de

corps, avant de l'avoir *assigné pour être ouï.*

La Cour, ni les habitans de Paris, ni le peuple de la France ne pensaient comme les Tribunaux, ou comme le clergé. *Jean-Jacques* inquiété dans les Montagnes de la Suisse, veut passer en Angleterre; il tourne autour de la France sans oser y rentrer. On l'apprend à Versailles, & soudain le Ministre lui envoie un passeport de la Cour, qui le met sous la protection immédiate du Roi; qui le soustrait aux perquisitions de tous les Tribunaux; qui lui permet de traverser la France, & de venir à Paris. Il jouit quelque temps, dans cette capitale, de la douceur de revoir ses amis, & d'être admiré d'un peuple qui le plaignait & qui désavouait ses Magistrats.

Il paſſe à Londres, & bientôt, ſon ame vive & fiere ne s'accommodant point de l'eſprit froid & altier des Anglais, il ſort de leur Iſle, il revient en France ſans paſſe-port de la Cour, ſans précautions, il débarque à Calais. Les habitans de cette ville ont toujours aimé les grands hommes & les actions courageuſes; les Magiſtrats s'aſſemblent; ils veulent porter à *Jean-Jacques* le Vin de la ville : ils craignent d'irriter le Parlement, en rendant cet hommage à un homme qu'il a décrété, & en ſupprimant une vaine cérémonie, ils lui rendent l'honneur d'aller le féliciter tous en corps.

Il ſe dérobe à tant d'accueil & ne ſachant où porter ſes pas, il écrit au Marquis de *Mirabeau* qu'il ne

connaît que par ſon livre de l'*Ami des hommes :* » Je ſuis homme & » malheureux ; vous êtes l'ami des » hommes, vous devez être le mien : « Il deſcend chez lui & il y trouve tout ce que l'amitié peut offrir.

Depuis ce moment il n'a point quitté la France ; il a fixé enfin ſa réſidence à Paris, ſous les yeux du Tribunal qui l'a décrété ; n'ayant d'autre appui que ſa gloire, & que la certitude qu'il n'y a pas dans la nation un ſeul homme aſſez lâche, pour demander l'exécution d'un décret qu'on n'aurait point dû lancer, puiſqu'au moins il aurait dû être précédé d'un autre.

Ainſi donc le ſort d'un grand homme ne dépend pas tout à fait du caprice d'un Tribunal. L'Aréo- M. de *Beaumarchais.*

page pour avoir fait mourir *Socrate*, & l'Inquisition pour avoir condamné *Galilée*, sont devenus la haine de toutes les ames fortes, & l'objet éternel des railleries de toute l'Europe.

Ce Parlement éphémere qui usurpa quelques temps les droits de celui qui était exilé, fit une cruelle épreuve du danger que court un Tribunal en condamnant un homme de bien, doué de grands talens.

Il avait fait perdre à l'Auteur d'*Eugenie* une cause évidemment juste: mais cet Auteur avait alors deux Ministres contre lui, & son adversaire était un homme de condition, immensément riche.

Un procès plus dangereux succéda bientôt à ce procès.

M. de *Beaumarchais* se plaignait

hautement du juge qui avait rapporté ſon affaire, & ſur-tout de la femme de ce juge. Elle vendait les audiences de ſon mari, & elle avait reçu de M. de *Beaumarchais* des bijoux & de l'argent.

Le juge effrayé de ces plaintes & de la rumeur publique, le dénonce & l'accuſe d'avoir voulu le corrompre.

Ce fut alors que M. de *Beaumarchais* publia ces mémoires dont le ſuccès prodigieux l'étonna lui-même. On les compara aux lettres Provinciales, parce qu'ils étaient d'un ſtyle original, qu'ils verſaient le ridicule ſur ſes adverſaires, & qu'ils attaquaient, quoiqu'indirectement, une grande ſociété d'hommes qui prétendaient par leur état à la conſidération publique.

Mais les lettres provinciales avec autant d'eſprit & un ſtyle plus égal & plus pur, peut-être, ont moins d'énergie, moins de chaleur, & ſont d'un intérêt moins général. *Paſcal* tranquille méditait ſes lettres à loiſir & ſe cachait en les écrivant; M. de *Beaumarchais* compoſait dans le tumulte des affaires, au milieu des cris d'une famille déſolée, & il combattait à découvert contre ſes propres juges.

L'inſtruction de tout procès criminel ſe fait en ſecret chez nous; l'Auteur de ces mémoires oſa publier tout ce qui s'était dit dans ſes confrontations, il oſa publier les queſtions que le Parlement lui fit quand il comparut à huis-clos devant lui, & les réponſes qu'il fit à ces queſtions dont pluſieurs étaient

insidieuses ; c'était blesser l'usage & sur-tout ses juges ; mais c'était éclairer la nation que tant de mystère indigne & qui desirerait que l'instruction de tout procès criminel se fît publiquement, comme dans l'ancienne Rome & comme chez nos voisins ; c'était offrir un modele de défense à tout homme injustement accusé.

Chaque pas qu'il faisait était une preuve d'innocence & de courage, à peine trouvait-il un Avocat qui osât signer ses mémoires ; ses parens effrayés ne lui conseillaient que de fuir ou d'arranger cette affaire ; ses amis s'efforçaient d'arrêter sa plume, de modérer ses démarches, d'affaiblir tous les traits qu'il lançait & qu'ils craignaient de voir retomber sur lui. Ses ennemis cherchaient

à l'intimider par les rapports les plus effrayans, les nouvelles les plus fauſſes, les calomnies les plus atroces. Enfin il marchait ſeul, ſans guide & ſans conſeil, dans une carriere nouvelle, obſcure, ſemée de dangers & terminée par un précipice.

Sans crainte au milieu de tant de périls; il attaqua toujours tout adverſaire qui ſe préſenta. On ſentit que, par ſes attaques réitérées, il provoquait ſes ennemis à faire ſur ſa vie & ſur ſes mœurs les perquiſitions les plus rigoureuſes; on ſentit encore que ſes adverſaires les avaient faites, & on jugea par leur ſilence qu'elles n'avaient tourné qu'à leur confuſion & qu'à ſa gloire.

Pluſieurs de ſes juges étaient ſes

nemis déclarés : envain il demanqu'ils se récusâssent, il ne fit que irriter.

La haine confondit tout : & le ibunal condamna également au me, & le juge, & sa femme, l'homme qu'ils avaient eu l'imdence d'accuser.

Le public ne les confondit point; juge fut flétri, abandonné, reté du milieu de la société : M. de *eaumarchais* n'en fut que plus reherché, que plus honoré. On court en foule à la porte de sa maion, de sa maison qu'il n'osait plus abiter; des personnes de tout rang, es inconnus, des étrangers lui écriirent & le presserent d'accepter les services, de l'argent & une reraite.

Le Prince de Conty dont la no-

ble fermeté ne se démentit jam
l'honora d'une visite dans l'asile
il se dérobait à la foule & à ses
nemis. Le Duc de Chartres vo
le connaître. Le public au thé
applaudissait à tout ce qui fa
allusion à ses affaires ; le Magi
se crut obligé de défendre la re
sentation d'*Eugenie* & de ses
tres ouvrages : c'était un triom
complet.

Ce triomphe rendit ses enne
plus acharnés ; on allait attente
sa liberté : mais tandis qu'on
croyait à Paris sous la main d
Ministre, il sortit de ce Royaum
dont toutes les issues lui étaien
fermées.

On crut alors qu'il employerai
son éloquence à se venger de sa pa
trie ; il n'employa ses talens qu'à l

le vit employer ſa plume, ſon crédit, ſa fortune, à venger les *Calas* des outrages du fanatiſme ; à ſauver les *Sirven* en butte aux mêmes fureurs.

Répandant les bienfaits autour de lui ; donnant un aſile aux deſcendans des Corneilles ; défendant les opprimés ; défrichant une terre juſqu'alors ſtérile ; peuplant un pays autrefois déſert ; bâtiſſant une égliſe ; combattant à la fois les ſuperſtitieux & les athées ; il eut des querelles très vives avec l'Evêque d'*Annecy*. On alarma ce vieillard vénérable ; on ameuta des payſans contre lui ; on lui fit craindre pour ſes jours : il ne rétracta point ce qu'il avait écrit ; mais il ſe crut obligé, à l'âge de près de 80 ans, de communier publiquement, & d'en prendre acte

par devant Notaire, pour se soustraire aux intrigues qu'on tramait contre lui.

Rien ne décourage les Philosophes. Services qu'ils rendent.

Ainsi l'étude de la philosophie avait ses dangers : ainsi des hommes qui passaient leur vie à chercher la verité, à faire le bien, à enseigner la vertu, à recommander la paix & la concorde, étaient pertétuellement en butte à mille persécutions aussi ridicules qu'odieuses. Cependant rien ne les décourageait ; ils produisaient des chef-d'œuvres au milieu des troubles ; ils répandaient de nouvelles lumieres jusques chez le peuple : ils empêcherent enfin deux fois des querelles de théologie de dégénérer en factions atroces & peut-être sanglantes. Les prétendus miracles arrivés sur le tombeau du diacre *Pâris*, & les billets de confession à

à l'uſage des mourans, auraient produit des troubles funeſtes, ſans les digues que la philoſophie élevait de toutes parts contre les torrens du fanatiſme.

Des Romans.

Les ſages ont employé des armes de toute eſpece pour combattre l'erreur, les vices, & l'ignorance. On a déguiſé la vérité ſous les traits de la fable : cet uſage eſt ancien.

Dans le ſiécle paſſé, les romans n'étaient que de faibles imitations des poëmes du *Boyardo* & de l'*Arioſte* : on n'y trouvait guères que de la galanterie, des femmes enlevées, des raviſſeurs punis, & toujours de la Chevalerie : le ſeul but qu'on s'y propoſât était d'amuſer, mais il n'y

Romans du ſiécle dernier.

avait aucune eſpece de moralité. Il faut pourtant en excepter le *Télémaque* de *Fénelon*, mais cet ouvrage n'était qu'une imitation des poëmes grecs.

Ceux d'aujourd'hui ont acquis une moralité que n'avaient point ceux qu'on écrivit ſous *Louis* XIV.

Monteſquieu, dans ſes lettres Perſannes, peignit les mœurs nationales & les oppoſa aux mœurs de l'Orient; il y dépoſa une critique fine & ingénieuſe dont l'utilité était ſenſible. Madame de *Grafigny* donna ſes *lettres Péruviennes*; c'était le même eſprit avec une critique plus forte & un ſentiment plus profond. Ces livres ſi ſouvent imités, n'ont point été égalés; ſi ce n'eſt par M. de *Voltaire* dans ſes *lettres d'Amabed*, ouvrage d'une morale plus hardie, mais qui péſe ſur l'ame du lecteur, ſi je puis m'exprimer ainſi: on eſt fâché que la vertu de ces Indiens s'altere en Italie, & que

les crimes qui les avaient si violemment révoltés aux bords du Gange, ne soient plus que des légeretés aux bords du Tibre. Tous les romans de ce grand homme sont remplis d'imagination, de moralité & de critique. Il n'est personne qui ne les ait relus vingt fois.

Depuis les lettres Persannes, presque tous les romans furent moraux. On voulut imiter la nature, dans ce genre comme dans les autres: Las de courir le monde en imagination, & d'écrire des aventures peu croyables, les Auteurs voulurent peindre des mœurs domestiques. On écrivit le roman de ses propres foyers, on préféra la forme de lettres; c'est un genre de dialogue qui permet de détailler les sentimens du cœur & qui demande

peu d'aventures. Le plus célebre de tous, fut *l'Héloïse de Rousseau.* J'ai connu des personnes sensibles, qui n'avaient jamais osé en faire une seconde lecture; tant elles avaient été affectées de la premiere.

Je ne parlerai point ici de cette foule prodigieuse de romans, de contes, d'ouvrages legers que chaque jour voit éclore: il en est plusieurs qui, dans tout autre pays, eussent fait la réputation d'un Auteur, & qu'à peine on a remarqué au milieu des chef-d'œuvres dont nous sommes entourés. Je n'obmettrai point pourtant les *contes moraux* de M. de *Marmontel*, ouvrage enchanteur, d'une morale douce, dont la plupart ont déja été mis en Comédie par vingt Auteurs. Son

roman de *Bélisaire* fut censuré par la Sorbonne, & peu de temps après la Cour nomma M. de *Marmontel* Historigraphe de France.

Etablissemens utiles à la Littérature.

Tous les genres étant ainsi cultivés, l'émulation passa de la capitale dans les Provinces; il se forma des Académies & des sociétés littéraires, dans toutes les villes dont les citoyens ont un peu d'aisance. L'Université de Paris prit plus d'activité: pour animer davantage le jeunesse, elle distribua tous les ans, en présence des Magistrats appellés à cette solemnité, des prix publics aux écoliers qui s'étaient le

plus distingués. Cet usage n'a commencé qu'en 1747.

Accroissement de la Bibliothéque du Roi.

La Bibliothéque du Roi fut transportée dans le bâtiment qu'elle occupe aujourd'hui, rue de *Richelieu*. Elle s'est plus enrichie sous le feu Roi que sous tous ses prédécesseurs. En 1729, M. l'Abbé *Sévin* fut envoyé à *Constantinople* & dans tout le levant, pour y acheter tous les manuscrits Grecs, Turcs, Arabes ou Persans qu'il pourrait acquérir.

On fit plus, on établit à *Constantinople* un Collége de jeunes gens destinés à apprendre les langues Orientales, & à nous en traduire les livres. On déposa à la bibliothéque du Roi leurs traductions & les livres originaux. Ainsi en 1732 cette bibliothéque fut augmentée de 10 mille manuscrits : on frappa une

médaille pour célébrer & pour conſtater cet événement. On y compte aujourd'hui plus de 82 mille manuſcrits : il n'y en avait gueres que 30 mille à la mort de *Louis* XIV. Le nombre des volumes reliés, qui ſe monte aujourd'hui à plus de 150 mille n'allait pas alors à plus de 72 mille.

Notre langue prédomine en Europe.

Tant d'activité, tant de grands ouvrages ont répandu notre langue, du Nord au midi de l'Europe. Il y a peu d'hommes bien élevés qui ne la parlent dans toutes les Cours : elle eſt aſſez commune dans toutes les grandes villes, pour que des Comédiens Français y ſubſiſtent des repréſentations qu'ils donnent de nos pieces de théâtre. Le Roi de Pruſſe n'a pas dédaigné d'écrire dans cette langue les annales de ſa nation &

les vers qu'il a faits pour ſa propre gloire. Le dernier traité de paix entre les Ruſſes & les Turcs, fut rédigé en Français.

Des Sciences.

Un peu d'agriculture, un peu de commerce, quelques arts groſſiers, voilà l'Etat où ſont les trois quarts des habitans de ce globe. Les rêves de l'imagination ont tenu lieu de ſciences pendant bien des ſiécles, à tous ceux qui ont tenté de ſortir de cet état de langueur & d'ignorance.

Chercher à pénétrer avec une application ſans relâche tous les ſecrets de la nature; étudier ſa marche, obſerver ſes effets, ſuivre tous ſes mouvemens, & défendre à ſon imagination de faire un pas au de-

là de l'expérience ; c'est une des plus difficiles tentatives de ce dernier siécle, & l'on n'a pas toujours réussi.

Je ne prétends point détailler ici tous les progrès qu'ont fait les sciences depuis 60 ans, ni m'égarer sur cet Océan sans bornes : heureux seulement si je puis y marquer quelques Isles.

Il est même assez difficile de discerner ce qui appartient aux savans Français, & aux savans étrangers. La communication qui régne aujourd'hui entre toutes les grandes villes de l'Europe, est très facile & très rapide : c'est un avantage particulier à ce siécle, il est très grand : mais il fait douter quelquefois du pays où une connaissance est née.

La Physique, la Chymie, la Géo-

graphie & l'Astronomie, ont fait sur-tout des progrès dans ce siécle, & se sont prêté des secours mutuels.

Connaissance du globe.

Si les Anglais ont découvert par des calculs les loix de l'attraction & de la gravitation ; les Français par des voyages & des travaux immenses ont vérifié la figure de la terre.

Il a plus de chaleur qu'il n'en reçoit du soleil.

M. de *Mairan* a démontré que la terre avait par elle-même une chaleur qu'elle ne tenait point du soleil, & qui est beaucop plus considérable que celle qu'elle en reçoit.

Les faits sont connus, les causes restent cachées. M. de *Mairan* attribue cette chaleur, à un feu central qui s'exhale par la bouche des volcans. M. de *Buffon* croit, que la terre est une partie du soleil, déta-

chée par le choc d'une comète, & qui d'abord brûlante, s'est refroidie au point d'être habitée, & se refroidira au point de ne l'être plus.

Il paraît qu'il a été embrasé & submergé.

Cela lui parut d'autant plus vraisemblable que l'applatissement des pôles, & l'élévation de l'équateur, semblent prouver que la terre entiere a été quelque temps un globe sans consistance; une masse de matiere, ou délayée par l'eau, ou mise en fusion par le feu, & que la chymie lui démontra que tous les corps sont vitrifiables à différens degres de feu.

Cependant les voyages des savans Français, donnant des connaissances plus exactes sur la géographie, on s'apperçut que presque toutes les hautes montagnes étaient, ou avaient été des volcans; que

l'extérieur du globe était formé d
longues couches de terre ou d
ſable, ou de coquilles, qui ſem
blaient avoir été dépoſées lente
ment par les eaux ; que les angle
ſaillans que forment une chaîne d
montagnes étant toujours ſitués vis
à-vis des angles rentrans de l'autre
chaîne, il paraît que les vallons
ſont les lits deſſéchés des anciens
courans qui coulaient dans la mer.
Enfin les productions marines que l'on trouve, en quelque endroit qu'on creuſe la terre, même ſur les montagnes, ne permirent plus de douter que l'Océan n'en eût couvert toutes les parties.

Toutes les connaiſſances humaines qui paraiſſent ſouvent ſe contredire, ſe prêtent pourtant un appui mutuel quand elles ſont approfondies.

Ainſi l'hiſtoire parut d'abord démentir la phyſique : en la liſant mieux, on trouva que tous les peuples du monde, les Chinois, les Caldéens, les Parſes, les Grecs, les Péruviens, avaient conſervé quelque ſouvenir du monde embraſé & du monde ſubmergé : il fut facile de tout concilier.

On conçut que le globe enflammé, par quelque cauſe que ce ſoit, avait commencé à ſe refroidir par les pôles, & pouvait brûler encore dans la zone torride & vers l'équateur, lorſque le genre humain ſortit du néant : & vraiſemblablement il en ſortit vers le cercle polaire. M. de *Buffon* croit que les premiers hommes nés ſur cette terre, preſque encore embraſée, ont été noirs. L'Océan plus prompt à ſe refroider

que les corps ſolides, a dû être hab
table long-temps avant la terre; ſu
tout pour des animaux à coquilles
qui vraiſemblablement ont été ſ
premiers habitans. Cette terre pre
que brûlante avait alors peu d
conſiſtance: elle offrait peu de réſ
tance à l'effort des vagues. Les vagu
diſpoſaient facilement de cet am
énorme de cendres, de laves, d
pierres ponces, de matieres friables
& pouvaient inſinuer par-tout a
milieu d'elles les productions de l
mer. Dans cette hypothéſe la for
mation des montagnes, l'applatiſſe
ment des pôles, l'élévation de l'é
quateur, les bancs de coquilles, le
mines de ſel, les couches horiſon
tales, s'expliquent facilement.

De ſiécle en ſiécle, la terre re-
froidie, s'affermit ſous les pieds de

ſes habitans : les révolutions furent plus rares : la mer fut contenue par des bornes plus difficiles à ſurmonter.

Derniere révolution du globe.

Il paraît par une remarque de géographie très ſinguliere que, dans la derniere de ces révolutions, la mer inonda le globe, en ſe précipitant du pôle auſtral vers le pôle boréal. Tous les continens connus ſe terminent au Sud par des pointes. C'eſt M. *Paw* qui fit le premier cette remarque. L'*Amérique*, par le Cap *Horn*; l'*Afrique*, par celui de *bonne Eſpérance*; l'*Aſie*, par le Cap *Comorin* & la preſqu'Iſle de *Malaca*; la *nouvelle Hollande*, par le Cap du *Sud*. Il obſerve que cette diſpoſition s'étend juſques dans les contrées ſeptentrionales. La *Californie* ſe termine ainſi par le Cap *San-*

Tous les continens ſe terminent au ſud par des pointes très prolongées dans la mer

Lucas; la *Floride*, par celui de *Bahama;* la *Sicile*, par le Cap *Paſſaro*; la *Grece*, par celui de *Matapan*; la *Crimée*, par celui de *Caroski*: enfin cela ſe voit juſque dans le *Groenland*, qui prolonge au Sud le Cap *FarWel*, & juſqu'à la *nouvelle Zemble*, qui s'étend pour former le détroit de *Waigatz*: le *Spitzberg* même, au 80 degré de latitude nord, préſente une longue pointe au midi.

Preſque tous les golphes ou mers Méditérannées ont leur embouchures au Sud ou au Sud-Eſt.

Il réſulte de cette diſpoſition, que preſque tous les golfes & les mers Méditerannées ont leur embouchure vers le Sud. La mer de *Kamtchatka*, le golfe de *Pekim*, celui de *Tonquin*, celui de *Bengale*, celui de *Perſe*, la *mer Rouge*, le golfe de *Veniſe*, la *mer Noire*, la *mer d'Aſow*, la *mer Vermeille*, la Baye de *Baffin*, & même celle d'*Hudſon*; toutes

toutes reçoivent les flots de l'Océan vers le Sud, ou le Sud-Eſt, & ſont portées vers le Nord, ou le Nord-Oueſt.

Preuves tirées de la géographie ancienne.

La géographie ancienne acheve de prouver ce que la géographie moderne fait appercevoir. La *mer Egée*, la *mer Noire*, la *mer d'Aſow*, ne ſont qu'une continuation de la *mer Rouge*: les *Palus-Méotides* au nord de ces mers s'étendaient autrefois quatre cens lieues plus loin qu'aujourd'hui, & les mines de ſel de la Pologne ſemblent prouver que ces mers ſe joignaient à la *mer Baltique*, qui, par le *Golfe de Finlande* & les *Lacs Ladoga & Onega*, s'uniſſait à la *mer Blanche*.

Ainſi la *Suede*, la *Laponie* & la *Norvege* formait une Iſle; l'*Europe* en faiſait une ſeconde, l'*Afri-*

que une troisieme : ou pour mieux dire toutes les plaines de ces pays inondées, ne laissaient apparaître que les lieux les plus élevés : il n'y avait dans ces contrées qu'une continuité d'Isles semblables à celle des Isles *Philippines*, des *Marianes*, des *Moluques*, & des Isles de *Salomon*.

Le *Golfe Persique*, la *mer Caspienne*, le *Lac Aral*, semblent n'avoir été qu'un bras de mer qui se répandait au travers de la Sibérie ; pays bien moins élevé qu'on ne l'a cru, & rempli de mines de sel qui le rendent si froid, & qui attestent le long séjour que la mer a fait dans ses plaines.

L'Amérique paraît être sortie du fond des eaux, plus tard que notre continent.

Telle fut la derniere révolution de notre globe. Mais le genre humain existait depuis bien des siécles. Si des milliards d'hommes périrent; si des milliers d'Etats furent détruits; si toutes les sciences furent anéanties par ces inondations successives; la race entiere des hommes, ne périt point. On a même retrouvé les points du globe, qui, dans ces lentes submersions, ont dû servir d'asile au genre humain, & pourraient lui en servir encore, si la masse entiere du globe affermi, n'était pas maintenant assez solide pour résister aux flots de l'Océan.

Points du globe où les hommes ont pu se sauver de ces inondations.

Le plateau de la Tartarie dont le Gange, l'Irtiz, l'Amur & presque tous les grands fleuves de l'Asie découlent dans les mers du Nord, de la Chine & des Indes;

la Suiſſe, d'où le Rhône, le Rhin, le Danube deſcendent vers l'Océan, le Pont-Euxin & la Méditerranée; les montagnes de l'Abyſſinie, où le Nil prend ſa ſource; les monts Serrelionne, d'où tombent le Niger & le Sénégal; les hautes vallées du Pérou, où la riviere des Amazones, l'Uragai, l'Orenoque ont leurs immenſes reſervoirs; ſont les lieux de refuge où les hommes ont bravé les fureurs de l'Océan.

Volcans. Un autre fléau pourſuit les malheureux humains fugitifs ſur ces montagnes. Au moment où la mer s'en approche, elles deviennent des volcans; les flammes & les torrens de lave qu'elles vomiſſent, portent la terreur & la mort par-tout autour d'elles. Mais en cauſant cet effroi elles élevent perpétuellement

le terrain, & elles reculent la mer qui menaçait de tout inonder. Les Italiens ont tenté de calculer la quantité de matiere que le Véſuve & l'Etna ont vomie, & elle eſt de pluſieurs milliers de fois plus conſidérable que ces montagnes. Les différentes couches de lave, entaſſées l'une ſur l'autre; les villes englouties par leurs éruptions, & couvertes par des lits de matieres calcinées, prouvent évidemment qu'elles ont élevé prodigieuſement le terrain de la Sicile & de l'Italie: mais l'ont elles rendu caverneux? mais, n'en ont-elles fait qu'une voûte que le choc des flots peut briſer & engloutir en un moment? c'eſt ce que la poſtérité ſeule pourra ſavoir.

S'il me paraît démontré que la derniere révolution du globe s'eſt

Remarque des ſavans de la Suede.

faite par une inondation du Sud-Eſt au Nord-Oueſt, une remarque des ſavans de Suede me ferait croire que la mer ſe balance d'un pôle à l'autre, & que peut-être toutes les grandes révolutions occaſionnées par l'Océan, ſe ſont faites dans cette direction.

La mer Baltique diminue, de ſiécle en ſiécle, de 45 pouces : dans la mer du Sud, les navigateurs modernes ne retrouvent plus les terres que d'anciens navigateurs prétendaient avoir vues autrefois. Les terres auſtrales s'engloutiſſent-elles, tandis que celles du Nord ſe découvrent ?

Réponſe à des théologiens.

Des théologiens de Stockolm, auſſi intrépides que ceux qui, dans Paris, oſerent cenſurer l'hiſtoire naturelle de M. de *Buffon*, repréſenterent au Gouvernement, que cette remarque

des savans de la Suede n'étant pas conforme à la Genese, il fallait la condamner. On leur répondit que Dieu avait fait la mer Baltique aussi bien que la Genese, & que s'il y avait quelque contradiction entre ces deux ouvrages, elle était plutôt dans les copies que nous avons de ce livre, que dans la mer Baltique, que nous avons en original, & telle que Dieu l'a faite. C'est à peu près ce qu'on répondit aux Docteurs qui voulurent s'élever, dans Paris, contre le grand homme qui nous enseigna l'histoire naturelle, & qui observa si bien les œuvres du Créateur. C'est ce que je répondrai, si l'on m'accuse d'avoir disserté sur des observations physiques & démontrées.

Voilà donc les différens états par où le globe a passé, avant d'être

Etats par où le globe

a passé avant d'être tel que nous le voyons.

tel qu'il est aujourd'hui : d'abord il fut enflammé, & alors sa masse entiere s'applatit vers les pôles, en s'élevant à l'équateur; alors les plus hautes montagnes, alors tous les corps qui ne doivent leur origine qu'au feu, se formerent : tels sont les métaux & les roches, &c. qui, se trouvant toujours sans aucun mélange ni du régne vegétal, ni du régne animal, ni des productions marines, paraissent appartenir au monde primitif, & avoir précédé toutes les révolutions du globe.

Mais lorsque la mer, promenant les débris du monde d'un pôle à l'autre, forma ces différentes couches de terre qui nous étonnent; lorsqu'elle engloutit les forêts, & les hommes, & les animaux; de nouvelles combinaisons se formerent

dans le ſein du globe. Alors nâquirent la plupart des foſſiles, où l'on retrouve la ſubſtance animale & la ſubſtance végétale dont ils ſont formés; & ſur-tout les coquilles, qui, de toutes les productions de la nature, paraiſſent les plus indeſtructibles & les plus reconnaiſſables dans leurs mutations.

Enfin la couche de terre ſur laquelle nous habitons & qui produit nos alimens; cet épiderme du globe n'eſt compoſé que du débris des végétaux, & des cadavres des animaux réduits en poudre. Elle ne s'eſt donc formée que long-temps après la retraite de l'Océan, quoique les plantes marines & les poiſſons aient pu y concourir & la commencer.

L'Iſle de l'Aſcenſion nous en offre

L'Iſle de

l'Ascension en offre un exemple.

un exemple. C'eſt un immenſe am[as] de rochers calcinés : c'eſt un volca[n] qui paraît éteint, mais où la vég[é]tation ne s'eſt point encore établi[e] le roc eſt nud, la mer y a dépo[ſé] du ſable.

Les oiſeaux de mer ſe ſont em[pa]rés de la cime des montagnes[;] ils y font leur nid, ils y tranſpo[r]tent les poiſſons qu'ils enlevent, i[ls] s'y multiplient à l'excès, ils y meu[rent], ils s'y réduiſent en poudre[.] Les tortues ſe ſont emparées des bord[s] ſabloneux que la mer abandonne[;] elles y pondent, quelques unes [y] périſſent ainſi que leurs œufs, & la deſtruction de tant d'animaux commence à y former une légere couche de terre que quelques ſiécles encore accroîtront & rendront propre à la végétation. La mouſſe

couvre déja des rochers ; les derniers navigateurs y ont trouvé quelques plantes : c'est l'image de ce qui est arrivé à nos continens, dont tant de montagnes ont été des volcans & en portent encore les marques.

On retrouve quelques vestiges d'un peuple qui exista avant la derniere révolution du globe.

Si l'on a retrouvé les points du globe qui ont servi de refuge au genre humain, pendant ces grandes inondations ; on a fait plus : on a trouvé des preuves qu'avant la derniere de ces révolutions, il y avait eu un peuple aussi éclairé peut-être, que le sont aujourd'hui les peuples de l'Europe : on a fait plus encore, on a retrouvé la place même où ce peuple habitait. Cette découverte faite dans les dernieres années du régne de *Louis* XV, n'a été publiée que depuis sa mort. Elle est assez

importante pour nous faire examine
par quel procédé on y eſt parvenu
M. *Bailly*, à qui nous la devons
en comparant les antiquités des Ch
nois, des Indiens, des Chaldéens
des Egyptiens, s'apperçut bientô
que ces peuples avaient des métho
des ſavantes dont ils ne connai
ſaient pas les principes; que les vé
rités qu'ils ſavaient, étaient mêlée
de fables qu'ils n'auraient poin
eues, ou du moins qu'ils n'auraient
plus, s'ils avaient trouvé eux-mêmes
ces vérités; qu'ils ſe vantaient de
pluſieurs obſervations aſtronomiques
qui ne pouvaient avoir été faites
dans leurs climats : il en trouva
même dans l'Almageſte de *Ptolémée*
qui ont été faites ſous le 49me. degré
de latitude Nord, & qui parconſé-
quent n'appartiennent à aucun de

ces peuples, beaucoup trop méridionaux.

Alors ces peuples qui n'ont rien perfectionné depuis tant de milliers d'années, lui parurent suspects de n'avoir rien inventé.

En comparant les fables de leur Mithologie, avec celles que l'Irlandois *Sœmondre* a rassemblées dans son livre de *l'Edda*, & avec celles des nations hyperborées qu'a publiées *Olaüs Rudbeck*; il trouva des rapports frappans entre les opinions de ces peuples, qui jamais ne se sont rien communiqués, & qui même ne soupçonnaient pas l'existence les uns des autres.

L'Astronomie lui démontra que les observations s'étaient faites vers le 50me. degré de latitude Nord; la Mythologie, que toutes les fables

font allusion à des jours & à des nuits de six mois, de quatre mois, ou de deux mois; qu'elles n'avaient donc pu naître dans le Midi. L'histoire lui fit voir que les Suédois & les Indiens, les Chaldéens, les Chinois, & même les Ethiopiens, peres des Egyptiens, ayant des fables, des connaissances & même des époques à peu près semblables, il fallait que le peuple instructeur de ces nations eût eu sa résidence au milieu d'elles; & que vraisemblablement, il régna dans l'Asie, de la mer Caspienne à la Tartarie Chinoise.

En supputant les tems où les Chinois, les Egyptiens, les Indiens & les Chaldéens font remonter leurs observations, il trouve, par des calculs aussi vraisemblables qu'ingénieux, que ces quatre peuples les

firent à peu près dans le même temps, environ trois mille-ans avant notre Ere; & que partout on trouve des traces d'obſervations bien plus antiques; obſervations telles, qu'aucun de ces peuples ne put les faire, & ne pourrait les faire aujourd'hui.

Il lui parut donc démontré que ce peuple ſavant avait habité au Nord de l'Aſie, qu'il avait péri environ quatre mille ans avant notre Ere; & *que les peuples Aſiatiques n'ont aujourd'hui que les débris & non les élémens des ſciences :* c'eſt ainſi qu'il s'exprime.

Remarquez que M. de *Buffon*, par des obſervations phyſiques a été porté à croire que les hommes avaient d'abord habité le Nord; que *Alaüs Rudbeck*, par des recherches Mythologiques, eut la même opinion, &

qu'il fit de la Suéde la fameuſe i
Atlantique, dont toute l'antiquité
célébré la ſubmerſion ; que M. *D*
ville, par des recherches Géog
phiques, a trouvé des ruines & d
débris depuis le lac Aral juſqu'à
ville de Selin-gins-koi en Tartar
& que l'auteur de l'hiſtoire Pol
que & Philoſophique des établiſ
mens des Européens dans les de
Indes, auſſi bien que M. *Paw*, o
été induits, par des recherches hi
toriques, à penſer qu'il y avait e
un peuple ſavant dans ces mêmes
contrées.

Voilà donc la Phyſique, la Mythologie, la Géographie, l'hiſtoire & l'Aſtronomie, d'accord pour prouver l'exiſtence de cet ancien peuple.

Mais comment a-t-il péri ? ce n'eſt point par la guerre: aucun peuple

ple ne ſe vante de l'avoir conquis: il n'en reſte aucune trace : tout eſt perdu juſqu'à ſon nom, juſqu'au ſouvenir de ſon exiſtence. Mais le Suédois, le Chinois, l'Indien, le Chaldéen me parlent de déluge, de deſtruction du genre humain, de la ſubmerſion d'un peuple ou d'une Iſle : les uns diſent qu'un homme & une femme, les autres qu'une famille ſe ſauva dans un bateau & ſe réfugia dans leur pays.

Je commence à entrevoir quelque vérité dans ces ténebres. Cette inondation ne fut point ſubite : les villes de ces contrées englouties ſucceſſivement, permirent à quelques familles de ſe ſauver d'Iſles en Iſles : car dans ce temps le Nord de l'Aſie dut être ſemblable à l'Archipel des Moluques & des Philippines.

Ces familles induſtrieuſes, réfugiées chez des ſauvages, les unes fuyant vers l'Occident, les autres vers le Nord, ou l'Orient, ou le Midi, perdirent bientôt leurs connaiſſances & ne conſerverent que quelques obſervations *Aſtronomiques* néceſſaires à l'agriculture.

Il faut en conclure qu'avant la derniere révolution, qui a donné à notre continent la forme qu'il a aujourd'hui, le Nord était moins froid qu'il ne l'eſt à préſent. Les hommes auraient eu trop d'obſtacles à vaincre, ils n'auraient pu ſe policer. La mer en inondant le pays habité par cet ancien peuple, y a répandu des mines de ſel qui rendent la Sibérie inhabitable, ſous des latitudes qui ſont tempérées en Europe : elle y a peut-être élevé le terrain en ſe

retirant ; elle y a formé plusieurs lacs immenses, comme la mer Caspienne, la mer d'Aral, le lac Crana, le lac Tsaitzan, le lac Baïkal, & plusieurs autres. Les forêts qui ont crû dans ces lieux abandonnés, ont encore contribué à refroidir l'atmosphere.

Je m'arrête un moment dans les déserts habités autrefois par un peuple savant & industrieux. Je vois avec transport que ses travaux n'ont pas été tout à fait perdus pour la postérité, ni même pour sa gloire. Après 6 mille ans de destruction, un membre de l'Académie des sciences retrouve des preuves de son existence, & lui rend le premier l'hommage qui lui est dû. Cet Académicien, M. *Bailly*, dans son histoire de l'astronomie ancienne, si

remplie de nouveautés & d'exactitude, nous fait entrevoir l'instant où il disparut de la face de la terre ; il fixe les temps où les quatre plus anciennes nations de l'Asie ont commencé à s'éclairer & à recueillir les débris des sciences inventées par ce peuple précurseur : il retrouve même quelques unes des observations que ce peuple seul a pu faire. Il est impossible qu'on pénétre plus avant dans l'étendue des siécles passés, ni qu'on répande plus de jour sur leurs ténebres.

Ainsi, du haut des cieux & du point le plus élevé de l'atmosphere, jusqu'au fond de la mine la plus profonde, où quelques savans s'ensevelissaient pour y chercher des traces du monde primitif, tout a été l'objet des observations de nos physiciens.

De l'électricité.

Des expériences ſur l'air produiſirent les plus étonnantes découvertes : les hommes ſe trouverent entourés d'un fluide puiſſant & terrible, qui perpétuellement agiſſait ſur eux & en eux, & dont ils ne s'étaient jamais doutés. Tous les phyſiciens de l'Europe s'animerent ; on fit des expériences ſans nombre ; on tenta les plus hardies & les plus dangereuſes : on parvint à détourner le cours de la foudre.

Celui qui conçut, qui tenta & qui exécuta cette entrepriſe qu'on eût regardé comme un excès de démence dans le ſiécle paſſé, n'était pas même un Européen : c'était un ſavant né ſur les bords de l'Amérique, dans un lieu où il n'y avait point d'habitation humaine, dans les beaux jours du ſiécle de *Louis*

XIV ; où, ſur la fin de ſon régne, un Anglais appellé *Guillaume Penn*, conduiſit une colonie de Quakers qu'on perſécutait à Londres ; & où cet Anglais jetta les fondemens d'une ville qui, en 80 ans, eſt devenue une des plus belles & des plus peuplées de l'univers. Ni Rome, ni Londres, ni Paris n'eurent de tels commencemens. Elle cultive tous les arts ; elle a une Académie dont les membres oſent diſputer d'érudition, avec les ſavans de l'Europe, & reconnaître leur mérite, en les choiſiſſant pour freres. M. de *Buffon* eſt le premier Français que cette Académie ait adopté.

Les diſciples de ce *Franklin* qui avait oſé diriger la foudre, eurent des diſputes ſur l'électricité avec notre Abbé *Nollet* ; celui pour qui le

Roi fonda une chaire de Professeur de physique expérimentale au College de Navarre, & qui repandit le goût de cette science dans toute la nation; comme M. de *Bomare*, en donnant le premier des cours d'histoire naturelle, nous a fait trouver de nouveaux charmes dans la contemplation de la nature.

Si ce fluide électrique est l'origine de la foudre, il paraît qu'il est aussi la cause des aurores boréales, ainsi que de ces feux qui jaillissent du milieu des vagues dans la tempête, qui étincellent dans le sillage d'un vaisseau, ou qui se placent sur l'extremité des mâts; feux, dont les anciens ont fait des demi-Dieux, *Castor* & *Pollux*; & dont les Chrétiens, ont depuis fait *St. Elme*. Les rapports que l'on a trouvés entre le

fluide électrique & la matiere magnétique, en produisant un nouvel étonnement, ont produit de nouvelles conjectures & de nouvelles incertitudes. Voilà deux fluides dont on sent l'irrésistible puissance, dont tous les effets tiennent du prodige; avec lesquels un homme un peu habile pourrait persuader à un peuple ignorant, qu'il fait des miracles, qu'il est un Dieu : & on ne les connaît point, & l'on ignore & comment ils agissent, & si tous les deux ne sont pas le même; ou plutôt si tous deux, ainsi que la lumiere & la chaleur, ne sont pas des effets du feu différemment modifié.

Botanistes Français.

Tandis que ces phénomenes occupaient les physiciens de l'Europe, les Botanistes français parcouraient la terre. M. de *Jussieu* était au Pé-

rou ; M. *Adanſon* bravait au Sénégal la chaleur accablante de ce climat brûlé ; & pour avoir quelques plantes, il s'expoſait ſeul dans des déſerts, aux Serpens, aux Lions, aux Tigres, aux Eléphans, aux Crocodiles, aux Hippopotames, à tous les monſtres de l'Afrique ; & lorſque retiré ſous ſa hutte, il voulait dormir ou travailler, les inſectes aîlés & ces fourmis qu'il appelle *Vagvagues*, l'aſſiegeaient de toutes parts, dévoraient ſes livres, ſes papiers, ſes draps, ſes habits & ſa peau même. M. *Aublet* ſupportait à la Guianne d'autres incommodités, paſſait de l'Amérique à l'Iſle de France, & au Cap de bonne Eſpérance, où il franchit les murs du Jardin de la Compagnie Hollandaiſe, afin d'y obſerver des plantes que ce peu-

ple, toujours trop peu communicatif, refuſait de lui faire connaître. *Commerçon* faiſait le tour du monde: *Grangé* & *Simon* parcouraient l'empire Turc: l'un fut en Egypte, & l'autre dans l'Aſie mineure & en Perſe. *Simon* ſurpris à Conſtantinople avec une femme, ſacrifia ſon prépuce pour ſauver ſa vie: dévoré de l'ardeur de s'inſtruire & peu effrayé de cet accident, il vêtit un doliman: ſachant que la loi Muſulmane oblige à bien traiter tous les infirmes, n'ayant beſoin de converſer avec perſonne pour trouver des plantes, & craignant d'être trahi par ſon accent, il contrefit le muet; & il courut long-temps cet Empire, toujours bien reçu dans tous les Caravanſera. Son entrepriſe ne fut pourtant pas heureuſe. *Simon* & *Grangé*

périrent tous les deux dans leur voyage, & tous deux de mort funeste. *Commerçon* ne revit point sa patrie ; il mourut de maladie avant d'achever le tour du monde.

Nos Astronomes parcouraient aussi tous les climats de la terre. Quelques-uns furent aussi les victimes de leur zéle ; comme M. *Verron* qui mourut à l'Isle de France ; comme l'abbé *Chappe* qui mourut dans la Californie.

Travaux des Astronomes.

Tous ces voyages ne pouvaient se faire qu'à l'aide de l'Astronomie : ils la perfectionnaient de jour en jour ; & cette science en se perfectionnant, rendait les voyages plus faciles.

Cette science fit beaucoup de progrès sous *Louis* XV. Dès les premieres années de son régne, on fait

dans les ports de la France d
obſervations exactes des marées, &
on détermine par elles les loix &
les périodes du flux & du reflux
& celles de l'attraction du Sole
& de la Lune, ſur les eaux d
l'Océan.

On continue la méridienne d
Paris, commencée ſous le régne d
Louis XIV; elle traverſe la Franc
du Sud au Nord, de Collioure juſ
qu'à Dunkerque.

Jacques Caſſini, le fils du célèbr
Dominique Caſſini, qui avait trac
cette méridienne, éleve une perpen-
diculaire à cette méridienne : & cette
perpendiculaire traverſe la France
de St. Malo à Strasbourg en paſſant
par Paris.

Ce même *Jacques Caſſini* avec
l'abbé *de la Caille* & M. *Maraldi*,

dressent astronomiquement une carte du royaume.

Je ne parle point ici des voyages au Pôle & à l'Equateur, ni de ceux qui furent faits pour observer le passage de Vénus sur le disque du Soleil : nous les traiterons à part.

Les premiers ont servi à déterminer la figure de la Terre, à connaître les réfractions de la lumiere, les variations de l'atmosphere, & les changemens de la pésanteur en différens pays ; ainsi que la hauteur des montagnes les plus élevées de ce globe.

Les seconds on fait connaître la distance du Soleil à la terre, autant peut-être qu'il est possible à l'homme de la connaître : avant ces voyages on la savait à 8 ou 10 millions de lieues près ; aujourd'hui on n'a guéres

que 300 mille lieues d'incertitude
& cette diſtance eſt de 34 millio
357 mille 480 lieues, de 2283 toiſ
chacune.

La diſtance de la Lune à la Terr
eſt auſſi mieux connue : elle a é
déterminée par les obſervations d
l'abbé *de la Caille* & de M. *de l*
Lande. Le premier l'obſervait a
Cap de Bonne-Eſpérance, & le ſe
cond à Berlin.

L'erreur qui était auparavant de pl
de mille lieues, n'eſt pas de 50 aujou
d'hui : la Lune dans ſa plus grand
diſtance de la Terre, n'eſt éloigné
que de 91, 400 lieues ; & elle s'a
approche quelquefois juſqu'à 80, 20

L'abbé *de la Caille*, dans ſes voy
ges, fit une découverte plus impo
tante : il rendit le plus grand ſervic
à tous les navigateurs, & à pei

en a-t-il la gloire. Il indiqua la méthode la plus facile & la plus commode pour reconnaître la longitude en mer, par l'obſervation de la Lune: méthode qui n'exige pas plus d'une demi-heure de travail, & qui ne permet jamais qu'on ſe trompe de plus d'un demi-degré, ou de 18 lieues marines. En 1755 il publia un plan d'opérations & de calculs pour faire un almanach nautique, qui eût di-gé nos navigateurs. Bientôt après Paris on fit une partie de ces cal-s; on les publia dans un livre in-ılé l'*état du Ciel*; & dans celui n appelle la *connaiſſance des temps*. n'acheva pas cette entrepriſe. Anglais apprenant cette décou- & voyant notre négligence, arerent de ce plan qu'on n'exécu-point: & douze ans après qu'on

eut publié en France l'ouvrage de l'abbé *de la Caille*, en 1767, ils publierent à Londres leur almanach nautique : & depuis, tous les ans, ils font calculer à grands frais celui de l'année ſuivante, toujours ſelon le plan propoſé par cet abbé : & l'Europe croit que l'invention en eſt due aux Anglais, auſſi bien que ſon exécution.

Cette idée n'eſt pas la ſeule qu'ils nous ayent dérobée, & dont ils auront la gloire dans la poſtérité.

Ce *Bouvet-Lozier* qui, en 1739, découvrit, ou prétendit avoir découvert le Cap de la Circonciſion, au 55[me.] degré de latitude Sud, & qui fut arrêté par des glaces, devait faire le tour du Pôle Auſtral.

Ce M. de *Kergueling*, qui fut envoyé au Sud de l'Iſle de France & dont

dont les vaisseaux rencontrerent en 1772, au 49me. degré de latitude Sud, une terre qu'ils nommerent la *France Australe*, avait ordre aussi de faire le tour de ce Pôle : grande & sublime entreprise qu'il fallait confier à des navigateurs plus hardis où du-moins plus habiles.

Les Anglais la voyant échouer, s'en emparerent ; & en chargerent le célébre *Cook*, qui avait déja fait le tour du monde ; qui avait le premier fait le tour de la nouvelle Zélande ; & qui le premier encore, avait cotoyé le bord oriental de la nouvelle Hollande.

Il acheva cette grande entreprise : il partit avec le Capitaine *Fourneau* ; & ils firent les premiers le tour de ce pôle, dans des mers inconnues & dans des parages affreux, où jamais avant

eux aucun humain n'avait pénétré.

Malgré tant d'intrépidité, jamais *Cook* ne put paſſer au-delà du 71me. dégré. Il eſt enfin de retour en Angleterre, où il a reparu avec la gloire d'avoir fait la navigation la plus hardie qu'on ait tentée depuis *Chriſtophe Colomb*, & la plus heureuſe qu'on aît jamais faite.

Il eſt remarquable que ſur ces deux vaiſſeaux, il n'y avait preſque aucun homme qui n'eût fait aumoins une fois le tour du monde; quelques uns même avaient fait ce tour juſqu'à trois fois. Ils n'ont point été attaqués du ſcorbut, ce qu'ils ont attribué à l'uſage de la chour-crout & du cidre: ils n'ont perdu que ſix hommes; encore ont ils péri par accident.

Si les navigateurs Anglais l'empor-

taient ainsi sur les notres, les astronomes Français ne le cédaient point aux leurs.

Les travaux de M. *Clairaut* & de M. d'*Alembert* ont fait connaître avec une précision dont on n'osait se flatter, toutes les inégalités du cours de la Lune & des planètes.

C'est ce même M. *Clairaut* qui nous étonna par ses calculs sur la comète qui avait paru en 1607 & en 1682. Il osa supputer les effets que l'attraction de Jupiter & celle de Saturne devaient produire sur sa marche ; & il démontra que le retour de cette comète devait en être retardé de 18 mois : elle reparut en effet dans le temps qu'il lui assigna, en 1759.

M. *Messier*, l'œil sans cesse appliqué à sa lunette, observait tous les

points du Firmament, & annoncait toujours le premier toutes les comètes qui se montraient dans la profonde étendue des cieux. On en a vu presque toutes les années : & il y en a aujourd'hui 63 dont les orbites sont calculées, de maniere à les reconnaître, si jamais elles reparaissent.

Toujours attentif à saisir ce qui échappe aux yeux des autres, M. *Messier* voulut connaître toutes ces taches qu'on voit dans le Ciel & qu'on appelle nébuleuses, parce qu'ignorant ce qu'elles sont, on les a dénommées par la couleur qu'elles ont: & dans l'histoire de l'Académie des sciences, année 1771, il publia un catalogue de toutes celles qu'on découvre sur l'horison de Paris : il compte 19 nébuleuses, & 24 petits

amas d'étoiles ſi faibles qu'on les confond aiſément avec les nébuleuſes : ce qui fait préſumer que ces nébuleuſes elles-mêmes ne ſont que des amas d'étoiles plus faibles encore.

Il chercha vainement pluſieurs nébuleuſes qui avaient été obſervées & deſſinées par des aſtronomes du ſiécle paſſé, & même de ce ſiécle. Il ſoupçonna qu'il était arrivé du changement dans la forme de quelques autres.

L'obſervation des Satellites de Jupiter découverts par *Galilée* dans le ſiécle paſſé, perfectionna beaucoup la géographie, en faiſant connaître avec préciſion la longitude du lieu d'où on les obſerve.

Ces Satellites offraient deux phénomenes ſinguliers. Les nœuds de

leurs orbites ont un mouvement direct ſur l'orbite de Jupiter, quoique la théorie de *Newton* n'attribue en général aux nœuds des planetes qu'un mouvement rétrograde. M. de la *Lande* démontra que ces nœuds rétrogradent ſur l'orbite de ces ſatellites conformément à cette théorie, & qu'il en peut réſulter quelquefois ſur l'orbite de Jupiter, un mouvement direct conforme à l'obſervation.

Le ſecond phénomene était une variation ſinguliere de l'inclinaiſon de l'orbite de ces ſatellites qui ſemble s'élever & s'abaiſſer périodiquement ſur l'orbite de Jupiter. M. *Bailly*, l'Auteur de cette hiſtoire de l'aſtronomie dont nous avons parlé, détermina la maſſe de ces ſatellites : il connut leur diametre

& leur grosseur : il fit voir que cette variation de l'inclinaison n'était que l'effet nécessaire des mouvemens périodiques & réguliers de ces nœuds : ainsi ce qui paraissait une dérogation aux loix de la nature, en devint la confirmation.

En travaillant avec M. *Maraldi*, ce même astronome a découvert que les nœuds des quatre Satellites, ont autour d'un certain point de l'écliptique de Jupiter, un mouvement vibratoire : phénomene absolument nouveau, & jusqu'alors inconnu. Et comme ce point lui-même rétrograde sur l'écliptique de Jupiter, il est à présumer que ce point parcourra cette orbite entiere, & transportera dans tous ses points le phénomene de la vibration.

Ces découvertes étaient le fruit

de la conſtance & de l'exactitude à obſerver ces aſtres : mais ce qui fut le fruit de l'imagination & de la ſagacité, ce fut l'art de meſurer les inégalités de la lumiere des Satellites de Jupiter, en ſe procurant à volonté des éclipſes fictives. Par là M. *Bailly* connut comment la lumiere diminue dans les véritables : & il trouva le moyen de rendre comparables entre elles les obſervations qu'on fait d'une même éclipſe, en différens endroits.

Tant d'obſervations aſtronomiques perfectionnaient la géographie : la navigation devenait plus facile : l'Océan fut connu comme la terre. Ces écueils, ces gouffres, ces endroits dangereux où les vents ſe partagent ou ſe raſſemblent, & forment des tourbillons affreux ; les climats où

e même vent régne toujours ; ceux où le vent change deux fois par an le direction, & toujours aux mêmes époques ; furent indiqués aux navigateurs.

On ſut que les vents aliſés & les mouſſons ne ſe trouvent que dans la zone torride ; que la mer eſt plus ſalée dans cette zone que dans les tempérées, qu'elle l'eſt moins encore dans les glaciales ; que ſon âcreté diminue de l'équateur au pôle.

On examina plus attentivement toutes les productions de l'Océan. On rectifia les erreurs. M. *Peyſſonel* le médecin, nous démontra que les coraux & les madrépores n'étaient point des plantes comme on le croyait ; mais des habitations conſtruites par des inſectes, comme des ruches par des abeilles.

Buache nous fit voir que les chaî
nes des montagnes ſe ſuivent ſou
les flots de l'Océan, comme ſur l
terre; que les Iſles ne ſont que le
ſommets de cette longue chaîne d
montagnes, qui embraſſe tout l
globe.

Ce M. *Bouguer* qui fut meſurer au
Pérou un dégré du méridien, nou
donna un excellent traité de la na-
vigation; il nous apprit à conſtruir
des navires: & depuis, les Anglai
ont imité les nôtres: mais il nou
manque encore un bon traité de
Géographie Phyſique.

Nous en avons des morceaux ad-
mirables, mais épars, dans *l'hiſtoire naturelle* de M. de *Buffon*, dans *les recherches ſur les Américains*, & dans celles *ſur les Chinois & ſur les Egyptiens de M. Paw*; dans *l'hiſtoire*

Philosophique & Politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes; dans quelques ouvrages de M. de *Voltaire*; mais je ne sais si la science est assez connue, pour qu'un homme de génie puisse en faire un traité complet.

De la Chymie.

La Chymie offrit des secours aux navigateurs. M. *Poissonnier* médecin de la faculté de Paris, trouva le moyen de dessaler l'eau de la mer, & de la rendre bonne à boire. Cette science fournit de nouveaux procédés aux manufactures, & à presque tous les arts: elle donna de nouveaux remédes à la médecine. L'Ether est une découverte de ce siécle: il est dû à l'Allemagne, où la Chymie semble avoir pris naissance; depuis qu'on ne s'occupe plus d'Alchymie, elle y a fait les plus étonnans

progrès. Les Chymiſtes Franç
ajouterent leurs découvertes à cell
des Allemands : Ils firent de no
veaux éthers, l'éther acéteux f
trouvé par ce même Comte de *La*
raguais qui a débarraſſé le théâtre d
ces bancs qui nuiſaient à l'acteur &
aux ſpectateurs.

De toutes les découvertes chymi-
ques, celle qui fit le plus de brui
dans le monde, fut l'évaporation o
la conſommation du diamant par l
moyen du feu.

Le Grand Duc de Toſcane, qui
fut depuis l'Empereur *François* I,
avait autrefois fait évaporer quelques
diamans au foyer d'un verre ardent.
On n'en avait rien cru ; beaucoup
de Chymiſtes même s'étaient per-
ſuadés qu'un fourbe avait attrapé ce
Prince, & lui avait extorqué ſes dia-

mans, en lui faisant accroire qu'ils s'évaporaient.

Enfin, au bout de vingt ou trente ans, M. *Darcet* médecin de la faculté de Paris voulut s'en éclaircir: il mit des diamans dans un fourneau, & les diamans disparurent, sans laisser la moindre trace, sans donner la moindre cendre: on ne douta pas qu'ils ne se fussent évaporés. Les jouailliers nierent le fait. On fit de nouvelles expériences: on les fit avec une espéce de solemnité: tous les savans, tous les amateurs des arts y assisterent; les Chymistes y appellerent les jouailliers: les diamans s'anéantirent encore. Les jouailliers qui avaient fait leurs expériences à part, à leur maniere, & qui avaient perdu leur diamans, ne furent pas convaincus. La coutume qu'ils ont de temps im-

mémorial d'expoſer les diamans à un feu très vif, leur donnait cette incrédulité. Cette incrédulité fit refaire d'autres expériences : & l'on connut que le diamant peut ſupporter ſans s'altérer, le feu le plus violent, lorſqu'il eſt tellement enveloppé que l'air ne le touche point : mais s'il éprouve dans l'opération, le plus léger contact de l'air, il ſe diſſipe entiérement ; & il n'a pas beſoin d'être expoſé à un feu bien ardent. Ainſi l'on revint à croire que le diamant ſe conſume plutôt qu'il ne s'évapore.

On parla de cette expérience juſques dans les ſoupers : elle fournit beaucoup de plaiſanteries ſur une parure ſi chére aux femmes. On ſe tût ſur une autre plus véritablement belle, plus importante par ſes rap-

ports, plus inhérente à nous mêmes, & plus propre à nous faire admirer l'art & la simplicité des opérations de la nature : elle ne fut guéres connue que des seuls Chymistes.

En Italie M. *Beccari*, & en Alsace à Strasbourg MM. *Kessel* & *Meyer*, voulurent connaître les parties constituantes de la farine; ils la laverent à plusieurs eaux, ils en séparerent l'amidon, ils en tirerent une substance qui ressemble beaucoup à une substance animale.

Aussitôt M. *Rouëlle* à Paris, M. *Maquer* & les plus savans de nos Chymistes reprirent ces expériences, & les pousserent aussi loin qu'elles purent aller : ils trouverent que l'amidon ne contenait, pour bien dire, que les parties végétales de la farine; qu'en l'enlevant il restait un *gluten*,

Dès l'an 1770.

qu'ils appellerent *vegeto-animal* : toutes ſes parties ſont ſi rapprochées, ſi liées entre-elles, qu'on ne peut les ſéparer : quand on le tire il s'étend dans tous les ſens ; & quand on l'abandonne il ſe replie ſur lui même, & il reprend ſa premiere forme, comme fait le tiſſu de la peau qui tour-à-tour s'étend & ſe reſerre : ſi on le brûle il ſe grille comme la chair, & répand l'odeur des matiéres animales.

Toutes les farines contiennent plus ou moins de ce *gluten* : & tous les peuples de la terre ſe nouriſſent principalement de farineux. Le bled, le ſeigle, l'orge en Europe ; le riz, le ſalep, le ſagou en Aſie ; le fruit de l'arbre à pain dans les Iſles des Indes orientales ; les pommes-de-terre, la caſſave ou la racine du manioc en

en Amérique, ſont tous des ſubſtances farineuſes.

Nos Botaniſtes, dans leurs voyages, ont transporté ces plantes d'une partie du monde dans l'autre. Ils ont enrichi l'Europe de preſque toutes les productions des autres pays, que ſon climat lui a permis de s'approprier. Ils ont offert de nouveaux ſecours à la médecine, de nouveaux mets à nos tables, de nouveaux plaiſirs à nos yeux.

Plantes apportées en Europe, & particuliérement en France.

Notre Europe, où l'homme eſt ſi ſupérieur à l'homme des autres parties du monde; notre Europe était bien pauvre dans ſon origine: il a fallu tout y tranſplanter; & ſurtout dans les Gaules. La Vigne, originaire d'Aſie, ne fut plantée ſur nos côteaux que ſous le régne de l'Empereur *Probus*: la Ceriſe apportée comme elle de l'Aſie, par *Lucullus*,

nous vient d'Italie: l'Oranger, la Grenade, le Citron nous viennent d'Afrique, où les anciens avaient placé le jardin des Hespérides : les Romains tirerent d'Egypte les premieres Lentilles qu'on ait vues en Europe : les Arabes transplanterent de la Mauritanie en Espagne au 9me. siécle, cette plante qu'on apppelle encore de leur nom *Bled-sarazin* : les Pommes-de-terre dans ces derniers temps nons ont été apportées d'Amérique : il n'y a pas jusqu'à la Laitue qui ne nous soit étrangere, ce fut *Rabelais* le célébre Curé de Meudon, qui l'apporta de Rome.

Tout le monde sait que le Thé, le Café, le Sucre, dont nous faisons tant de cas & tant d'usage, sont des plantes asiatiques, qui ont passé au travers de l'Europe, & que les na-

vigateurs modernes ont portées d'Asie en Amérique.

Nos parterres comme nos potagers, sont remplis de productions étrangeres, & doivent ainsi que nos vergers, une grande partie de leurs richesses à l'industrie humaine.

Ce fut M. *Bachelier* qui nous apporta un genre d'Anémones des Indes orientales: les Renoncules doubles nous furent apportées de Tripoli en Syrie; & les semi-doubles de Constantinople: le Dictame nous vint de Créte.

La Tulipe, dont la beauté inspire à quelques fleuristes une passion si vive, nous est venue de la Turquie, & est originaire de la Tartarie: mais dans sa patrie, elle n'est qu'une petite fleur grise ou jaune, sans éclat, sans appas, indigne d'attirer les yeux.

Les voyages, les trasplantations, & ſurtout les ſoins des cultivateurs, lui ont donné ces couleurs ſi vives, ſi tranchantes, ſi variées, qui l'a changent ſi prodigieuſement qu'on ne l'a reconnaîtrait point dans ſon propre pays.

L'Œillet a peut-être éprouvé de plùs grands changemens. Cette fleur ſi belle, qui le diſpute à la roſe, qui lui ſerait peut-être préférée ſi ſon faible calice pouvait porter ſes nombreuſes feuilles, & lui conſerver ſa forme évaſée; l'œillet, eſt plutôt l'ouvrage de l'art que de la nature: les anciens ne le connaiſſaient point: c'eſt un tréſor que les fleuriſtes ont découvert dans ces derniers temps, & qui eſt une digne récompenſe de leurs travaux.

La Roſe elle-même eſt-elle autre

chofe qu'un ouvrage de l'art? comparez cette fleur, fi abondante en feuilles, fi éclatante par fes couleurs, fi raviffante par fon parfum, & fi agréable par fa forme, avec cette fleur des champs où cinq feuilles d'un rofe pâle & fans odeur, s'ouvrent fans grace & fans éclat; & jugez fi elle ne doit pas plus à l'induftrie humaine qu'à la nature. Elle eft la gloire des fleuriftes anciens, comme la tulipe & l'œillet font celle des fleuriftes modernes. Et qui fait fi l'on ne parviendra pas un jour à donner du parfum à la tulipe, & de la confiftance au calice de l'œillet?

Il y a plufieurs fleurs des champs que nos Jardiniers plus inftruits commencent à cultiver; comme la Coquelourde, l'Adonis, la Doucette, la Solicaire, la Clemalite, le Populage:

& elles commencent à développer des beautés que les rendront bientôt méconnaiſſables.

Que dis-je? le Bled, le bled lui-même, qu'on croit avoir été tranſporté de la Sicile dans les Gaules, le bled doit plus à l'art qu'à la nature. Il paraît qu'originairement il n'eſt qu'un faible *Gramen*, que la culture a changé en épi. Qu'on le ſéme au hazard, & qu'on l'abandonne ſans ſoins à la terre & aux influences de l'air, il dégénere promptement, & on a peine à le reconnaître.

Quelque idée que l'on ait de la magnificence & de la grandeur de la nature, de ſa richeſſe & de ſes reſſources; la plupart des hommes, même des plus inſtruits, n'en ont qu'une idée imparfaite. Elle eſt peut-

être encore plus admirable dans la formation des plantes ou des insectes, que dans celle de l'homme & des quadrupédes. La raison est confondue quand on voit avec quelle profusion, quelle somptuosité, quel travail prodigieux elle décore, elle pourvoit d'armes ou de défense un ver, un moucheron, ou l'herbe vile qui leur sert de pâture & de berceau. On peut consumer la vie la plus longue & la plus active à observer un seul insecte, ou une seule plante, sans connaître toutes les merveilles que la nature enfante ou pour l'un ou pour l'autre. M. du *Trembley*, nous a donné l'histoire du Polype d'eau douce; M. le Marquis de St. *Simon* celle de la Jacinthe: on s'y intéresse comme à l'histoire d'un grand peuple: on cesse de s'étonner

des travaux des naturaliſtes, de la paſſion des fleuriſtes; & l'on en admire davantage la nature, qu'on a mieux appris à connaître.

On fit des expériences ſingulieres dans ces derniers temps: on renverſa les arbres, & mettant dans la terre leurs cimes chargées de feuilles, on éleva en l'air leurs racines terreuſes: bientôt les branches devinrent des racines, & les racines pouſſerent des feuilles, & ſe chargerent de fruits.

Les Botaniſtes, en ſe jouant de la nature, ont fait une horloge avec des plantes; mais ce jeu prouve une étude & des obſervations ſingulieres. Il y a des plantes qui épanouiſſent ou leurs feuilles ou leurs fleurs, à différentes heures du jour: on arrange ces plantes avec ordre: & l'une s'ouvrant quand

l'autre ſe ferme; dans le plus long jour, depuis quatre heures du matin juſqu'à ſept heures du ſoir, on peut connaître l'heure qu'il eſt.

Un autre jeu c'eſt le feu d'artifice qu'ils font en approchant une bougie de la Fraxinelle, plante tranſportée des Indes dans nos climats. Dès que la flamme s'approche de la fleur, l'arbre s'embraſe de toutes parts, & ce feu léger finit par une petite exploſion, ſans que la plante ſoit endommagée. Un autre jour on peut recommencer ce jeu. On l'attribue à la propriété qu'a cet arbre d'attirer les parties ſulfureuſes de l'air.

Jamais *Louis* XIV, ne put faire produire des fruits aux Ananas dans des ſerres chaudes: aujourd'hui de ſimples particuliers en font venir

dans les leurs. On voit dans les en-
virons de Paris des jardins entiere-
ment composés de fleurs & d'arbre
étrangers. Celui qui s'y promen
ne fait que quelques pas, il sembl
transporté au fond des Indes o
de l'Amérique.

La Médecine fait quelques progrès.

Les progrès de la botanique & d
la chymie devaient perfectionner la
Médecine, comme les progrès de
l'astronomie rendaient la navigation
plus facile : cependant je ne crois
pas que la médecine soit autant avan-
cée que ces sciences. Les médecins
furent pourtant un peu plus savans,
& l'humanité un peu plus soulagée.
On prodigua moins les remedes : on
laissa plus agir la nature : on saigna
beaucoup moins. Au commencement
du siécle ; la fluxion de poitrine était
une maladie mortelle à Paris : les

malades périſſaient ſous la lancette; quelques médecins oſerent ſupprimer les ſaignées trop fréquentes, & entre autres M. *Barbeu-Dubourg* qui écrivit contre cet uſage: aujourd'hui il meurt à Paris auſſi peu de gens de cette maladie, qu'il en réchappait peu autrefois.

L'Inoculation.

L'Inoculation eſt une véritable conquête faite ſur la mort. C'eſt en Angleterre que des médecins en firent le premier eſſai: & c'eſt delà que M. de *Voltaire* annonça cette découverte à la France. Ce grand homme toujours zélé pour le bien de l'humanité, nous en apprit à la fois l'utilité & l'hiſtoire. Cette maladie confinée autrefois dans les déſerts de l'Arabie, inconnue au reſte de l'univers, apportée au 9me. ſiécle en Europe par les conquérans Ara-

bes, ſe répandit avec la religio
Muſulmane dans toutes les parti
de notre hémiſphere, & fut port
dans l'autre au 15$^{me.}$ ſiécle avec
religion Chrétienne & la poudre
canon: nous rapportâmes en écha
ge le tabac, & une maladie effroy
ble plus dangereuſe que la petite v
role & que la poudre à canon.

L'inoculation fut inventée dans
Géorgie par des Marchands d'eſcl
ves, pour conſerver la beauté de
filles qu'ils avaient à vendre. Tou
l'Aſie l'adopta. L'Europe la conn
par une Ambaſſadrice Anglaiſe qu
fit inoculer ſes enfans à Conſtantinople. La France diſputa pendant quarante années contre ſon utilité; tandis que du Nord au Midi, l'Europe entiere la pratiquait: envain le Parlement de Paris conſulta la Faculté de

médecine, il ne put en obtenir de réponſe. Mais enfin quand cette terrible maladie eut frappé *Louis* XV, & l'eut mis au cercueil; quand ſon jeune ſucceſſeur eut eu le courage de ſe faire inoculer, au milieu de ſa nation indéciſe & tremblante; les préjugés ſe turent, & ce remede hardi fut univerſellement adopté. Il eſt vraiſemblable qu'à force d'affaiblir les effets de ce poiſon on les rendra nuls, & que peut-être on parviendra à le renfermer dans les limites que la nature lui avait autrefois preſcrites.

Les médecins ſe vantent d'avoir dompté cette terrible maladie, que l'Amérique nous a fait connaître: mais je crois que ceux qui ont défriché les bords de cet hémiſphere y ont plus contribué qu'eux. Je crois

que plus on cultivera cette vaſte contrée ; que plus on en rendra l'air ſain & ſalubre, plus on avancera la guériſon, & même l'extinction d'un mal qui n'était dû qu'aux exhalaiſons d'un ſol inculte, où les inſectes, les reptiles, les animaux venimeux étaient d'une force & d'une groſſeur prodigieuſe, & où l'homme & les quadrupedes étaient faibles & languiſſans.

Après les triomphes remportés ſur deux poiſons auſſi terribles, on peut remarquer celui que M. *Bernard de Juſſieu*, le frere de ce célébre Botaniſte qui fut au Perou, a obtenu ſur un poiſon plus funeſte à l'individu qui en était atteint. Il guérit la morſure de la vipere, en faiſant prendre de l'alkali volatil.

L'art de rappeller les noyés à la vie,

est une autre victoire remportée ſur la mort : un lit de cendres chaudes, un peu d'air introduit dans les inteſtins, & dans les poumons rendent l'exiſtence à celui chez qui le ſentiment était éteint depuis pluſieurs heures. Que d'hommes ont péri pendant des milliers de ſiécles, parce que des remedes ſi ſimples étaient inconnus ! Il ne faut pas ſe hâter davantage, de condamner les malheureux ſuffoqués par la vapeur du charbon : des remedes auſſi faciles peuvent les faire revivre.

De l'Anatomie.

Toutes les grandes découvertes anatomiques ont été faites avant ce ſiécle : l'Oſtéologie, la connaiſſance des muſcles, la circulation du ſang ; tous les nerfs prenant racine dans le cerveau, & portant le ſentiment à toutes les parties extérieures du corps,

en s'épanouiſſant en houpes légere
ſous le tiſſu de la peau ; le poumo
rafraichiſſant perpétuellement le ſan
enflammé par la rapidité de ſo
cours, & y mêlant ſans ceſſe un ai
nouveau ; le cœur recevant ſans ceſſ
le ſang des veines, & le rendant
chaque inſtant aux arteres par u
mouvement que la mort ſeule peu
interrompre, & que l'évanouiſſemen
ne ſuſpend peut-être jamais entie-
rement ; tous ces grands objets n
ſont point des découvertes du der-
nier régne : cependant l'Anatomie
fait de nouveaux progrès.

Winſlow né Danois, élevé à Pa-
ris où il a toujours réſidé, & qui
écrit en Français, eſt juſtement
compté parmi nos Anatomiſtes ; il
a donné de nouvelles lumieres ſur les
uſages particuliers de chaque muſcle.

Hériſſant

Hérissant a fait connaître que la présence ou l'absence d'une matiere crétacée était la cause de la dureté ou du ramollissement des os.

Ferrein a montré que la voix était à la fois un instrument à vent & à cordes ; que les tons sont produits par le raccourcissement ou l'allongement des fibres de la glotte. C'est ce même *Ferrein* qui a découvert les vaisseaux lymphatiques dont *Boherrave* avait soupçonné l'existence.

La génération a été de tout temps l'objet de la curiosité & du désespoir des Anatomistes : c'est là que la nature travaille avec le plus grand soin des objets infiniment petits, & se dérobe à l'examen le plus attentif.

Envain l'œil armé du microscope, a observé toutes les parties de la

génération dans l'homme & dans la femme ; on n'a vu que des apparences trompeuſes, toujours détruites par de nouvelles obſervations.

Ces animaux ſpermatiques dont l'exiſtence a paru ſi certaine, ſont niés aujourd'hui : tout eſt encore obſcur ſur cet objet. Ce terrain ſtérile & rebelle à tous nos efforts, ſe fécondera ſans doute ſous des mains plus habiles que les nôtres : il fournira de riches découvertes à nos deſcendans, qui nous ſurpaſſeront en connaiſſances & en dextérité, comme nous avons ſurpaſſé nos peres.

De la Chirurgie.

Jamais l'Art chirurgical ne fut ſi brillant en France que ſous le feu Roi. Ce Prince après les batailles de Fontenoy & de Lawfelt, avait vu dans cet art des prodiges qui le lui

avaient fait aimer. Il fit ériger une Académie de Chirurgie qui proposa des questions & qui distribua des prix, à l'instar des autres Académies. Le célébre *la Peyronie* fonda le premier de ces prix : il obtint que ce Roi fit construire un superbe amphithéâtre à Montpellier, pour y faire des démonstrations anatomiques. M. de *la Martiniere* l'engagea depuis, à en ériger un plus superbe encore dans la ville de Paris. 1748.

Cet art n'est point conjectural comme la médecine ; ses progrès sont plus évidens : on les conteste cependant quelquefois.

Un Chirurgien du Berry, nommé *Brossard*, découvrit que l'agaric a la propriété d'empêcher le sang de couler. Il en fit un secret, il étonna par ses cures. Auparavant si une ar-

tere était piquée par la maladresse d'un Chirurgien, il était très difficile d'arrêter le sang. Lorsqu'on coupait un membre, il fallait avec soin lier les arteres. *Brossard* avec un peu de poudre empêchait le sang de s'échapper, & prévenait tous les accidens. Le Roi lui acheta son secret & en fit présent à son peuple, en le faisant publier dans tout son Royaume. C'est ainsi qu'il fit afficher dans tous ses ports la maniere de traiter les noyés, pour les rendre à la vie, & qu'il donna des ordres pour qu'elle fût pratiquée. C'est ainsi que son successeur vient de faire publier le remede qui guérit infailliblement ceux qui sont attaqués du ver solitaire; remede qu'il acheta d'une vieille femme veuve, nommée *Nouffer*, habitante du village de Moral dans

les montagnes de la Suisse, dont le mari avait trouvé ce que tous les médecins de l'Europe cherchaient envain.

Des médecins de Paris vous diront que l'agaric était connu dans toute l'Allemagne, quand *Brossard* l'annonça & en fit un secret; que le remede qui détruit le ver solitaire était connu dans Paris même, avant que le Roi achetât celui de *Nouffer*: pourquoi donc n'employaient-ils ni l'un ni l'autre, & attendirent-ils que ce Chirurgien & cette femme en eussent la gloire?

Petit, ce grand Chirurgien mort en 1750, & non ce Médecin si célébre aujourd'hui par la légéreté de son élocution & la profondeur de ses connaissances; *Petit* perfectionna beaucoup l'art de la Chirurgie. Il

trouva un moyen de guérir la fiſtule lacrymale. C'eſt un embarras qui ſe fait dans un petit canal en forme d'Y, dont les deux branches ſupérieures ont leur ouverture à la paupiere, près du grand angle; & après s'être réunies, elles ne forment plus qu'une ſeule branche qui ſe termine dans le nez. C'eſt par-là que coulent ces larmes qui, dans les grandes afflictions, s'échappent par les narines. Depuis ce temps un Chirurgien, nommé *la Forêt*, à trouvé le moyen d'introduire dans ce canal une petite ſeringue, & d'y injecter une liqueur qui entrant par le nez, jaillit par la paupiere & nétoye l'intérieur de ce canal des engorgemens qui lui nuiſent.

Faget à trouvé l'art de guérir l'Aneuvriſme, ſans faire de ligature.

L'Aneuvrisme est la dilatation d'une veine ou d'une artere. Lorsqu'on l'avait liée, le sang ne s'y portait plus que par de petits vaisseaux sanguins qui passaient autour de la ligature. Mais si le cours des ces vaisseaux était interrompu, s'ils ne fournissaient pas le sang nécessaire, la veine ou l'artére ne prenait point de nourriture; elle se corrompait; la grangrene s'y mettait, & il fallait couper le membre où ce mal était arrivé.

Ainsi, de jour en jour, l'art a fait des progrès & les artistes sont devenus plus hardis. *Le Dran* à osé le premier faire l'amputation des membres dans l'articulation même : & cette hardiesse lui a réussi.

Soulier, Chirurgien de Montpellier, pour guérir les abcès au foye, osa

percer le flanc du malade, & introduire jusques dans le foye une canule d'argent émoussée par le bout: ce qui forme un canal par où le pus s'écoule au-dehors.

Daviel a osé faire l'extraction de la cataracte qu'on ne faisait qu'abbaisser avant lui.

Toutes les infirmités qui affligent l'humanité, ont trouvé de nouveaux secours. On a tenté de redresser ceux qui avaient les jambes ou l'épine du dos cambrées; on a réussi sur quelques personnes.

On trouve le moyen de faire parler les enfans muets & sourds.

Péreire a perfectionné, ou plutôt trouvé l'art de faire parler les malheureux nés sourds & parconséquent muets. On avait fait quelques tentatives dans cet art, dès le siécle passé; mais *Péreire* exécuta ce qu'on avait essayé. L'abbé de *L'épée* à été

plus loin encore : il parvient à faire apprendre à ces infortunés différentes langues : il leur donne des idées métaphysiques. Si cet art se perd jamais, ces faits dont nous sommes témoins, seront mis au rang des fables, & nous passerons pour être aussi exagérateurs que les Grecs.

Ce qui prouve surtout combien l'art de la chirurgie s'est perfectionné c'est que dans la derniere guerre où il n'y eut pas moins de blessés que dans les autres, on a amputé infiniment moins de bras & de jambes. C'est une remarque que les Chirurgiens eux-mêmes n'ont pas faite sans étonnement.

De l'art des Accouchemens.

De tous les accidens, les plus touchants pour une ame sensible sont ceux qui arrivent aux femmes enceintes. On s'est beaucoup appliqué

à les ſoulager, & peut être perſonne n'a fait plus de progrès que *Levret* dans l'art de les ſecourir & de les délivrer. C'eſt lui qui a inventé le *Forceps*, cet inſtrument admirable qui abrége les accouchemens laborieux & qui épargne tant de douleurs aux femmes.

Les animaux ont trouvé comme les hommes des obſervateurs & des ſecours. Ils paſſent communément pour n'être point maladifs : & il n'y en a guéres qui ne ſoient malade quelquefois. Ceux qui vivent en troupeaux ſont ſujets à des épidémies très dangereuſes, & chaque eſpece a ſes maladies particulieres.

Bourgelat, Ecuyer du Roi, ouvrit à Lyon une école où il enſeigna l'art de les guérir. Le feu Roi la prit ſous ſa protection, lui donna le nom

l'école Royale en 1762, & lui fit bâtir une maiſon près de Paris.

L'homme comparé aux animaux.

Jamais dans aucun ſiécle on n'a autant comparé les animaux avec l'homme. Les Moraliſtes ont voulu par là connaître les ſentimens naturels trop altérés dans la ſociété humaine. Mais où les retrouver? eſt-ce dans l'animal féroce qui ſacrifie tout ce qu'il rencontre à ſes appétits dévorans? eſt-ce dans l'animal timide qui ne ſait que fuir ou ſe cacher? chacun n'a-t-il pas ſon inſtinct? celui de l'homme n'eſt-il pas de tout oſer, de tout vaincre, de tout aſſervir par ſon intelligence? Les Phyſiciens ont trouvé des rapports plus vrais. L'homme par ſon corps différe peu des autres animaux: ſon cerveau plus grand, admet plus d'idées, & laiſſe plus d'étendue à ſa

De tous les métaphyſiciens qui ont vêcu ſous le feu Roi, nul n'acquit peut-être plus de célébrité que M. l'Abbé de *Condillac*. Obſervateur ſcrupuleux, il ne s'eſt point égaré en des recherches vaines ſur Dieu, ſur l'ame, ſur l'eſprit, ſur la matiere, ſur cent queſtions hardies que l'eſprit humain ne pourra jamais éclaircir. Il s'eſt borné à l'étude de l'homme, il le ſuit exactement, il épie chacune de ſes ſenſations, il les ſcrute, il les examine, il les compare; & ſon traité des ſenſations eſt peut-être l'ouvrage le plus complet & le plus méthodique qu'on ait ſur l'homme: & celui où l'on a le plus ſtrictement développé tout ce qui ſe paſſe en lui.

J'obſerverai que le plan de cet ouvrage, où il ſuppoſe une ſtatue qui

cquiert ſucceſſivement toutes les enſations différentes, & qui de-ient un homme organiſé comme ious, eſt dû à une femme : l'aveu ju'en fait l'Auteur n'eſt point une latterie : Mademoiſelle *Ferand* était norte quand M. l'Abbé de *Condillac* publia cet ouvrage & inſtruiſit le public de ce qu'il lui devait. C'eſt cette idée ingénieuſe de Mademoi-ſelle *Ferand* qui fit faire à M. *Diderot* ſa lettre ſur les ſourds & les muets.

Madame la Marquiſe du *Châtelet*, illuſtre par pluſieurs ouvrages, engagea M. de *Voltaire* à donner ſes élémens de *Newton* ; ainſi ſous ce régne pluſieurs femmes ont cultivé les ſciences les plus abſtraites, pluſieurs ont éclairé & encouragé les travaux des grands hommes.

Je ne parlerai point ici de tous ces livres d'une métaphyſique hardie, qui parurent dans les dernieres années du régne du feu Roi : livres qui ont enlevé à l'Angleterre la prétention d'avoir produit des Ecrivains plus audacieux que la France.

Je dirai ſimplement que ces livres n'ont point été faits par le déſir de s'illuſtrer : puiſque leurs Auteurs ont pris les plus grandes précautions pour n'être pas ſoupçonnés, & que leurs noms ſont demeurés inconnus, malgré la curioſité du public & malgré la recherche des gens intéreſſés à les perdre.

Le déſir ſeul d'être utile anima leurs Auteurs, & cependant d'autres Auteurs dont les principes paſſent pour hardis, ont combattu leurs principes

principes, & ont prétendu qu'ils étaient dangereux.

Qu'en faut-il conclure ? qu'en Métaphysique presque tout est incertain ; qu'aucune opinion n'est dangereuse ; que personne n'est maître de penser d'une façon, plutôt que d'une autre ; que tous les hommes doivent avoir entre eux la plus grande tolérance. Si *Dieu*, dit le Pape *Clément* XIV, dans sa vingt-unieme lettre, *si Dieu souffre les Incrédules, nous devons les supporter.*

Plus j'ai lu, plus je me suis convaincu qu'en raisonnant bien, avec beaucoup de lumieres & de bonne foi, avec une logique très exacte, deux hommes pouvaient penser d'une maniere très opposée, sur les questions les plus importantes ; que le seul point sur lequel on pouvait

s'accorder était la néceſſité de ſe tolérer.

En réclamant pour moi-même cette tolérance que j'accorde aux autres ; oſons dire qu'il eſt bien étonnant qu'avec ce deſir d'exiſter qui tourmente tous les hommes, perſonne n'ait pu trouver une raiſon évidente de l'immortalité de l'ame.

Oſons plus : oſons dire que pour le bonheur de l'humanité, toutes les queſtions ſur l'exiſtence de Dieu ſont inutiles : du moins elles me paraiſſent auſſi vaines qu'elles ſemblent importantes aux autres hommes. Faibles, bornés, ſujets aux maladies & à l'erreur, nous aurons toujours beſoin de nous ſecourir & de nous pardonner mutuellement.

Nos forces augmentent pendant

quarante années & diminuent ensuite jusqu'à notre mort, sans qu'aucun secours humain puisse en retarder la perte. Tout homme se sent donc entraîné malgré lui par un agent suprême qui l'a fait naître sans le consulter, qui chaque jour a développé en lui de nouveaux organes, sans qu'il les lui demandât ; & qui bientôt après les lui ravit, sans qu'il puisse l'en empêcher.

Cet agent existe ; nul ne le nie : est-il intelligent ou aveugle ? c'est à quoi se réduisent toutes les questions sur l'existence de Dieu.

Lisez tous les livres, consultez tous les savans ; vous trouverez toujours deux abîmes que le génie le plus intrépide ne peut franchir. Si l'agent suprême est aveugle ; comment toutes les parties de l'univers ne for-

ment-elles pas un chaos épouvantable ? c'eſt-à-dire, car le mot de chaos a beſoin d'explication, une maſſe informe dont toutes les parties dans un repos éternel ſoient également privées de mouvement, d'intelligence & de ſenſibilité; ou une maſſe dont toutes les parties, toujours agitées en ſens différens, (ſuppoſé que le mouvement ſoit néceſſaire à la matiere, comme on l'a ſoutenu depuis quelques années,) ſe heurtent perpétuellement ſans garder jamais une forme conſtante, ſans permettre jamais une ſucceſſion d'êtres ſemblables qui ſe régénerent, & qui ſuivent des loix toujours invariables ? comment l'ordre, l'état de l'univers ſe maintient-il depuis tant de milliers de ſiécles, au milieu des viciſſitudes perpétuelles qui font naître & périr les individus, qui ba-

lancent les mers d'un pôle à l'autre, qui ont changé tant de fois la forme de ce globe, qui ont fait disparaître plusieurs étoiles, & qui en ont allumé d'autres? comment, sans une intelligence suprême, y a-t-il de l'ordre & du mouvement? comment l'un ne détruit-il pas l'autre?

Mais si cet agent suprême a de l'intelligence, comment le crime & la douleur existent-ils? je n'ai jamais ni lu, ni entendu faire une réponse satisfaisante à l'une ou l'autre de ces objections. Dans le désespoir d'y répondre, des Savans, Athées de très bonne foi, ont, en démentant leurs yeux & leur intelligence, nié l'ordre & la durée de l'univers: ils ne s'appercevaient pas que la succession de leurs idées, que les raisonnemens qu'ils faisaient con-

tre l'ordre, démontraient qu'il y avait beaucoup d'ordre dans leur tête, dans les organes de leur cerveau, & qu'ils étaient eux-mêmes la preuve de la fausseté de leurs opinions.

D'autres Savans, Théistes d'aussi bonne foi, ne pouvant résoudre la question du mal physique & moral, craignant de maudire ou de haïr la divinité, ont, en démentant leurs propres sensations & leurs propres larmes, nié que le mal existât. Ils criaient: *tout est bien*, & ils soulageaient les opprimés, ils consolaient leurs amis, ils tremblaient pour les jours d'une épouse déchirée par les douleurs de l'enfantement; & en s'occupant de ces soins pieux, ils trouvaient la mort, ou ils gagnaient des maladies incurables.

La raison flottante entre ces deux

abîmes, ne peut se déterminer par elle-même: elle ne trouve ni preuve ni induction: & tout homme sensé resterait dans le doute, si son cœur impatient de choisir ne le déterminait pas.

Influence du tempérament sur les opinions.

Celui qui est né doux, qui a besoin d'aimer, qui craint d'errer seul dans ce vaste univers, qui a des organes faciles, qui ressent vivement le plaisir, qui est plus sensible au bien, & plus frappé des idées de l'ordre, qu'effrayé du mal, se plaît à croire que Dieu existe: il aime à lui rapporter le bien dont il jouit, & à le bénir de l'avoir fait naître.

Celui qui est né avec une ame forte, que l'idée du mal révolte, que l'injustice indigne, qui embrasse tous les siécles comme un moment, & tous les lieux comme un point,

ne voit bientôt dans l'univers qu'un désordre funeste, ou qu'un ordre nécessaire, plus fatal que le chaos. S'il y avait un être tout puissant & tout intelligent, il ne pourrait l'aimer : il nie donc son existence.

Ce n'est point la raison, c'est le tempérament qui décide l'un & l'autre. Il est si vrai qu'en métaphysique, notre tempérament nous détermine plus que notre raison, que j'ai été intimement lié, jusqu'à l'heure de sa mort, avec un homme de bien qui joignait, par un mêlange rare, la candeur d'un enfant à une tête forte & à un cœur sensible. Etonné de l'ordre permanent qu'il admirait dans l'univers; atterré par les crimes & par les maux sans nombre qui assiégent l'humanité, dupe perpétuellement de sa candeur, il

m'avoua un jour qu'il n'était ni déiſte, ni athée, ni manichéen ; qu'il n'admettait qu'un ſeul principe, tout puiſſant, tout intelligent, mais eſſentiellement mauvais : en un mot qu'il ne croyait point en Dieu, mais qu'il était invinciblement perſuadé de l'exiſtence du Diable : & c'était un homme de bien, un homme ſimple, un homme qui, dans toute ſa vie, n'aurait pu ſe déterminer à faire une malice à un enfant.

Influence des circonſtances ſur les opinions.

Si le tempérament entraîne ainſi le Philoſophe, les circonſtances déterminent ſouvent les opinions métaphyſiques des autres hommes. Les habitans de la campagne, ſont néceſſairement ſuperſtitieux : Ils admettent facilement les métamorphoſes, les miracles, les ſortiléges. Tout change perpétuellement autour d'eux,

& ſouvent leurs travaux & leurs vœux ſont trompés : le grain ſe change en épis, le gland en chêne, les pepins en pommes ou en raiſins. Ce ſont de perpétuelles métamorphoſes. Se font-elles au gré du cultivateur? non, ſans doute : il ſe couche plein de la plus belle eſpérance ; un peu de froid ſurvient la nuit, & l'aurore lui montre ſes travaux entierement détruits. Tantôt des inſectes dévorent ſes fruits malgré ſes ſoins ; tantôt il voit en verſant des pleurs, la grêle abbattre ſes grappes prêtes à mûrir. Il ſent ſon impuiſſance, il prie, il ſacrifie, il fait des offrandes & des vœux. S'il eſt abandonné à ſon ſeul inſtinct, il les adreſſera aux vents, aux nuages, au tonnerre, au ſoleil, à tous ces êtres dont il ſent l'irréſiſtible puiſſance : il

prendra facilement un fourbe pour un Prophête ou pour un ſorcier.

Les matelots, au contraire ſeront ſans foi, ſans loi & ſans mœurs. Expoſés perpétuellement à tous les périls & à la mort; habitués à vaincre les vents & les flots, ils ſavent qu'avec du travail & du génie on ſurmonte les plus grands obſtacles; ils ſeront pleins de confiance en eux-mêmes. Le ciel ſe couvre, l'éclair brille, la grêle tombe; le Laboureur prie; le matelot jure, mais il travaille, il ne penſe à Dieu, que quand tous les efforts de ſon art ſont inutiles, que quand il ne peut plus être matelot.

Le guerrier n'aura ni la ſuperſtition timide du Laboureur, ni autant de confiance en lui-même que le matelot. Il ne peut ni prier

pendant le péril comme l'un, ni travailler pour l'éviter comme l'autre : il le cherche, il le brave, il ne conçoit pas pourquoi les uns échappent, quand les autres périssent : il lui est nécessaire d'être intrépide, il croira bientôt à la prédestination, à la fatalité même, il aura du penchant pour les augures: il aura peine à ne pas ajoûter foi aux rêves, & aux pressentimens.

Le peuple des grandes villes, accoutumé à voir toutes les opinions se heurter, se détruire, & changer sans cesse, est volontiers indifférent à tous les systêmes : & s'il n'y avait pas dans ces villes de grands corps, comme le Clergé & la Magistrature, qui veulent absolument que le peuple ait une croyance, bientôt il n'en aurait aucune, & il devien-

drait entierement semblable à celui de l'ancienne Rome, qui, admettant les Dieux de toutes les nations, souffrait qu'on les tournât en ridicule sur son théâtre, & contemplait avec une égale indifférence les sacrifices des Prêtres, les jeux des Comédiens, les apothéoses des Empereurs, & les plaisanteries des Poëtes qui se moquaient de toutes les opinions.

Si l'on m'objectait qu'on a vu des citoyens fanatiques, des laboureurs impies, des matelots pieux, des guerriers non fatalistes, je répondrais que des circonstances particulieres avaient fait sortir ces gens-là hors de l'ordre commun; que la plupart des soldats & que beaucoup de matelots ont été Laboureurs avant d'avoir embrassé les armes ou la ma-

rine, & que leurs idées ſont alors un aſſemblage confus & monſtrueux de ſuperſtition, de fataliſme & d'impiété, qui tient de leurs différens états, & qui prouve cette remarque plus qu'elle ne l'affaiblit. Qu'on obſerve bien, & l'on ſe convaincra que dans tous les temps & dans tous les lieux, le laboureur eſt enclin à la ſuperſtition, le matelot à l'impiété, & le guerrier au fataliſme; l'habitant des grandes villes à l'inſouciance de tout ſyſtême, & que, le Philoſophe ne pouvant nier ſans ſe mentir à lui-même, ni l'ordre de l'univers, ni le mal phyſique & moral, jamais il ne pourra décider, par la raiſon s'il y a un Dieu; qu'il ne ſe déterminera que d'après les idées que ſon tempérament lui fournira. Voilà pourquoi quand je ſuis heu-

eux les raiſons en faveur de l'exiſ-ence de Dieu me paraiſſent les neilleures : ſuis-je malheureux ? elles ne paraiſſent inſoutenables : mon œur eſt-il tranquille ? les unes & es autres me paraiſſent également aibles & inſuffiſantes ; les diſputes ſur ce ſujet me paraiſſent ne promettre aucun fruit, & leur ſolution ſera toujours indifférente à la morale.

Homme faible, ſecours ton frere ſi tu veux qu'il te ſecoure ; c'eſt le fondement de toute la morale : aime ton prochain ſi tu veux en être aimé : ſois juſte & ſerviable, ſi tu veux qu'il t'eſtime ; c'eſt le fondement du bonheur. Raiſonneur pervers, tyran ou eſclave, ſi ta femme, ſi tes enfans, ſi ta famille, ſi ceux qui t'entourent te haïſſent, tu ſeras malheureux : ſi

ta conſcience t'avertit qu'on te mépriſe, ſi les regards, les diſcours ou le ſilence même de ceux qui t'approchent te le font ſentir, tu maudiras ton exiſtence. Etre heureux ſans être aimé ni eſtimé de perſonne, eſt un problême dont les grands de la terre ont cherché bien ſouvent la ſolution; mais depuis le plus ancien des tyrans juſqu'à *Louis* XI s'enfermant au chateau Dupleſſis-les-Tours & n'oſant coucher deux nuits de ſuite dans la même chambre, je ne ſache pas qu'aucun brigand ait pu le réſoudre.

Que Dieu exiſte ou non, la néceſſité de bien vivre eſt la même, la morale eſt la même; & ſi j'oſe le dire, la récompenſe étant moins ſûre, dans l'hypothèſe que Dieu n'exiſte point, la vertu eſt plus géné-

généreuſe, & plus pure, & plus vraie. Si Dieu avait voulu être connu il nous aurait donné des lumieres qui nous manquent : le doute ne peut donc l'offenſer, puiſqu'il nous y tient lui-même malgré nous.

Dieu ne veut pas qu'aucun ſage puiſſe décider cette grande queſtion ; c'eſt encore une nouvelle preuve qu'il eſt inutile à l'homme de la décider.

Je ne ſais s'il eſt vrai, comme on l'a tant dit & redit, que chez un peuple athée, les Rois abuſeraient de leur pouvoir plus qu'ils ne le font. Il me ſemble que c'eſt calomnier étrangement la nature humaine, que de croire qu'il y aurait chez un tel peuple des tyrans plus cruels que les *Nérons*, les *Caligula*, les *Louis* XI, les *Bonifa-*

ces VIII, les *Alexandre* VI, les *Richard* III, les *Henri* VIII, les *Chriſtiern* II ; des Miniſtres plus lâches & plus odieux que *Séjan*, que le *Daim*, que *Richelieu*; des brigands plus hardis que *Cartouche*, *Mirivis*, la *Brinvilliers*; des fripons plus nombreux qu'ils ne le furent dans tous les temps : j'en doute. Mais je ſuis bien ſûr qu'il n'y aurait jamais eu tous ces grands forfaits politiques, tels que la St. Barthelemi, les maſſacres d'Irlande, celui du Japon, celui du Mexique & du Perou, les perſécutions ſacrées, les bûchers de l'Inquiſition & tant d'autres horreurs : l'humanité y eût beaucoup gagné.

Mais tandis que j'écris ces choſes, que je médite ſur ces grands objets, que je les diſcute de bonne

ſoi, le temps s'écoule, mon eſtomac digère, mon ſang circule, mes penſées ſe renouvellent, mille changemens imperceptibles arrivent en moi; je ſens que je ſuis ſous la main d'un agent que je ne connais pas, que je ne puis connaître, & dans le moment où je fais uſage de mon intelligence, j'ai bien de la peine à croire que l'agent ſuprême ſoit lui-même ſans intelligence: non je ne le crois pas: ce cœur ſenſible & reconnaiſſant aime à le bénir & de l'exiſtence qu'il m'a donnée, & des biens dont il a comblé cette exiſtence.

Mais ce raiſonnement ſi clair, mais cette preuve ſi démonſtrative pour moi, ne vaut rien pour un autre; je le ſens, je n'exige pas qu'il la trouve bonne; je demande

ſeulement qu'il ne veuille pas que je me ſoumette à ſes preuves.

Cette inſuffiſance de la raiſon humaine pour démontrer l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame, & ſur-tout la cauſe du mal phyſique & du mal moral, a fait conclure à preſque tous les peuples qu'il fallait une révélation. Et de-là ſont nées la mythologie & la théologie.

On peut juger des progrès qu'a fait la théologie en France ſous un régne pendant lequel toutes les ſciences ont proſpéré, par les ouvrages qu'a fait la Sorbonne en corps, pour cenſurer & l'*Emile* de *Jean-Jacques*, & l'*Eſprit* d'*Helvetius*, & le *Béliſaire* de M. de *Marmontel*; on en peut juger encore par l'hiſtoire *du Peuple de Dieu*, du pere *Béruyer*, par celle de *Marie à la Coque*,

le l'Evêque *Languet*, & par l'*Apologie de la révocation de l'Edit de Nantes*, de l'Abbé de *Caveirac*, où cet Abbé tente de justifier la *St. Barthelemi*.

FIN de la premiere Partie.



TABLE
ES MATIERES,

ntenues dans cette premiere Partie.

TABLE DES MATIERES.

FIN de la Table.

AUX MANES
DE LOUIS XV.

AUX MANES DE LOUIS XV,

ET

DES GRANDS HOMMES

qui ont vêcu ſous ſon régne,

OU

ESSAI ſur les progrès des Arts & de l'Eſprit humain, ſous le régne de LOUIS XV.

SECONDE PARTIE.

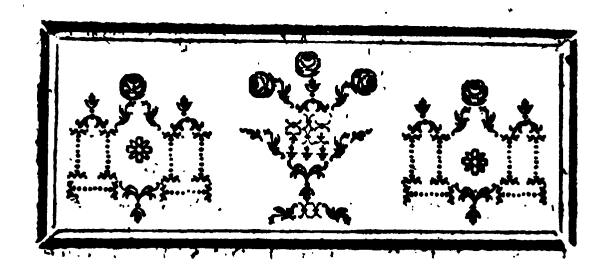
Par Mons.. Gudin.



AUX DEUX-PONTS

A L'IMPRIMERIE DUCALE.

M. DCC. LXXVI.



AUX MANES
DE
LOUIS QUINZE

SECONDE PARTIE.

Voyages des Savans Français.

L'ESPRIT des loix, l'Encyclopédie, l'Histoire-Générale, l'Histoire-Naturelle, l'Emile, la Henriade, Mahomet, la Métromanie, les calculs de MM. *Clairaut* & d'*Alembert* & tant d'autres chef-d'œuvres n'é-

taient, que le fruit du génie, de l'étude, & de la méditation : des travaux d'un autre genre peut-être plus difficile, du moins plus dangereux, signalerent le courage des Savans français.

Le Pere *Feuillée* va aux Isles Canaries.

Dès l'an 1724, le Pere *Feuillée* de l'Ordre des Minimes va aux Isles Canaries déterminer la position du premier Méridien.

Le Pere *Parénin* à la Chine.

Le Pere *Parénin* Jésuite faisait à la Chine des observations astronomiques, il dressait des cartes de cet Empire, il nous les faisait parvenir. Il gagnait la confiance de l'Empereur *Cam-hi*. Il lui traduisait en langue tartare ce que l'on avait écrit de meilleur en Europe sur la Géometrie, l'Astronomie, & même l'Anatomie. Ce Jésuite mourut en 1741, dans la capitale de la Chine ; l'Em-

pereur lui fit faire des funérailles magnifiques.

Voyages des Académiciens.

L'Académie des Sciences entreprit de faire mesurer un degré du Méridien sous le Pôle, & un autre sous l'Equateur, afin de connaître quelle est précisément la figure de la Terre.

M. de *Maurepas* était alors Ministre de la marine : il aimait les sciences, il donna les ordres nécessaires pour faire réussir cette entreprise, dont il sentait l'importance & la difficulté.

On nomma MM. *Maupertuis*, *Clairaut*, *Camus* & le *Monnier* pour aller à Torno en Suede, sur les confins de la Laponie : MM. *Bouguer*, *Godin*, *de la Condamine* furent destinés pour aller au Pérou.

Voyage au Pôle.

Voyage au Pôle par Mrs. Maupertuis, Clairaut, Camus, & le Monier.

Une année suffit aux observateurs qui allerent au Nord : mais il fallut employer cette année à combattre la nature dans ces climats déserts.

Difficultés.

D'abord ils chercherent un lieu favorable à leur travail. Sur les bords du Golfe de Bothnie, ils n'en trouverent point : il fallut s'enfoncer dans l'intérieur des terres : il fallut remonter le fleuve du Tornea, depuis la ville de Torno au nord du Golfe, jusqu'à la montagne de Kiltes au delà du Cercle Polaire. Il fallut se mettre à couvert de la Piqûre de ces terribles mouches qui sont la terreur des Lapons, qui tirent le sang à chaque coup qu'elles donnent de leur aiguillon, & qui feraient

bientôt périr un homme ſous leur nombre. Elles infeſtaient tous les mêts. Les oiſeaux de proie très nombreux & très hardis dans ces climats, où on les combat rarement, enlevaient quelquefois les viandes qu'on ſervait à ces Académiciens. Ils étaient comme *Enée* au milieu des harpies.

Travaux.

Il fallut franchir les cataractes du fleuve, il fallut ſe faire jour la hache à la main au travers d'une forêt immenſe, qui embaraſſait leur paſſage, & nuiſait à leurs opérations. Il fallut gravir ſur toutes les montagnes, il fallut dépouiller leur ſommet des bouleaux, des ſapins, & de tous les arbres qui les dérobaient à la vue: il fallut dreſſer ſur la cime des huit plus hautes, des ſignaux propres à être apperçus de pluſieurs lieues,

afin de déterminer les triangles nécessaires. Il fallut établir une base qu'on pût mesurer, sur un fleuve glacé & couvert de plusieurs pieds d'une neige fine & seche, semblablable à du sablon, qui roulait sous les pieds & qui dérobait aux yeux des précipices où l'on pouvait être enseveli sous elle.

Il fallut braver un froid si vif & si rigoureux, que les habitans du pays accoutumés à son âpreté, en perdent quelquefois un bras ou une jambe. L'eau de vie était la seule liqueur qui ne gelât point. Si on appuyait sur ses levres le vase qui la contenait, le froid l'y attachait, & il fallait déchirer les levres pour l'en séparer.

Rien ne rebuta les Académiciens. Chacun fit ses observations en par-

ticulier. Toutes ſe rapporterent avec une juſteſſe qui en démontra l'exactitude. Et après tant de ſoins, de peines, & de travaux, à leur retour ils firent naufrage ſur le Golfe de Bothnie & penſerent perdre la vie & le fruit d'une entrepriſe ſi difficile & ſi pénible.

Voyage à l'Equateur.

Voyage à l'Equateur par Mrs. Bouguer, Godin, & de la Condamine.

Meſſieurs *Bouguer*, *Godin* & *de la Condamine* qui allerent au Perou, éprouverent de plus grandes difficultés. Ils comptaient ne paſſer que quatre ans hors de leur patrie: il leur en fallut plus de dix, & ils eurent à combattre, pendant ces dix années, & la nature & les hommes.

Ils étaient partis de la Rochelle le 16 Mai 1735, un an avant les

Académiciens qui allerent au Nord. Ils étaient accompagnés de M. de *Jussieu* Botaniste, de M. *Seniergues* Chirurgien; de M. *Hugo* Horloger & Ingénieur en instrumens de mathématiques, de M. *Verguin* Dessinateur pour les plans & les cartes, & de M. de *Morainville* Dessinateur pour l'histoire naturelle.

Ils avaient des recommandations du Roi de France pour tous les Gouverneurs des places étrangeres, & des passe-ports du Roi d'Espagne. Ils avaient de l'argent & des lettres de change. Enfin tout ce qui peut assurer un voyage & le rendre utile & commode, avait été prévu & preparé.

Ils arrivent en Amérique.

Arrivés au petit Goave dans l'Isle de St. Domingue, ils se rembarquent pour Carthagene, ils vont delà à Porto-

Bello, ils traverſent l'Iſthme de Panama, & navigent enfin ſur la mer du Sud. MM. *Bouguer* & *de la Condamine* deſcendent à Manta ſous l'Equateur, ils laiſſent leur compagnie aller débarquer à Guyaquil, & prendre le grand chemin de Quito.

Il ſe ſeparens.

En débarquant, ces deux Académiciens furent aſſiégés par des légions de Maringouins, & d'autres mouches non moins dangereuſes que celles dont MM. *Maupertuis* & *Clairaut* avaient été attaqués ſous le Pôle. On les avertit de ſe méfier des ſerpens & des ſcorpions.

M. de la *Condamine* grave en latin ſur le rocher de *Palmar*: *On a reconnu par des obſervations aſtronomiques, que ce promontoire eſt ſitué ſous l'Equateur.*

M. de la Condamine se rend à Quito en franchissant les Cordillieres.

M. *Bouguer* légérement malade se rembarque pour suivre ses compagnons. M. *de la Condamine* marche au travers des terres : il s'enfonce dans des forêts immenses très mal connues des Naturels du pays, qui le guident. Il monte les Cordillieres, les plus hautes montagnes de ce Globe. Il se trouve souvent arrêté par des torrens d'une profondeur effrayante. Il voit pour la premiere fois des ponts faits avec des Lianes : c'est une plante souple & flexible qui tourne autour des arbres comme le liere, & qu'on employe au lieu de cordes. Les ponts qu'on en fait ressemblent à un filet de pêcheur, tendu d'un rocher à l'autre : courbé au milieu par son propre poids, il fléchit à chaque pas, sous les pieds du voyageur ;

& lui laiſſe voir le précipice ſur lequel il eſt ſuſpendu. C'eſt à peu-près comme ſi on le traverſait ſur une corde lâche.

M. *de la Condamine* apperçoit enfin du haut de ces rochers le délicieux vallon où eſt bâtie la ville de Quito. Il y deſcend & il voit le ſpectacle le plus inattendu & le plus enchanteur pour quiconque n'y eſt pas accoutumé.

Partout des arbres du plus beau verd, étaient couronnés par des fleurs, par des fruits, par des boutons. On moiſſonnait dans un champ, on ſemait dans un autre, & les épis commençaient à germer dans un troiſieme. Il voit régner à la fois le Primtemps, l'Automne & l'Eté; tandis que les ſommets des Cordillieres qui bordent des deux côtés

ce ſuperbe vallon, étaient couverts de brouillards, de neige & de glace, & repréſentaient le plus terrible hiver. D'un coup d'œil il embraſſait les quatre ſaiſons:

Il retrouve ſes compagnons à Quito. Ils ſont bien accueillis de tout le monde; du Gouverneur, des Jéſuites, des Magiſtrats.

Ils manquent d'argent.

Dans cette ville où l'or eſt beaucoup plus commun que les denrées, on ne ſe peut rien procurer qu'à un prix exorbitant, ſelon notre maniere de ſupputer: L'argent manque bientot à nos Académiciens; & malgré leurs lettres de crédit & leurs recommandations, ils ne peuvent s'en procurer. Ils ſont obligés de vendre leurs bagues, leurs habits, leurs chemiſes garnies de dentelles: & avec ce produit, M. *de la Condamine*

damine court par terre à Lima, à quatre cens lieues, emprunter l'argent dont ils ne peuvent se passer : & il se hâte de revenir par mer.

Procès.

Pendant ce temps-là, on intentait à Quitto un procès à ses compagnons ; on les accusait d'avoir fait la contrebande parcequ'ils avaient vendu leurs chemises. M. *de la Condamine* gagna, non sans peine, ce ridicule procès.

Travaux.

Tout en plaidant ils travaillaient à la mesure des degrés du méridien. Il fallait placer des signaux sur les pointes des rochers qui bordaient ce beau vallon : & cette entreprise était bien plus difficile qu'on ne l'imaginait.

Ce pays est peut-être le terrain le plus élevé du globe. La ville de Quitto, le fond du vallon où elle

eſt ſituée, eſt de quinze cens toiſes au-deſſus du niveau de la mer. Les ſommets du mont Canigou & du Pic du midi, les deux plus hautes montagnes des Pyrennées, ont moins de hauteur que le fond de ce vallon : & les montagnes qui le bordent s'élevent infiniment plus au-deſſus de lui, que la cime des Alpes ne s'éleve au-deſſus des plaines qui ſont à leurs pieds. Le ſommet du Chimbo-Raço en a 3, 220, toiſes au-deſſus du niveau de la mer : c'eſt un tiers de plus que le Pic Ténérif, la plus haute montagne de notre hémiſphere.

Cette double chaîne des Cordillieres n'eſt qu'un amas de Volcans. La plupart ſont éteints ; le Sangaï, le Coto-Paxi, & le Pitchincha au pied duquel eſt Quitto, brûlent en-

core. Tout le vallon, qui peut avoir ſept à huit lieues de large, eſt rempli de matieres vomies par les Volcans : il eſt lui-même fort inégal. Les voitures ne pourraient y rouler ; on ne s'y ſert que de mulets.

Nos Académiciens étaient ſans ceſſe obligés de deſcendre dans des ravines très profondes, de traverſer à gué des torrens quelquefois très rapides, de gravir de rochers en rochers, juſques ſur les pointes les plus ſaillantes & les plus convenables pour y placer des ſignaux & pour y dreſſer leurs inſtrumens.

Comme ces montagnes ſont très élevées ; juſqu'à une certaine hauteur, ils trouvaient des bois très épais ; au-deſſus de ces bois un tapis de neige & de glace couvrait le rocher & la mouſſe qui ſeule y

pouvait croître. De la pluye, de la neige ou des brouillards en formaient l'Atmoſphére. Plus haut on ne rencontrait que le roc nud, & l'on voyait les nuages rouler ſous ſes pieds.

Les Péruviens ou les *Métis* que les Académiciens prenaient pour les guider ou pour porter leurs inſtrumens & leurs proviſions, les abandonnaient fréquemment dans ces déſerts inconnus; quelquefois même ils les volaient. M. *de la Condamine* fut abandonné ſeul ſur un rocher, au ſommet du Coto-Paxi, Volcan alors éteint & couvert de glace, mais qui s'embraſa bientot après d'un maniere terrible : il y paſſa deux jours & deux nuits mourant de froid & de ſoif. Enfin il s'aviſa de prendre un des verres de ſa

lunette, & de fondre, en y rassemblant les rayons du Soleil, un peu de neige glacée, dont il étancha la soif qui le dévorait. Il s'en servit ensuite pour embraser quelques matieres combustibles.

Les misérables pâtres qui errent sur ces montagnes, volaient souvent les signaux, quoi qu'ils ne fussent que de bois ou de toile. Quelquefois un ouragan ou la chute d'un torrent inattendu, ou celle de quelque rocher ou d'un amas de neige, les renversait. On fut obligé de rétablir jusqu'a sept fois celui qui avoit été dressé sur la cime du Pamba-Marca.

Quand les signaux étaient placés & que les Académiciens, sur un rocher, exposés à toutes les intempéries de l'air, s'apprêtaient à prendre les Angles qu'ils formaient, on voyait

ſouvent un nuage s'élever, rouler autour de la montagne, ſe déployer, s'étendre, envelopper les ſignaux & les dérober à la vue des Obſervateurs. Il fallait attendre quelquefois pendant huit ou dix jours que ce nuage fût diſſipé; & on n'oſait deſcendre de la montagne, de peur de manquer le moment de l'obſervation. Pour comble de maux les Académiciens étaient preſque toujours ſéparés, la néceſſité d'obſerver en divers lieux à la fois, iſolait chacun deux.

Ce fut au travers de toutes ces difficultés & avec des fatigues que rien ne pouvait égaler, ſi ce n'eſt leur patience; que ces Académiciens parvinrent à dreſſer leurs ſignaux ſur la cime ou ſur le penchant de trente-neuf montagnes, dans une étendue

de quatrevingt lieues : ayant commencé un peu en deça de l'Equateur & ayant fini à trois degrés audelà.

La fuite de leurs triangles s'étendait depuis Carabourou au Nord de Quitto, jusqu'à Chinan au Sud de Cuenca.

Dangers. Seniergues est assassiné.

Leurs travaux n'étaient point encore finis, lors qu'assistans dans cette derniere ville, à une course de taureaux, la populace soulevée se jetta sur eux en les menaçant de la mort. Le seul *Seniergues* se doutant bien de la cause de ce tumulte, se mit en défense, en imposa un moment à ces furieux, les repoussa d'abord; & leur résistant toujours avec intrépidité, il tomba percé de coups aux pieds des Académiciens qui l'emporterent tout sanglant, en se

B 4

défendant eux-mêmes contre ces hostilités imprévues.

L'amour était la cause de cet attentat. Un Péruvien, jaloux de *Seniergues*, avait résolu de le faire assassiner, & il n'y réussit que trop bien. *Seniergues* mourut dans les bras de M. *de la Condamine*, en le chargeant du soin de sa vengeance. Ce fut un nouveau procès qu'il eut à soutenir, & qu'il gagna : mais avec plus de peine que celui qu'il avait eu pour de la contrebande. Il dura trois ans ; l'auteur du meurtre fut condamné au banissement : il ne quitta point le pays ; il se fit Prêtre.

Procès. Leurs travaux étaient presque achevés, lorsqu'il eut un troisiéme procès. Ce fut au sujet de deux Pyramides que les Académiciens voulaient poser aux deux bouts de

la base mesurée à la toise sur le terrain même, pour servir de fondement à tous leurs calculs. Ces deux Pyramides devaient fournir dans tous les siécles un moyen facile & sûr, de vérifier leurs observations, Cependant des Officiers Espagnols s'allarmerent de l'inscription où il était parlé du Roi de France; il fallut plaider, & M. *de la condamine* gagna encore ce procès. C'était toujours lui qu'on chargeait de défendre la Compagnie. Il en était digne par sa délicatesse sur l'honneur, par sa persévérance à réussir dans tout ce qu'il entreprenait, & par sa patience active que nul obstacle ne rebutait.

Ils élevent deux Pyramides que les Espa-

Les deux Pyramides furent posées: elles ont été abatues depuis le départ des Académiciens. Des raisons

gnols abbatirent après leur départ.

d'une politique inepte firent ainsi renverser ce Monument utile, & le plus étonnant peut-être qu'on eût érigé à l'honneur & à l'avantage des sciences.

M. *de la Condamine* soutint encore cinq ou six autres procès qui ne sont remarquables que parcequ'il les gagna tous; quoiqu'il fût étranger, & qu'il plaidât contre des gens du pays, dont ses propres Juges étaient les compatriotes & les amis.

Départ.

Quand tous ces procès furent terminés, quand tous les travaux furent finis & toutes les dépenses acquittées, (car M. *Godin* avait un ordre positif du Roi de ne laisser aucune dette en Amérique:) quand tout fut fait, ces académiciens revinrent par différens chemins.

On vole les

Le jour même où M. *de la con-*

damine devait partir de Quitto, ses papiers lui furent volés. C'était lui ravir le résultat & le fruit de dix années de peines & de travaux. Qu'on juge de son désespoir, de ses démarches pour les recouvrer, de ses plaintes chez les Magistrats & chez l'Evêqne. Un Monitoire lancé contre les voleurs, les effraya plus que les perquisitions du Juge. Les papiers furent jettés, on ne sait par qui, dans la cour de M. *de la condamine*. Il les y retrouva tous, excepté deux petits livrets peu importans, où l'on imaginait trouver quelque indication sur les mines d'or que les gens du pays croyaient que ces Académiciens avaient été chercher sur les montagnes.

papiers de M. de la Condamine.

M. *Bouguer* revint par la même route qu'il avait tenue en allant au

Retour.

Pérou. M. *Godin* accepta la place de premier Cosmographe du Roi d'Espagne à Lima ; il ne revint en France qu'après le tremblement de terre qui renversa cette ville en 1746. M. de *Jussieu* prêt à sortir de Quito fut retenu de force par le peuple & par les Magistrats qui le suplierent de ne point les quitter tandis que la petite vérole désolait leur ville : il y avait déjà guéri beaucoup de personnes. Quand ce fléau fut appaisé il partit pour Lima: il ne revint qu'avec M. *Godin*, en traversant le Tucuman & le Paraguai pour s'embarquer à Buenos-aires.

M. de la Condamine descend la riviere des Amasones.

Pour M. *de Condamine*, il suivit son projet de descendre la riviere des Amasones, chemin très peu connu, dès lors très effrayant. Quel-

ques moines, Jésuites espagnols, & quelques Carmes portugais avaient des cabanes, qu'ils appellaient couvens, sur les bords de ce fleuve. M. *de la Condamine* le descendit le crayon à la main, à coté d'une boussole, observant & dessinant ses rives & ses détours.

Le Roi de Portugal lui avait envoyé des passe-ports : dès qu'il fut sur les terres de ce Monarque il fut défrayé partout : les ordres étaient précis ; il eut beau faire ; il fallut consentir à être fêté en tout lieu & à ne donner en échange que les témoignages de reconnoissance qu'inspire une telle générosité. Générosité du Roi de Portugal.

Le Patron du vaisseau Hollandais sur lequel il repassa en Europe n'eut pas tant dégards pour lui que ce Monarque : il lui manqua de pa- retour de M. de la Condamine en Europe.

tole & il refusa de le descendre à Calais, comme ils en étaient convenus. Il passa sous les murs de cette ville & il l'emmena malgré lui en Hollande. M. *de la condamine* pensa périr sur ces côtes : il vit le Patron prêt à quitter son vaisseau, pour se jetter dans une chaloupe où vraisemblablement il ne l'aurait pas reçu.

Débarqué à Amsterdam, M. *de la condamine* fut obligé d'y attendre des passe-ports des puissances Belligérantes ; car alors toute l'Europe était en guerre, & les pays-bas étaient dévastés par les armées Anglaises, Hollandaises & Autrichiennes, réunies contre les Françaises ; qui en triomphaient à Fontenoy & à Lawfelt.

Voyage au Cap de Bonne-Esperance.

MM. *Godin* & *de Jussieu* n'avaient point encore quitté l'Amérique, lorsque l'Académie envoya l'abbé *de la Caille* au Cap-de-bonne-Espérance; afin d'y mesurer, de tous les dégrés du Méridien, le plus austral dans notre continent; & afin d'y observer la parallaxe de la Lune.

Voyage au Cap de Bonne-Esperance par M. l'Abbé de la Caille 1750.

Une voie d'eau obligea l'abbé *de la Caille* à relâcher à *Rio-janeiro* sur les côtes du Bresil: il y trouva M. *Godin* qui arrivait de Buenos-aires & qui n'attendait que le moment de revenir en Europe où il repassa l'année suivante sur une flotte Portugaise qui le conduisit à Lisbonne.

Il relache en Amérique.

Il éprouve peu de difficultés pour ses travaux au Cap de Bonne-Esperance.

L'abbé *de la Caille* n'éprouva point au Cap toutes les difficultés que ses confréres avaient éprouvées sous le Pôle & sous l'Equateur. Le Ciel le plus serein n'opposait que rarement de légers obstacles à ses observations. La chaleur quelquefois excessive, était moins nuisible que les glaces du Tornea ou des Cordillieres. Les montagnes étaient infiniment moins élevées : & les Hollandais au lieu de le plaider concouraient à le servir dans les opérations dont ils connaissaient l'utilité.

Cependant sous ce beau Ciel il éprouva des brumes qui suspendirent ses travaux : il passa plusieurs nuits exposé à la pluye : mais plus souvent encore il travaillait dans des plaines de sable, où il enfonçait jusqu'au genoux.

Il

Il établit ses triangles dans une étendue de trente-cinq lieues, depuis Klipfonteyn jusqu'au Cap.

On eut alors plusieurs degrés de différens méridiens, mesurés & sous l'Equateur & au-delà du Tropique du Capricorne. Tous ces travaux avaient été faits par des Académiciens Français; tous avaient été achevés en moins de vingt ans.

Degrés mesurés en différens climats.

Ce fut alors qu'on put se flatter de connaître la véritable forme de la terre, & qu'il parut démontré qu'elle était un Spheroide applati ves les pôles.

M. *de la Caille* fit plus encore: il observa & détermina la position du Cap, si nécessaire à connaître pour les navigateurs; & celle de 9, 800 Etoiles australes qu'on ne voit point de notre hémisphére sep-

M. de la Caille observe & détermine la position de neuf mille huit cens étoiles.

tentrional; il en forma des conſtellations, & il les deſſina : mais il ne leur donna ni des noms d'animaux, comme les Bouviers de la Caldée avaient fait autrefois, ni ceux de quelques Princes, comme firent dans ces derniers temps quelques Aſtronomes flatteurs : il leur impoſa le nom des arts & des ſciences : il les appella *la Pompe Pneumatique*, *l'Atelier du Sculpteur*, *la Bouſſolle*, *le Chevalet*, *l'Horloge*; & il nous rapporta un Planiſphére auſtral peut-être plus complet que ne le fut jamais notre Planiſphére boréal deſſiné par tant d'Aſtronomes.

Il obſerve la Parallaxe de la Lune, au Cap, tandis que M. de la Lande l'obſervait à Berlin.

Enfin il obſerva la parallaxe de la Lune. Dès que l'Académie avait été informée de ſon arrivée au Cap, elle avait envoyé M. *de la Lande* à Berlin, obſerver cette même pa-

rallaxe : & l'on connut par le rapport de ces deux Aſtronomes, la diſtance de la Lune à la Terre à cinquantes lieues près.

Un ordre du Roi envoya l'abbé *de la Caille*, du Cap, à l'Iſle de France, pour en deſſiner la carte : & il revint à Paris après une abſence de trois ans huit mois.

Si l'Aſtronomie, la Géographie & même la Navigation ſe perfectionerent par ces voyages, l'Hiſtoire naturelle leur dut beaucoup auſſi. Ces ſavans obſerverent mieux ce qu'ils virent que les navigateurs ordinaires, & ils rapporterent avec eux les productions les plus rares des pays qu'ils parcoururent.



Voyages pour obſerver le paſſage de Vénus ſur le diſque du Soleil.

Halley prédit ce paſſage.

Une révolution céleſte exigea bientot de nouveaux voyages. On ſavait depuis prés d'un ſiécle que la planete de Vénus obſervée de la Terre ſemblerait paſſer ſur le diſque du Soleil, le 6 du mois de Juin 1761. C'était le célébre *Halley*, Aſtronome Anglais, qui avait annoncé le moment de ce paſſage. Il mourut vingt ans trop tôt pour le voir. Il mourut très vieux; & depuis le moment où il fit cette prédiction, il porta dans ſon cœur le chagrin de ne pouvoir être le témoin de ſon accompliſſement.

Les Français & les Anglais font de grands voyages pour observer ce passage.

Si les seuls Français s'étaient occupés de la mesure des degrés du Méridien, qui seule pouvait apprendre la véritable forme de la Terre, toutes les nations savantes voulurent observer ce passage, qui devait faire connaître la véritable distance du Soleil. L'Europe était embrasée par la guerre ; les Français & les Anglais se combattaient dans les quatre parties du monde : & ce sont les Astronomes de ces nations rivales en tout genre, qui traversent les continens & les mers, pour observer le passage de cette planete & pour instruire les peuples que leurs guerres épouvantaient.

L'Académie des Sciences envoya le pere *Pingré*, de la congrégation de *Sainte Génevieve*, à l'Isle *de Ro-*

drigue, au milieu de la mer des Indes ; M. *Le Gentil* à *Pondichéry*; & M. l'abbé *Chappe* à *Tobolsk*, au fond de la Sibérie. Tous les trois se trouvaient ainsi à peu-près sous le même Méridien; le premier près du Tropique du Capricorne, le second entre l'Equateur & le Tropique du Cancer, & le troisieme vers le Cercle Polaire.

Voyage aux Indes Orientales.

Le 26 Mars 1760. Voyage de M. le Gentil aux Indes Orientales.

M. *Le Gentil* s'embarqua au port de l'Orient & passa à l'Isle de France, d'où il comptait se rendre facilement à *Pondichery*. La guerre avait rendu ce passage dangereux. Les flottes Anglaises couvraient les mers. Les Français n'en avaient point dans ces parages, peu de vaisseaux osaient

s'expoſer à paſſer au travers des eſcadres ennemies : M. le *Gentil* n'en put trouver. Enfin des ordres du Roi qu'il fallait faire parvenir au plus vîte au gouverneur de Pondichery, arrivérent à l'Iſle de France & déterminérent le Gouverneur de cette Iſle à envoyer à la côte de Coramendel une frégate, dans une ſaiſon où les vents ne ſont pas favorables. M. *Le Gentil* s'embarqua ſur elle. Il erra longtemps des côtes de l'Afrique à celles de Malabar. Ils apprirent près de Mahé, par des bateaux du pays, que les Anglais avaient pris cette ville de Pondichery où ils allaient. Alors le Capitaine de frégate réſolut de revenir a l'Iſle de France.

Ils étaient encore en mer lorſque le 6 Juin arriva : & M. *le Gentil* 1761.

obſerva du tillac, comme il put, le paſſage de Vénus.

Peu ſatisfait de cette obſervation, il réſolut de reſter dans l'Inde pour obſerver cette planete à ſon retour en 1769.

Pour ne pas perdre ces *neuf* années, M. *Le Gentil* parcourut ces mers & fit toutes les obſervations phyſiques, géographiques & aſtronomiques que les lieux & les circonſtances lui offrirent.

Il dreſſe une carte de la côte Orientale de l'Iſle de Madagaſcar.

Il dreſſa une carte très exacte de la côte Orientale de Madagaſcar: il avait déja éprouvé pluſieurs maladies dans ces climats: les nourritures trop ſubſtentielles de cette Iſle lui cauſerent un coup de ſang ſi violent, qu'il eût péri ſans de promptes ſaignées & ſans l'émétique : mais l'organe de ſa vue

en fut dérangé, & pendant quelque temps il vit les objets doubles.

Il passe à Manille.

Ensuite il passa dans l'Isle de Manille pour observer le second passage de Vénus : il y trouva un Péruvien fort instruit appellé Don *Estrevan Melo*. Il était Chanoine de l'Eglise Cathédrale de la capitale de cette Isle, presque aussi éloignée de son pays, que M. *Le Gentil* l'était du sien.

Il revient à Pondichery.

Des considérations pour les savans de France, qui desiraient que l'observation se fît à Pondicheri, engagérent M. *Le Gentil* à s'y rendre : & en partant il chargea le Péruvien *Melo*, d'observer à Manille le passage de Vénus.

Les nuits sont superbes à Pondichery : M. *Le Gentil* dit qu'on ne peut se former dans nos climats

une idée de la beauté de ce Ciel: & cependant au moment où il voulut faire son observation, le 3 Juin 1769, un nuage lui cacha le Soleil & la planete de Vénus, & lui fit perdre le fruit d'un voyage de plus de dix mille lieues, de neuf années, & de plusieurs maladies dangereuses.

Il s'instruit de l'état de l'Astronomie dans les Indes.

Il s'instruisit de l'astronomie des Indiens : il apprit à calculer les éclipses à leur maniere; il les étonna en leur prédisant le retour des comètes. Plusieurs Brames vinrent le visiter. Il en vint un de Carical, ville située à trente lieues au Sud de Pondichery. Il fit plusieurs expériences utiles à nos manufactures. Il retomba malade; & il lui prit un tel desir de revoir son pays, qu'il partit mourant pour l'Isle de France, d'où

il repaſſa en Europe ſur un vaiſſeau Eſpagnol qui le conduiſit à Cadix.

Il revint à Paris au mois d'Octobre 1772, après une abſence de onze ans & demi.

Voyage à l'Isle Rodrigue.

Dès le port de l'Orient où il devait s'embarquer, le pere *Pingré* éprouve des difficultés. Le Directeur de la compagnie des Indes le reçoit mal; il refuſe d'embarquer ſes ballots; il prétend qu'ils ſont remplis de marchandiſes prohibées : ils ne contenaient que les inſtrumens néceſſaires à ſon obſervation & les hardes convenables à un Religieux. Le Directeur & le Pere écrivent à Paris : un ordre arrive au Directeur de faire embarquer le Pere *Pingré*

Le 29 Nov. 1760. Voyage du pere Pingré à l'Iſle Rodrigue.

avec tous ses effets, & de lui fournir dans l'Inde tout ce qu'il demandera, sans rien exiger de lui qu'un simple reçu : faveur dont ce savant était digne & dont même il ne fit aucun usage.

Le 9 Janv. 1761. Un autre désagrément l'attendait sur le vaisseau. M. *Marion* qui le commandait, très bon marin à force de pratique, n'avait aucune idée de la théorie, il était même prévenu contre elle & contre tous les savans qui ne connoissaient qu'elle. Il regarda le Pere *Pingré* comme un censeur incommode qui n'était sur son bord que pour contrôler sa manœuvre. Il le lui dit avec franchise, & fut bientot désabusé; dès lors ils furent amis. C'est ce même *Marion* qui depuis ayant été reconnaître ces Isles de la nouvelle Zélande, dont

le Capitaine *Cook* a le premier fait le tour, fut pris par les farouches habitans de ces bords & fut dévoré par eux.

Il est poursuivi par des vaisseaux anglais.

A peine ce Capitaine & le Pere *Pingré* furent-ils en pleine mer, qu'ils furent poursuivis par des vaisseaux anglais; une manœuvre habile les fit échaper. Le Pere *Pingré* avait demandé un passe-port à l'Amirauté anglaise; & cette Amirauté le lui avait envoyé, avec les égards que mériraient son savoir & son entreprise : mais ce passe-port ne garantissait point les vaisseaux qui le portaient.

Il est forcé d'aller à l'Isle de France.

Un peu au-delà du Cap de Bonne-Espérance, ils rencontrerent un vaisseau français. Le Capitaine *Blin* qui le commandait était l'ancien de M. *Marion*; & il avait le droit de

s'en faire obéir. Il lui ordonna de l'efcorter jufqu'à l'Ifle de France où il allait. *Marion* allégua l'ordre qu'il avait de dépofer le Pere *Pingré* à l'Ifle Rodrigue, il ne put rien obtenir. Cet Aftronome fe plaignit & remontra qu'en lui faifant perdre du temps on lui ferait manquer fon obfervation. *Blin* répondit : *qu'on le jette à l'eau.*

Le 6 de Mai

Il fallut fe taire & le fuivre. M. *des Forges* gouverneur de l'Ifle de France, réprimanda *Blin* ; mais le mal était fait. il fit armer promptement une petite corvette de fix canons pour conduire cet Aftronome à *Rodrigue.*

Cette Ifle n'eft qu'à cent-vingt lieues de l'Ifle de France : Mais la direction du vent, toujours contraire, oblige à prendre un détour fi con-

ſidérable pour y parvenir, qu'on eſt quelquefois ſix ſemaines à y aller. Le Pere *Pingré* n'était arrivé que le 6 Mai à l'Iſle de France & il en repartit le 8. Il n'y avoit pas un mois juſqu'au jour de l'obſervation.

Il arrive à l'Iſle Rodrigue.

Le vent ne fut pas ſi contraire qu'on le craignait; on découvrit *Rodrigue* le 26; & ſoudain le calme arrêta le vaiſſeau : il fut deux jours ſans pouvoir avancer. Qu'on ſe peigne l'impatience, l'ennui & le déſeſpoir d'un Aſtronome, dans une telle ſituation.

Enfin ils abordérent le 28 au coucher du Soleil. Rodrigue eſt une Iſle de quatre lieues de long ſur deux de large : elle eſt déſerte & ſans culture. Dix ou douze eſclaves négres y ont été tranſportés. Un blanc qui a le titre de Commandant les

occupe à raſſembler des tortües de terre dans un parc, des tortües de mer dans un autre, ou à veiller ſur quelques bœufs & quelques vâches tranſportés des Indes ou d'Europe ſur ce rocher, comme ces négres l'ont été eux-mêmes des côtes de l'Afrique.

Une grande cabane de planches mal jointes, qui laiſſaient circuler le vent de toutes parts, ſéparée par une cloiſon en deux parties, dont la plus grande pavée de pierres brutes, ſervait de ſalle à manger, & dont la plus petite ſervait de chambre à coucher à M. le Commandant, à ſa femme, à ſon enfant, était le plus beau ou plûtot le ſeul bâtiment de l'Iſle.

Un mât d'une hauteur prodigieuſe ſurmonté d'un pavillon Français était le

le ſeul monument Royal qu'il eût: quelques mauvais canons pour ſaluer les vaiſſeaux qui abordoient, faiſaient toute la défenſe de cette Iſle.

Envain le Pere *Pingré* chercha un lieu plus commode pour faire ſon obſervation: les montagnes eſcarpées de cette Iſle, & le peu de jours qu'il lui reſtait ne lui permirent pas d'en trouver un autre.

Il fait ſon obſerva-tion.

Des pluies ſurvinrent: la nuit qui précéda le jour de l'obſervation fut obſcure; des nuages empêcherent de voir entrer *Vénus* ſur le diſque du Soleil: bientôt ils devinrent aſſez rares pour que le Pere *Pingré* pût ſuivre le cours de cet aſtre ſur ce globe. Il vit très bien le commencement de la ſortie de *Vénus*: un nuage ſurvint & lui déroba le moment où elle acheva de ſe détacher

des bords de ce diſque. En vérifiant ſes calculs, il ſe trouva d'accord avec les autres Obſervateurs. Ainſi malgré les nuages, ſon obſervation fut bien faite.

L'Iſle eſt priſe par les Anglais.

Quelques jours après les Anglais arrivent, prennent le vaiſſeau *qui avait* amené cet Académicien, & un autre qui était dans le port; ils tirent cent coups de canons contre l'Iſle; les boulets paſſaient par deſſus la cabane du Gouverneur, d'où le Pere Pingré les entendait ſiffler ſur ſa tête; bientôt les Anglais deſcendent, coupent le mât, emportent le pavillon Français, enclouent les canons, pillent les bœufs, les tortües de terre, celles de mer, la farine, & ſurtout le vin. Ils mettent à terre les Officiers des deux vaiſſeaux qu'ils ont pris, ils leur font jurer d'être 18 mois ſans com

battre; & ils brûlent les deux vaisseaux. Tous les negres s'étaient enfuis dans les montagnes & dans les bois.

Cependant les Anglais traiterent fort bien le Gouverneur & le Pere Pingré. Ils ne pillerent point ses effets, ils lui laisserent ses instrumens, & ils partirent bientôt.

Neuf jours après, arrivent deux autres vaisseaux anglais, ils achevent de piller ce que les premiers ont laissé. Mais toujours ils traitent avec égards les Français & surtout l'Astronome. Ils leur donnent même quelques sacs de bled, du riz & de l'eau de vie, puis ils abandonnent l'Isle.

Séparés du reste du monde par l'Océan, à quatre mille lieues de leur patrie, enfermés dans une très

petite Iſle, ſans communication & preſque ſans eſpérance d'en avoir avec leurs compatriotes; le pere *Pingré*, le Gouverneur, les Nègres ſe hâterent de ſemer du bled & du riz, afin de ſe ſuffire à eux-mêmes.

.Enſuite ils haſarderent de communiquer avec l'Iſle de France, en conſtruiſant une chaloupe pontée.

Un vaiſſeau Français reprend l'Iſle au nom du Roi.

Elle était preſque finie, lorſqu'on découvrit un vaiſſeau, & un vaiſſeau français. La joie fut vive : ne voyant plus le Pavillon de France il n'oſait approcher ; on alla au devant de lui, dans une pirogue; on inſtruiſit le Capitaine de ce qui était arrivé, auſſitôt il fit la cérémonie de deſcendre dans l'Iſle l'épée à la main, & de la reprendre au nom du Roi de France.

Il venait chercher des tortues : il

n'en trouva point: il ramena aux Isles de France & de Bourbon le Pere *Pingré*, qui avait resté près de trois mois & demi dans cette Isle inculte & inhabitée.

Il part pour la France. Il est pris par les Anglais.

En repassant de ces Isles en Europe, il fut averti par les Officiers du vaisseau qu'il montait, que le Capitaine avait intérêt à le faire prendre par les Anglais, & qu'il serait pris infailliblement. En effet peu de temps après avoir passé la ligne, ce capitaine se porta dans des parages où l'on savait bien qu'il y avait des flottes ennemies, il les rencontra, il fit semblant de fuir devant elles: on tira de part & d'autre quelques coups de canon: dans la poursuite un coup de vent abbatit le mât de hunes du vaisseau anglais; les Français se crurent sauvés, ils

pouvaient aiſément échapper ; mais le Capitaine porta ſi peu de voiles, & prit ſi bien ſes meſures, que les Anglais ayant réparé le déſordre qui leur étoit arrivé, le pourſuivirent, l'atteignirent & le prirent.

On ne traita point le Pere *Pingré* en priſonnier ; ſon paſſeport le garantiſſait : on ne le fouilla point, on ne le pilla point : on lui laiſſa ſes papiers, ſes effets, ſes inſtrumens : on ne put cependant réſiſter à la tentation de lui enlever quelques morceaux rares d'hiſtoire naturelle. On le conduiſit à Liſbonne, d'où il revint en France en traverſant l'Eſpagne.

Voyage en Sibérie.

Voyage de M. l'Abbé

De tous les voyages entrepris pour l'obſervation du paſſage de Vénus,

le plus difficile était celui de l'Abbé *Chappe*.

Chappe en Siberie.

Il partit de Paris à la fin de Novembre 1760. Il passa par Vienne, où il salua l'*Imperatrice Reine*; par Cracovie, où il fut saluer le Roi *Auguste* : il remonta jusqu'à Saint Petersbourg où regnait alors *Elisabeth*: il y allait chercher des voitures, des provisions, & des ordres de cette Impératrice, pour voyager avec sûreté dans ses vastes Etats : tout ce qu'il demandait lui fut accordé.

Il se rend d'abord en Russie.

Il prit dans cette ville un horloger, & un domestique qui pût lui servir d'interprète. Il en sortit avec quatre traîneaux : l'un chargé de vivres, portait un bas Officier, qui avait ordre de l'Impératrice de l'accompagner, & de lui faire donner

Départ de Saint Petersbourg.

tout ce qui serait nécessaire; l'autre portait ses instrumens; le troisieme, l'horloger & l'interprète : il était dans le quatrieme. Tout était couvert de neige & de glace, il avait à faire près de neuf cens lieues de Petersbourg à Tobolsk.

On descendit d'abord jusqu'à Moskow, on courut long-temps sur le Volga, qui sert de grand chemin quand il est gelé. On s'enfonça dans la vaste forêt qui s'étend jusqu'aux confins de la Sibérie. A tous momens les traîneaux étaient renversés: quelquefois ils enfonçaient dans des cavités; un des chevaux même fut englouti en passant une riviere glacée, & il eût abimé le traîneau où était l'Abbé, si l'on n'eût promptement coupé les rênes.

1761. L'Abbé n'avait pû partir de Pe-

tersbourg que le 10 de Mars. On lui avait aſſuré que le dégel arriverait avant qu'il parvînt à Tobolsk, & qu'alors il lui ſerait impoſſible de continuer ſa route ; ni hommes ni voitures ni chevaux ne pouvant courir ſur une terre détrempée par la fonte de huit ou dix pieds de neige.

L'Abbé n'avait d'autre eſpoir que de prévenir le dégel par la rapidité de ſa courſe. Il voyageait le thermometre à la main, frémiſſant à toutes ſes viciſſitudes & précipitant ſa marche toutes les fois qu'il montait.

L'Horloger, l'interprète, le bas Officier, les poſtillons ſe laſſerent bientôt de courir nuit & jour, de braver les précipices, les gouffres, les tourbillons de neige, que le vent

éléve dans ces contrées ; comme il en éleve de ſable en Arabie, & de pouſſiere dans nos climats. Ils témoignerent de l'humeur, ils demanderent du repos, l'Abbé les refuſa.

Il eſt abandonné ſeul dans un forêt.

Il s'endort quelque temps après, on détèle ſon traîneau, on l'abandonne, il s'éveille, il ſe trouve ſeul au milieu d'une plaine immenſe, couverte par tout de neige, & terminée dans le lointain par les bouleaux & les ſapins de la vaſte forêt qu'il traverſait. Il était nuit. C'eſt envain qu'il appelle ; perſonne ne répond à ſes cris. Toutes les penſées qui l'agitent à la fois, ſon trouble, ſon inquietude, ſa colere, ne peuvent ſe peindre ni même ſe bien concevoir. Seul dans un deſert de glace, ſans vivres, à quatorze

cens lieues de ſa patrie, & loin de toute habitation humaine.

Il rentrait dans ſon traîneau, il en ſortait, il marchait égaré, il ſuait à groſſes gouttes, malgre l'horrible froid qui gelait tout ce qui l'entourait. Enfin il croit reconnaître un chemin, il revient à ſon traîneau, il prend ſes armes, il marche, il s'abîme dans un trou rempli de neige, il y reſte enſeveli juſqu'au menton.

Revenu de ſon étourdiſſement, il s'efforce d'en ſortir, il ſe dégage, mais avec tant d'efforts & de fatigues, qu'il tombe ſur le bord de ce trou, la face ſur la neige, & qu'il y reſte accablé d'horreur & d'épuiſemens, déſeſperant de ſa vie, n'attendant & ne deſirant même que l'inſtant qui la terminerait.

Cet état d'affaiſſement, en le contraignant au repos, rétablit un peu ſes forces : il reprend ſes eſprits, & avec eux il retrouve ſon courage. Il s'éleve, il regarde de tous côtés, il apperçoit dans le lointain une faible lumiere : il marche, mais doucement, mais avec précaution, tremblant à chaque pas d'être englouti ; & la lenteur néceſſaire de ſa marche augmentait ſon impatience.

Il arrive, il trouve une cabane où ſes propres gens couchés à terre dormaient profondément à côté de jeunes filles, dont malgré leurs fatigues ils avaient uſé avant de s'endormir.

Les poſtillons refuſent de paſſer des rivieres ſur des glaces

L'Abbé les réveille, & il pourſuit ſa route. Enfin il approche de Tobolsk. Il n'avait plus que trois rivieres à paſſer : mais tout annon-

çait le dégel : la ſurface de la neige fondait ; on trouvait de l'eau partout. Les payſans lui diſent que la débacle eſt proche ; les poſtillons refuſent de traverſer des rivieres ſur des glaces fragiles : menaces, prieres, argent, tout eſt inutile. Il les enivre d'eau de vie, & leur donnant l'exemple, il traverſe les deux premieres. De plus grandes difficultés s'élevent à la derniere : le maître de Poſte refuſe abſolument de marcher. L'Abbé indigné entre dans ſa maiſon tenant par haſard ſon thermometre à la main. La chaleur de la chambre le fait monter avec promptitude. Le mouvement de cette machine inconnue effraye ces eſprits groſſiers. L'Abbé s'en apperçoit, & il en profite. Il leur fait dire par ſon interprete, qu'il eſt un puiſſant

prêtes à ſe rompre.

magicien ; que ce thermometre eſt un animal qui l'avertit de tous les dangers ; que ſi le dégel était à craindre, l'animal expoſé au grand air ne deſcendrait point ; mais que ſi la glace eſt encore forte, il deſcendra, bien au deſſous d'une ligne qu'il leur marque, & il porte ſon thermometre hors de la maiſon. Le froid le fait redeſcendre plus bas que cette ligne, & les payſans tranſportés de ſurpriſe & d'admiration, mettent alors plus d'empreſſement à lui obéir, qu'ils n'avaient mis d'obſtination à lui réſiſter. C'eſt à qui atellera ſes chevaux, à qui les guidera, à qui le ſervira, & la riviere eſt traverſée avec la plus grande ſécurité, malgré la neige fondue, & le bruit de la glace fléchiſſante ſous le poids du traîneau

& menaçant à chaque inſtant de ſe rompre.

Trois jours après, la débacle arriva : l'Irtiz ſe déborda, & le pays fut ſubmergé par la plus terrible inondation qu'on eût jamais vue dans ces climats.

A Tobolsk on le prend pour un Magicien.

L'Abbé *Chappe* préparait déja ſon obſervatoire ſur une colline à côté de Tobolsk. Son quart de Cercle, ſon thermometre, ſa pendule, ſa longue lunette, l'obſervation qu'il faiſait des aſtres, les gardes que lui avait donné le Gouverneur de cette ville, la conſidération qu'il lui témoignait ; tout avait perſuadé aux habitans de Tobolsk que ce Français était un ſorcier. Ils lui imputerent l'inondation qui déſolait leurs campagnes : & lui entendant parler fréquemment du 6 de Juin, ils s'i-

maginerent que ce jour ſerait la fin du monde, ou celui de la deſtruction de leur ville.

On veut le tuer.

Ils réſolurent de le tuer pour ſe venger. Le Gouverneur augmenta ſa garde, & l'avertit de prendre des précautions.

Il fait ſon obſervation.

Le 6 de Juin arrive : l'Abbé dès la veille ſe rend à ſon obſervatoire. Le Soleil ſe plonge ſous le plus pur horiſon ; le Ciel était parfaitement ſerein, l'Abbé était au comble de ſes vœux. Bientôt des nuages paraiſſent au bord de l'horiſon : leur nombre augmente à chaque inſtant : un brouillard épais ſe répand dans la plaine. L'Abbé du comble de la joie paſſe à celui du déſeſpoir. Son voyage était perdu : un nuage allait lui enlever le fruit de tant de fatigues, & de tant de dangers. Jamais douleur

ne

ne fut plus profonde. A chaque inſtant il ſortait, il parcourait la colline, il obſervait tous les points du Ciel. La nuit entiere ſe conſuma dans ces inquiétudes, & tous ceux qui l'entouraient, étonnés de ſon trouble, ne le partageant point & n'en pouvant ſoupçonner la cauſe, s'endormaient profondément en écoutant ſes plaintes.

Enfin le lever du Soleil éclaircit un peu les nuages; un vent d'Eſt les diſſipa bientôt: la joie de l'Abbé fut ſi vive que tout ſon corps en frémiſſait, & qu'il eut beſoin de toute ſa force pour la combattre & pour obſerver avec exactitude.

Le Gouverneur & l'Evêque de Tobolsk s'étaient rendus à ſon obſervatoire. Une garde nombreuſe l'entourait. Précautions ſuperflues! les

habitans allarmés s'étaient réfugiés dans les églises, ou cachés dans leurs maisons, priant Dieu & attendant la fin du monde.

Sur cette colline boréale, les insectes ailés apportent le plus grand obstacle aux observations astronomiques : il faut marcher en bottes, avoir des gants, & même un voile sur le visage, la plus part des soldats qui sont en garnison à Tobolsk, se font un masque de goudron pour se préserver de leurs piqûres. L'Abbé *Chappe* faisait allumer un feu de mottes de terre, dont l'épaisse fumée écartait pour quelque temps les insectes de son atmosphere : il n'ôtait son voile & ne faisait éteindre le feu qu'au moment de l'observation.

Ces insectes sont plus embarras-

ıs par leur nombre que les bê- féroces par leur force. Ils fe- ent périr plus cruellement, si on s'en garantissait pas avec une ention perpétuelle. Ils rendirent bbé *Chappe* si malade, qu'il fut igé de garder le lit plusieurs rs.

Son retour en France fut plus :éable, il revint dans une plus le saison & par une plus belle ite. Loin de précipiter sa marche, s'arrêta quelquefois pour voir des ɔses curieuses, & quelquefois pour ı amusement : il donna même des tins & des bals aux Dames de elques villes de la Sibérie.



Voyages pour observer le se-cond passage de Vénus sur le disque du Soleil.

M. le Gentil observe à Pondichery.

M. *le Gentil* était resté dans l'I à Pondichery, à quelques degrés Nord de l'Equateur, où des nua lui firent manquer une observat qu'il avait passé neuf années à tendre sur ces bords étrangers.

M. l'Abbé Chappe en Californie & le Pere Pingré à St. Domingue.

L'Abbé *Chappe* fut en Califor un peu au delà du Tropique du C cer, & le Pere *Pingré* à St. D mingue: ainsi tous les trois se tr verent dans la Zone Torride entr Tropique & l'Equateur.

1769.

Outre cette observation le P *Pingré* examinait alors les mont marines de MM. *le Roi* & *Berto*

parcourait les mers, depuis le p-verd jusqu'à Terre-neuve, pour ır faire subir toutes les révolutions chaud & du froid.

Il fit depuis pour le même sujet 1772.
autre voyage où il alla plus au ord : il remonta jusqu'en Islande.

Alors la France & l'Angleterre aient en paix : on pouvait parcou- r l'Océan sans danger, & quand ux vaisseaux se rencontraient, ce était plus que pour s'offrir des se- ours mutuels.

Aucun malheur, aucune aventure igne de remarque, n'arriva au Pere *'ingré*, dans ces différens voyages. e sort de l'Abbé *Chappe* était bien ifférent.



Voyage en Californie.

Voyage de M. l'Abbé Chappe en Californie.

L'Abbé *Chappe* revenu de T bolsk en Sibérie, au Nord de l'A alla donc au fond de l'Améri ſeptentrionale à la pointe de *la* C lifornie, vers le Cap St. Lucar, l très méridional rélativement à T bolk; puiſque ce Cap eſt ſitué ſo le Tropique du Cancer. Il partit Paris avec quatre perſonnes: M *Pauly* Ingénieur géographe, M. *No* éleve de l'Académie de Peinture M. *Dubois* horloger, & un domeſ tique.

Il ſe rend à Cadix.

Les Ports que les Eſpagnols poſ ſedent en Amérique ſont fermés toutes les autres nations. Ainſi M l'Abbé *Chappe* s'embarqua d'abord pour l'Eſpagne. Il paſſa du Hâvre

de-grace à Cadix, où l'on appareillait une flotte pour la *Vera-Crux*.

On l'attendait à Cadix : les ordres du Roi d'Eſpagne l'avaient précédé : mais ces ordres ne parlaient que de lui : on refuſe d'embarquer ſes gens. Il dépêche un Courier au Marquis d'Oſſun Ambaſſadeur de France à Madrid, pour le prier de remontrer au Miniſtre Eſpagnol qu'on ne fait point un tel voyage, ſans avoir quelqu'un qui vous ſeconde dans vos obſervations. Il obtient ce qu'il demande.

La flotte s'armait lentement; le tems preſſait. L'Abbé dépêche encore un Courier au Marquis d'*Oſſun*, pour avoir la permiſſion de partir ſur un vaiſſeau quel qu'il fût. Il l'obtient, il part ſur un petit brigantin Français, qui n'avait que douze

hommes d'équipage. Tout le monde frémit en le voyant partir ſur un bâtiment ſi frêle: & l'Abbé tranſporté de joie, ne penſant qu'à ſon obſervation, répondait à leurs allarmes : *plus il eſt leger, plus il ira vîte.* Il part avec ſes inſtrumens, & tout ſon monde, & deux Officiers Eſpagnols chargés de faire la même opération.

Il arrive à la Véra-Crux.

En ſoixante-dix-ſept jours ils abordent à la *Véra-Crux* ſous pavillon Français. Un coup de canon tiré du Fort, les oblige à jetter l'ancre au milieu des rochers qui ferment ce port, & à y demeurer au haſard de périr à chaque inſtant; juſqu'à ce que le Gouverneur informé que ce vaiſſeau Français arrivait par l'ordre du Roi d'Eſpagne, lui permit de

ſe mettre à l'abri des vents & des écueils.

Ce Gouverneur attendait l'Abbé *Chappe*. Le bruit de ſon arrivée & les ordres du Roi d'Eſpagne l'avaient précédé dans toute l'Amérique, il trouva tous les ſecours que le pays pouvait fournir. Il mit tous ſes bagages. ſur des mulets, & il traverſa toute l'Amérique d'une mer à l'autre, de la *Véra-Crux* à *San-Blas*; dans une étendue de trois cens lieues.

Il traverſe l'Amérique

Forcé de ſuivre le pas des mulets, il marchait très lentement. Des chemins affreux, des montagnes où l'on ne trouvait point d'eau rendaient cette route pénible, & bien différente de celle de la Sibérie. Le Marquis *de Croix*, Vice-Roi du Mexique, le reçut avec tous les honneurs

que méritaient ſon courage & ſa perſévérance.

De Mexico à *San-Blas* le chemin eſt encore plus deſert & plus dangereux. On y eſt quelquefois attaqué par des ſauvages indomptés, qui traitent les Européens, comme les Eſpagnols ont jadis traité les habitans de ces contrées. Ils les dépouillent de tout, & ſouvent après ils les tuent. Le Vice-Roi fit eſcorter l'Abbé *Chappe* par des ſoldats.

Phénomene.

Près de Molino, l'abbé vit un phénomène qui lui confirma ce que pluſieurs Savans ſoupçonnaient depuis quelque temps. Il vit clairement la vapeur de la foudre s'élever de la terre & aller éclater vers le haut des nuages. Tous ſes gens, ſon interprète, ſes ſoldats le remarquérent, & en furent effrayés, comm

d'un prodige fort extraordinaire. Ainſi nos ſens nous trompent : nous voyons tourner le Soleil, & tomber la foudre : c'eſt préciſément le contraire ; le Soleil eſt fixe, & la foudre monte, ou plutôt ce fluide agit dans tous les ſens.

Il ſe rembarque à San-Blas.

Arrivé à *San-Blas* il ne lui reſtait plus que ſoixante lieues à faire. Mais il fallait traverſer une mer ſujette à des calmes & à des orages. Il fut quinze jours à faire ce trajet. Enfin il débarqua en Californie à la miſſion de Saint Joſeph.

Contagion

Une maladie contagieuſe dévaſtait cette contrée, elle avait déjà emporté un tiers des habitans. Les Officiers Eſpagnols propoſent de quitter ce lieu & d'aller s'établir plus près du cap *San-Lucar*.

Intrepidité de l'Abbé Chappe.

Le temps presse trop, leur répondit l'abbé, *il ne s'agit pas de vivre, mais d'observer avantageusement*. Personne n'osa l'abandonner.

Il fut récompensé de son courage par la sérénité du Ciel qui lui permit de faire, le 3 de Juin, l'observation la plus complette.

Son monde est attaqué de la contagion, lui-même en est frappé.

Deux jours après, les deux Officiers Espagnols sont atteints de la contagion : les gens de leur suite en sont frappés : M. *Noel*, M. *Pauly*, M *Dubois*, en sont attaqués successivement. Ils étaient sans secours & presque seuls.

La moitié des habitans avait péri ; l'autre avait fui. L'abbé consulte quelques livres de médecine, il observe le mal, il distribue & il administre lui même les drogues qu'il croit les plus convenables. Il les ar-

rache presque tous à la mort. Et tandis qu'il s'occupe à les secourir, il est frappé lui même de cette funeste maladie.

Il se soigne à son tour : il se purge ; il se fait saigner par son interprète, qui d'abord le manque, & dont la main tremblante dirigée par celle de l'abbé, parvient à lui tirer quelques palettes de sang. Il eût guérit peut-être, si trop emporté par son zéle & venant de prendre une médecine, il ne se fût appliqué à observer une éclipse de Lune.

Cet effort accrut le mal : il ne put y résister, & il expira au milieu de ses compagnons fondans en larmes, souffrans encore le même mal & incertains s'ils lui échaperaient.

Il en meurt

MM. *Noel* & *Pauly* en guérirent entierement ; *Dubois* en mourut sur

M. Pauly rapporte en

France ses papiers.

ce rivage : un des Officiers n'expira qu'après son retour. Mais enfin le fruit de ce voyage ne fut pas perdu pour l'Europe. M. *Pauly* rapporta les papiers de l'abbé *Chappe* à Paris : il les remit à M. *de Cassini* qui vient de les publier. Et notre jeune Roi, digne d'entretenir le feu sacré qui anime les grands hommes, ne pouvant récompenser l'intrépide courage de l'abbé *Chappe*, a donné dumoins une pension à M. *Pauly*, qui le seconda avec tant de zéle dans ses longs travaux.

Voyage aux Indes Orientales pour chercher les livres de Zoroastre.

Voyage de M. Anque-

Tandis que ces Académiciens parcouraient le Globe pour perfectionner

l'Aſtronomie & la Géographie, un homme plus extraordinaire peut-être, & qui n'était encore d'aucune Académie, allait ramaſſer au fond des Indes les débris de l'antiquité la plus reculée.

til du Perron aux Indes Orientales.

Cet homme était M. *Anquetil du-Perron*. A l'âge de vingt ans, il avait une érudition profonde & il ſavait toutes les langues orientales que l'on connait en Europe.

Il s'était enthouſiaſmé d'amour pour *Zoroaſtre*; & ſachant que les Parſes ſe vantent d'avoir les ouvrages de cet ancien légiſlateur, écrit dans la langue originale qu'on parlait alors, il réſolut de les aller chercher, d'étudier cette langue & de traduire ces livres. Il était ſans bien & ſans protecteurs : ſon érudition lui avait pourtant procuré la con-

naiſſance de pluſieurs Savans illuſtres.

Il parla de ſon deſſein à M. le comte de *Caylus*, à M, l'abbé *Barthelemy*, à M. *l'abbé Sallier*, à Mrs *Falconnet*, *Bougainville* & *de Guignes*. On vanta ſon projet, on l'admira, on lui fit des promeſſes, & on ne ſe hâta pas de les réaliſer.

Le jeune homme impatient, prend ſon parti; & ſans ſolliciter des ſecours trop tardifs, il court chez l'Officier chargé par la Compagnie des Indes de lever des ſoldats pour la ſervir, & lui déclare qu'il veut s'engager pour aller à Pondichery. L'Officier ſurpris de trouver ce déſir dans un jeune homme bien élevé, le refuſe par humanité; & ne pouvant réſiſter à la vivacité de ſes

ſollici

follicitations, il différe plusieurs jours, & céde enfin à ses instances.

Départ de Paris.

Le jeune *Anquetil* part de Paris à pied, pour aller aux Indes, emportant sur son dos dans un sac, pour tout bagage, deux chemises, deux mouchoirs, une paire de bas, un étui de Mathématiques, la Sagesse de *Charon*, & les Essais de *Montagne*.

Ses compagnons, les autres soldats de cette recrue, étaient de vils brigands, tirés des cachots pour aller expier leurs forfaits en servant au fond de l'Inde dans une espèce d'esclavage : & les premiers soins d'*Anquetil* sont d'apaiser les querelles qu'ils ont entre-eux ou avec les paysans qu'ils tâchent de piller sur leur route. Il arrive au port de l'Orient, où il devait s'embarquer in-

connu & ſimple ſoldat, il y trouve ſon congé, que la compagnie lui envoyait ; un ordre aux Capitaines de ſes vaiſſeaux de le paſſer gratis; une penſion de cinq cens livres que le Roi lui accordait; & des lettres de recommandation pour les principaux Officiers de Pondichery, & même pour *Dupleix*.

Son zele étonne : on l'encourage.

Au bruit de ſon départ, tous les cœurs s'étaient émus, & on s'était hâté de lui envoyer des ſecours qu'on négligait de lui donner, lorſqu'il était à Paris & qu'on doutait s'il était mû par une réſolution inébranlable, ou par une efferveſcence paſſagère, trop commune aux jeunes gens.

Le 7 Fevr. 1755.

Il s'embarque enfin, & après ſix mois de traverſée, il arrive à Pon-

dichery dans ces contrées qu'il avait tant desiré de voir.

Il est assez mal reçu à Pondichéry.

N'étant ni militaire, ni employé de la Compagnie, il fut reçu assez froidement dans cette ville : son dessein parut beau, mais peu important : on s'en méfia comme d'une entreprise hasardée pour tenter fortune : on citait même un Français qui, peu d'années auparavant, avait escroqué beaucoup d'argent à la Compagnie, sous prétexte de chercher ces mêmes livres. Pour comble de malheur *Dupleix* n'était plus dans l'Inde ; il eût senti le génie du jeune *Anquetil*, & il l'eût appuyé de toute sa puissance. M. *Leyrit* qui lui succedait se contenta de donner à ce jeune Français une pension de 1900 livres, & cinq ans après

il la porta jusqu'à 2, 880 livres. La Compagnie des Indes l'approuva.

Les premieres études de M. *Anquetil* furent la langue du Malabar, & surtout celle du Persan moderne, qu'on parle dans l'Inde plus communément que toute autre.

Il tombe malade.

Les plaisirs, les maladies & la guerre apporterent des obstacles sans nombre à ses travaux.

De Pondichery il passe au fond du Bengale. Il voulait se rendre à Bénarès, cette antique école des Brames. Une maladie oblige de le descendre à l'embouchure du Gange, dans un lieu appellé Bernagor. On le porte mourant chez des courtisannes, dans une maison de prostitution publique : il y est soigné par ces femmes, avec la plus touchante humanité. Il y recouvre un peu de

ſanté; & il ſe rend à Chandernagor. Avril 1756
Il parvient à guérir ſa fievre, à force de boire du caffé.

Une dyſſenterie plus cruelle le conduit aux portes du tombeau. A Bernagor on l'avait porté dans une maiſon de débauche : à Chandernagor on le mit à l'hopital.

Guerre ; Priſe de Chandernagor : ce qui lui arrive dans l'armée de M. Law.

Ler Anglais, les Français, le Nabab du Bengale ſe combattaient alors; le comptoir de Chandernagor fut pris. M. *Anquetil* ſe ſauva au travers des troupes Anglaiſes & de l'armée du Nabab. Il erra quelque temps dans le Bengale avec une petite armée Françaiſe commandée par M. *Law*. Envié, calomnié, inſulté par des Officiers, il quitte le Cap, il part ſeul pour retourner à Pondichery, en traverſant des contrées où jamais Européen n'avait

paſſé. Les flottes Anglaiſes fermaient alors les mers à tout Français. Effrayés de ſon deſſein ces mêmes Officiers qui l'avait outragé & qu'il abandonnait, le ſuivent hors du Camp, lui apportent des armes, des habits, de l'argent : il accepte une paire de piſtolets, il refuſe tout le reſte. On le ſuit encore ; on lui fait de nouvelles offres ; on en eſſuie de nouveau refus. M. le Chevalier *Carillon* ne pouvant les vaincre, gliſſe dans ſa poche, ſans qu'il s'en apperçoive, ſept roupies d'or. Qu'on juge ſi ce ſecours était néceſſaire ! M. *Anquetil* n'en poſſédait alors que deux.

Il ſe rend de Moxoudabad à Pondichery.

Il retourne à Moxoudabad, Capitale du Bengale : il vend ſon palanquin, ſon épée, ſes hardes ; il achete une arc, des flêches, un ſabre, un

bouclier, un petit cheval; & il prend l'habit des Indiens afin de traverser leur pays avec moins de danger.

C'est ainsi qu'il parcourut plus de quatre cens lieues dans des contrées inconnues, exposé aux tigres, aux éléphans sauvages, à des troupes de singes, à des nuées de sauterelles, aux corps-de-gardes des différens Nababs, plus dangereux que les bêtes féroces. Tantôt il avait des passe-ports; tantot il en manquait: quelquefois il passait à prix d'argent, & quelquefois en menaçant, le pistolet à la main; se donnant pour un Indien quand il le pouvait; soutenant, quand on le reconnaissait pour Européen, qu'il était un Officier député de l'armée du Bengale pour aller à Pondichery; & en imposant partout par sa fermeté.

Il échappe à Khoda-Leti.

C'eſt ainſi qu'il échappe à *Khoda-Leti* Seigneur Mogol, qui prenait le titre de Nabab, qui bravait celui de Bengale, qui campait ſous les murs de ſa capitale avec quatre ou cinq mille hommes, & qui paſſait pour être chargé dans ces contrées d'une commiſſion particuliere de l'Empereur réſident à Delhi.

Ce Mogol le reçut très bien : il lui fit préſenter du bétel; il le fit parfumer d'eau roſe : il lui offrit des bijoux, des habits, des femmes. Le jeune *Anquetil* ſe flatte d'abord que ce Mogol ne cherche qu'à s'attacher un Français qui parle Perſan, & qui puiſſe lui rendre tous les ſervices qu'on attend en ces contrées, de l'induſtrie Européenne : & il refuſe ſes offres avec douceur & reconnaiſſance. Bientot ce Mogol, en

fouriant, lui demande si son menmenton porte de la barbe depuis longtems ; & il accompagne cette question de caresses peu équivoques ; alors le jeune homme saisit ses pistolets, les lui présente, le fait reculer, & se retire au travers d'une multitude d'Indiens étonnés, qui n'attendaient qu'un mot ou qu'un geste de leur Maître, pour massacrer cet insolent Français qui avait l'audace de refuser l'honneur qu'on voulait lui faire.

Ce fut au travers de tant de dangers, de mille aventures étranges, de mille objets absolument nouveaux pour un Européen, & après une marche de cent & un jours, qu'il arriva à Pondichery.

En entrant dans cette ville il trouve son frere, son frere arrivant

Il trouve son frere.

d'Europe, & venant chercher l[a] fortune dans ces mêmes climats, o[ù] celui-ci cherchait une nouvelle ſcien[-]ce. Les deux freres s'évanouiſſent e[n] s'embraſſant.

Il part pour Surate.

Ils deſirent de ne ſe point quitter. M. *Anquetil* obtient de M. de *Leyri[t]* que ſon frere paſſe avec lui à *Surate*, avec l'expectative de ſuccéder à M. *Verrier* Chef de ce comptoir. Bien[-]tôt les deux freres s'embarquent, tournent le Cap Comorin, vont deſ[-]cendre à Mahé, petit établiſſement qu'ont les Français ſur la côte du Malabar, preſque ſous la même la[-]titude que Pondichéry.

Le 27 Oct. 1757.

Il va de Goa à Surate, par terre.

Ils paſſent de là à Goa, & ſe rendent à ſurate, l'un en ſuivant la côte, & l'autre toujours avide de s'inſtruire en s'enfonçant dans les terres, en bravant de nouveaux pé[-]

s dans des climats & chez des
uples presqu'inconnus, se précipi-
nt dans les dangers par goût, par
patience. Qu'on en juge par ce
ait.

En partant de Cochin pour reve-
r à Mahé, voguant dans une bar-
ue remplie de Maures, aux ordres
un Patron Maure, il conçoit à
ur maniere de manœuvrer, qu'il
ra plusieurs mois à faire un voya-
e qu'il voulait faire en peu de
urs. Il ordonne au Patron de ten-
re ses voiles, & de s'abandonner
ux flots. Le Patron le regarde &
e lui répond pas. *Anquetil* indigné
e ce mépris si froid, prend ses pis-
olets & réitère son ordre : même
ndifférence de la part du Patron.
Alors ne se possédant plus, *Anque-
il* le saisit par la barbe, & prétend

Le 25 Janv. 1758. Il s'expose à se faire tuer par des Maures.

le contraindre à lui obéir. Les Maures quittent la manœuvre, & les armes à la main, ils l'entourent en grinçant des dents. Il allait étre tué, si, comme il l'avoue lui-même, le Patron maure n'avait été beaucoup plus sage que lui. Il se contenta de le faire mettre à terre.

Armée de Faquirs.

Dans son voyage de Moxoudabad à Pondichéry, près de la fameuse Pagode de Jagrenat, il avait rencontré une armée de Faquirs : ce sont des pélerins qui, de toutes les parties de l'Inde & même de la Tartarie, viennent visiter cette Pagode ; ils y viennent tous séparément, les uns plutôt, les autres plûtard, & ils sont

Le 23 Mars 1758.

rançonnés sur leur passage, par tous les soldats des Rajah : ils payent des droits à l'entrée de la ville ; ils en payent aux Brames de la Pagode ;

ꞁis quand ils ſont tous réunis, ils forment en corps d'armée, ils n retournent en ordre, ils pillent villages, les villes, & ils forcent elquefois le Rajah lui-même à ſe :hetter du pillage. Cette dévaſta-n s'étend juſques dans le Bengale, ils ſe diſperſent & retournent acun chez eux. *Ainſi*, dit M. *An-etil, le Rajah, les Brames, les iquirs s'enrichiſſent; & c'eſt, comme lleurs, le peuple qui paye.*

Dans cet autre voyage pour ſe ndre à Surate, après avoir quitté côte du Malabar, franchi le ſom-net des Gattes, & deſcendu dans pays des Marates, le peuple le lus guerrier de l'Inde; il vit une :une femme de ce peuple ſe brû-:r ſur le cadavre de ſon mari, au on des tambours, des flûtes, des

chants des Prêtres & des cris d
peuple édifié de son courage.

Boyades.

Il demeura aussi quelque temp
avec une de ces troupes de Mar-
chands, qu'on appelle Boyades : c
sont des familles ambulantes : elle
n'ont pas de chariots, comme le
Tartares, ni de chameaux comm
les Arabes; les femmes, les enfans
le bagage, les marchandises son
portés sur des bœufs; les homme
marchent, à pied; les femmes ac-
couchent en route; elles allaiten
elles-mêmes leurs enfans. Le Che
de la Boyade conduit la marche, e
jouant d'une espece de flageolet. L
plus grande simplicité régne dan
leurs habillemens & dans leurs re-
pas : leur vie est précisément celle
des anciens Patriarches.

Débauches

Si ces mœurs sont simples & in

nocentes, celles des villes ne le ſont pas. M. *Anquetil* vit dans preſque toutes & ſur-tout dans celle d'Aurengabad, la debauche pouſſée publiquement plus loin qu'à Pondichery & qu'au Bengale, où elle eſt telle cependant qu'elle révolte les plus dépravé des Européens, au moment où il y aborde. On voit à Aurengabad des lieux publics de proſtitution, où il n'y a que des jeunes garçons qui s'abanbonnent à tous venans. Ces lieux ſont plus communs & plus fréquentés que ceux des courtiſannes, qui n'y ſont pourtant point rares.

Pagodes.

Près de cette ville ſont les pagodes d'Iloure creuſées dans le roc, & repréſentant des palais & des temples; celles de Daltabad auſſi taillée dans le roc; & le tombeau

Le 1 Mai 1757.

de la fille d'*Aurengzeb* : M. *Anquet* fut les voir.

Il arrive à Surate.

Arrivé à Surate il commence enfi après trois années de courſes, d fatigues & de dangers de toute eſ pèce, les travaux littéraires qui ſeu l'avaient attiré dans l'Inde.

Deux Prêtres Parſes *Darab* & *Kaous* l'aident à traduire du Zend o du Pelhvi en Perſan moderne, l manuſcrit d'un livre de Zoroaſtre Ce manuſcrit était défectueux : il e emprunte un autre d'un autre Parſe: il le confronte avec le ſien : il refuſe de le rendre avant de l'avoir copié: on le menace ; il craint qu'on ne le lui enleve de force ; il travaille ſes piſtolets ſur ſa table.

Troubles qui déſolent cette ville.

Tout était alors en combuſtion dans Surate : les Anglais aſſiégeaient la Citadelle de cette ville, & ils l'enle-

'enlevaient aux Indiens. Tous les omptoirs des Européens étaient dans les alarmes continuelles, celui des Français avait les plus vives inquiétudes. Chacun cherchait à mettre ses effets en sûreté. Les Prêtres Parses n'osaient se montrer. Les Anglais vainqueurs obtinrent enfin que la cour de Delhi leur cédât le gouvernement de la citadelle. Ils devinrent ainsi la puissance prépondérante à Surate ; & le calme y renaquit.

Pendant ces combustions politiques M. *Anquetil* s'occupait en paix de ses travaux littéraires. Il vivait seul, enfermé, ne sortant presque jamais ; goûtant une joye pure, en faisant un ouvrage qu'aucun homme jusqu'alors n'avait fait, ni pu faire.

Il commença sa traduction des livres de Zoroastre le 24 Mars 1759.

Maladie ſinguliere.

Il fut arrêté au milieu de ſe travaux trop aſſidus, par une maladie que je crois inconnue en Europe. On l'appelle à Surate, le dérangement du nombril. c'eſt un relâchement des vaiſſeaux ombilicaux. Les arteres s'élevent au-deſſus du nombril : le malade éprouve un vomiſſement continuel, ou une diarrhée fréquente, qui le ferait bientôt mourir. On replace le nombril avec une opération violente & douloureuſe. Ce mal le reprit pluſieurs fois.

Il eſt attaqué & bleſſé cruellement.

A peine était-il convaleſcent, qu'il fut attaqué par un Français qu'on avait irrité contre lui, par de faux rapports. Ils ſe battirent avec fureur devant plus de quatre cens Indiens, qui n'oſerent les ſéparer. M. *Anquetil* reçut trois coup d'épée & deux coups de ſabre. Il ſe traîna

couvert de sang, & presque mort, jusqu'à la loge française.

Au bruit de cet événement les Chirurgiens Français, Hollandais, Anglais, Portugais, accoururent pour le panser. Les blessures étaient si terribles, qu'il fallut lui faire des opérations plus cruelles encore, & employer le fer à sa guérison.

Les Anglais le prirent sous leur protection, malgré la guerre qu'ils avaient avec la France. Le Nabab *Aali-Navaz-Kan* fit faire des informations contre son adversaire. Tous les Européens qui étaient à Surate, de quelque nation qu'ils fussent, lui témoignerent le plus grand intérêt. Il se fit porter à la loge des Anglais, & depuis il demeura sous la protection de ce peuple, tant qu'il resta dans cette ville.

Il avait déjà rassemblé beaucoup de livres écrits en Sams-Kretan, en Zend, en Pelhvi. Il profita du crédit des Anglais pour en acquerir d'autres. Il ne put cependant obtenir tous ceux qu'il desirait.

Bain. S'il ne se livra pas aux *plaisirs* trop licentieux, qu'on lui offrait à Surate, comme dans les autres villes de l'Inde ; il en est un dont il jouit fréquemment, & dont nous n'avons point d'idée : c'est le bain.

Il ne consiste pas à se plonger, comme en Europe, dans une riviere ou dans une cuve. Les bains publics sont composés de trois salles voûtées & eclairées d'enhaut par des fenêtres rondes. On se déshabille dans la premiere ; on trouve dans la seconde des fontaines d'eau tiède ; dans la troisiéme l'eau est presque

bouillante & la chaleur eſt ſi grande qu'on peut à peine marcher ſur le plancher.

Dès que vous êtes entré nud dans l'une de ces deux derniéres ſalles ; un des ſerviteurs du bain vous étend ſur une planche & vous arroſe d'eau chaude. Enſuite il vous preſſe tout le corps avec un art admirable. Il fait craquer les jointures de tous les doigts & même celles de tous les membres. Il vous retourne & vous étend ſur le ventre. Il s'agenouille ſur vos reins, vous ſaiſit par les épaules, fait craquer l'épine du dos, en agitant toutes les vertebres, donne de grands coups ſur toutes les parties les plus charnues & les plus muſculeuſes. Puis il revêt un gant de crin, & il vous en frotte tout le corps au point de ſe mettre lui-

même en ſueur. Il lime avec une pierre ponce la chair épaiſſe & dure des pieds : il vous oint de ſavons & d'odeurs : enfin il vous raze & vous épile.

Ce manége, dit M. *Anquetil*, *dure bien trois quarts d'heure, après cela on ne ſe reconnaît plus : il ſemble qu'on ſoit un homme nouveau : on ſent dans tout le corps une ſorte de quiétude produite par l'harmonie que les frottemens & les tiraillemens ont établie entre toutes ſes parties : la peau eſt quelque temps couverte d'une ſueur légère qui lui donne une douce fraîcheur : on ſe ſent vivre. Paſſer enſuite deux heures ſur un canapé & s'endormir partie de faibleſſe, partie de chaleur, après avoir fumé un demi hoka , eſt un plaiſir que ne ſentiront jamais les corps reſſerrés par les froids*

du Nord, ou livrés à l'activité inquiéte des climats tempérés. Ce font les propres termes de cet Auteur.

Les femmes prennent les bains avec les mêmes cérémonies : mais ce font des femmes qui les frottent. Ce plaisir est si grand, que, dans leurs maisons mêmes, elles passent une partie de la journée sur des canapés, entourées d'esclaves accroupies qui leur pressent & leur frottent les jambes & quelquefois tout le corps.

Les Russes ont des bains à peu-près pareils : on s'y arrose d'une eau presque bouillante ; on s'y couche sur une pierre ; on y est fustigé avec de longues verges de branches de bouleau encore garnies de feuilles ; jusqu'à ce que la peau devienne d'un

rouge ſanguinolent. Ce ſont com-
munément des femmes qui rendent
ce ſervice aux deux ſexes. Les Ruſſes
en ſortant de cette étuve, encore
tous couverts de ſueur & ſillonnés
de verges, vont ſe rouler dans la
neige. L'abbé *Chappe* voulut prendre
un de ces bains, il ne put jamais
le ſupporter : il s'en trouva très mal,
& il n'en parle pas comme M.
Anquetil des bains de Surate. Il les
croit néceſſaires à la ſanté de ces
peuples ; mais il n'y a rien éprouvé
de délicieux.

Je crois pourtant que le ſens du
toucher répandu dans tout le corps
pourrait être ſuſceptible de plus de
plaiſirs, que nous ne l'imaginons dans
notre Europe ; & qu'il n'y a pas un
ſeul endroit en nous, où une douce
irritation des houpes nerveuſes ne

pût procurer une ſenſation délicieuſe. Cet art de la volupté ne me parait avoir été cultivé qu'aux Indes : nous le dédaignons trop en Europe. Notre activité rejette un plaiſir qui entraîne une perte de temps conſidérable.

M. *Anquetil* en perdait peu. Dès qu'il eut achevé ſa traduction, il voulut connaître les antiquités qui rendront toujours ce pays le plus curieux de la terre.

Temple des Parſes.

En vain cette preſqu'iſle de l'Inde fut envahie & pillée tour-à-tour par les Perſans, par les Grecs, par les Tartares, par les Arabes, par tous les peuples de notre Europe ; loix, mœurs, religion, inſtitutions, monumens, tout y reſpire encore la plus haute antiquité. A coté des vices, des débauches, des intrigues, des

complots que tant d'invaſions, &
que le mélange de tant de nations,
de cultes, d'uſages différens font
naître de toutes parts, on retrouve
la ſimplicité, les vertus & les ſuperſ-
titons des premiers âges.

M. Anquetil voulut connaître les
monumens & les inſtitutions de ces
temps qui précédérent les ſiécles
ſi vantés de Rome, de la Grece, de
l'Aſie mineure & peut-être même
de l'Egypte.

D'abord il fut viſiter un temple
des Parſes : il y vit le Feu Sacré.
Certe viſite d'un étranger était une
profanation : elle pouvait être punie
de mort. Il s'était habillé en Parſe :
le Prêtre *Darab* l'avait introduit,
le fils de *Darab* officia ce jour-là :
car ces Prêtres ſe marient. M. *An-
quetil* fut enſuite viſiter leur cime-

tière : quelques Parses le reconnurent ; ils en murmurent beaucoup ; mais aucun ne l'insulta.

Hôpital fondé pour les animaux.

L'hôpital que les Indiens ont construit pour les animaux attira aussi ses regards. Cette pitié nous paraît ridicule : elle ne pouvait naître que chez un peuple aussi doux. Il n'a pourtant point encore pensé à en fonder pour les hommes : sans doute il a cru qu'un homme ne pouvait jamais manquer de secours.

Pagodes taillées dans le Roc.

Ces monumens sont modernes en comparaison des Pagodes célèbres de l'Isle de Salcette, de l'Isle Eléphante. Toutes sont creusées dans le roc. Ce genre d'architecture ne pouvait naître que dans la Zone Torride, où sur ses confins ; dans des pays ou l'eau ne filtre pas au travers des terres.

Il paraît que les Ethiopiens habi-tèrent autrefois ainſi dans des ca-vernes taillées au marteau, & qu les Egyptiens ſe plurent à ſe creuſe des Palais ſouterrains. Dans nos cli-mats l'humidité les eût bientôt ren-dus inhabitables.

Ce goût pour les excavations fu commun à ces trois peuples : il pro-venait ſans doute de la néceſſité de fuir les rayons d'un Soleil trop brû-lant. On ne ſait dans quel temps ces Pagodes ont été creuſées : leur antiquité eſt immenſe.

Il dérobe un bœuf de pierre pour l'apporter en France.

En parcourant la Pagode de Dieguefferi, M. *Anquetil* ne put réſiſter au deſir de voler un bœuf de pierre, d'un pied de long. Il était encore gras de l'huile des ſacrifices : en racontant ce fait, il ſe condamne lui-même ; il convient que la curioſité

& le desir d'apporter en Europe une idole Indienne, déguisant à ses yeux une action criminelle, il avait d'abord voulu faire dérober ce bœuf par le Parse *Irdji*, qu'il appelle son fidéle domestique : mais ce Parse d'une probité sévere ne le voulut pas. Il le fit enlever par un de ses porteurs qui était Musulman : & il le fit cacher dans son palanquin. Les Brames s'apperçurent que ce bœuf manquait : ils soupçonnerent le voleur ; mais ils n'oserent faire aucune recherche.

Les figures de quelques unes de ces Pagodes souterraines ont été enduites de plâtre, par les Portugais qui voulurent changer ces Pagodes en Eglises. Ils les ont abandonnées après avoir gâté un ouvrage

que tant de ſiécles avaient re
pecté.

Il ne peut exécuter tous les projets qu'il avait formés.

Dans ſes vaſtes projets, M. *A*
quetil s'était propoſé non ſeulemen
de rapporter en Europe les livres d
Zoroaſtre, mais encore tous ceu
qui contiennent les loix ſacrées d
différens peuples de l'Aſie. Il f
chercher les quatre *Vèdes* que l
Brames prétendent avoir été compoſés
par *Khreſchnou* il y a quatre mille
ans : ce qui ne me paraît pas d'une
antiquité bien reculée pour l'Inde.
Les livres de *Zoroaſtre* ſont moins
anciens encore : ils ne remontent guè-
res qu'à cinq cens ans avans l'Ere
chrétienne.

Ces *Vèdes* ſont écrits en Sams-
kretan : les livres parſes en Zend &
en Pelhvi. Le deſſein de M. *Anque-
til* était d'aller chercher les *Vèdes*

Bénarès & d'y apprendre le Samscretan. Il comptait delà passer à la Chine. Sa santé & sur-tout les malheurs de la France ne le permirent pas. Pondichery fut pris. La puissance, la fortune, le crédit & même les esperances des Français dans l'Inde étaient absolument perdues. Un Français ne pouvait y voyager : en butte à toutes les insultes, il ne pouvait espérer aucun secours, ni se recommander d'aucune puissance. Il ne fallut songer qu'à revenir.

M. *Anquetil* partit de Surate sur un vaisseau Anglais. Il revient le 15 Mars 1761.

Il était encore dans les mers de l'Inde au cinquieme degré 21 minutes de latitude Sud, lors que *Vénus* passa sur le disque du Soleil. Il l'observa de son bord, comme il put, couché sur le dos. M. *le Gen-* Le 15 Mai 1761. Le 6 Juin 1761.

til était auſſi dans ces mêmes mer ſur une frégate françaiſe retenue par des vents contraires : & il obſervait de ſon bord, auſſi mal à ſon aiſe. Leurs vaiſſeaux s'étaient croiſés, & heureuſement ils ne s'étaient point apperçus ; car ils ſe ſeraient combattus.

Fnfin après huit mois d'une navigation périlleuſe, il aborda en Angleterre & deſcendit à Porſtmouth. Le vaiſſeau qui l'avait amené, portait des priſonniers de guerre. Et quoique M. *Anquetil* ne le fût point, il fut traité comme tel, malgré ſes proteſtations. Il obtint cependant la permiſſion d'aller viſiter l'Univerſité d'Oxford, & il trouva que le plus beau de ſes manuſcrits, comme il l'appelle lui-même, *le Vendidad-Sadé*, était dans la Bibliotheque Bodlienne : perſonne alors ne l'entendait

endait : lui ſeul en Europe pouvait e lire.

Il paſſa quelques jours à Londres, l s'embarqua pour Oſtende, & reint à Paris le 14 Mars 1762, après ept ans & un mois d'abſence.

Le lendemain il dépoſa à la Bibliotheque du Roi, deux exemplaies des livres de *Zoroaſtre*, ſept Dictionnaires Perſan moderne, trois Dictionnaires Sams Kretan, & cent quatre-vingt manuſcrits dans diverſes langues de l'Inde.

M. le Comte de *Caylus*, M. l'Abbé *Barthelemy*, M. de *Maleſherbes*, le reçurent avec les tranſports qu'inſpire le ſuccès d'une grande entrepriſe. Les portes de l'Académie des Belles-lettres lui furent ouvertes, & par-tout dans Paris on le rechercha avec le plus vif empreſſement. Bien-

tôt il ſe déroba à tant d'accueil pour ſe livrer entierement à des étu des que lui ſeul en Europe eſt ca pable de faire.

Voyage autour du Monde.

Voyage de M. de Bougainville autour du monde.

Ce fut ſous le feu Roi que des Français firent pour la premiere fois le tour du monde. Il eſt bien étonnant que *Louis* XIV qui aimait toutes les grandes entrepriſes, & qui envoya des Ambaſſadeurs juſqu'à Siam, ait négligé de faire faire un tel voyage, & de chercher un nouveau continent, auquel on eût donné ſon nom.

Voyages autour du monde.

On n'a fait encore que dix-neuf fois le tour de ce globe, & il n'y a que quatre nations qui partagent cette gloire.

Les Espagnols firent les premiers cet étonnant voyage, sans le savoir: & ils étaient guidés par un Chef qui ne s'en doutait pas. Ce Chef était un Portugais, le célébre *Magellan.* Il trouva un passage dans la mer du Sud, par l'Occident du monde, au Midi de l'Amérique: il lui donna son nom, & il mourut sur les côtes de l'Asie dans l'Isle de Matan, l'une des Philippines. *Sébastien Cano* son Lieutenant acheva le tour du monde: il fut très étonné de l'avoir fait, & d'avoir démontré que la terre est un globe suspendu dans les airs, & nageant au milieu des astres.

Il était parti en 1519. Il est remarquable que les Espagnols, après avoir donné les premiers un tel

exemple, n'ont jamais tenté de refaire ce voyage.

Les Anglais ont fait onze fois le tour du monde; les Hollandais six fois. Dans deux de ces expéditions ils eurent des Allemands pour Chefs.

Enfin les Français l'ont tenté: mais ils n'ont fait ce voyage qu'une seule fois, & dans ces derniers temps en 1764, sous la conduite de M. *de Bougainville*.

Un Français avait fait cependant le tour du monde avant lui: il s'appellait *la Barbinais le Gentil*. Il se rendit au Perou en 1714, sur un vaisseau particulier, pour les affaires de son commerce. Il passa de l'Amérique à la Chine. Il parcourut les mers des Indes; changeant toujours de vaisseau. Il revint en fai

ſant le tour de l'Afrique. Ainſi *Dampierre* avait fait le tour de monde ; ainſi peut-être quelques autres l'ont fait. Mais ce ſont des particuliers qui voyagent pour leurs propres intérêts, que l'œil du public ne remarque point, & que l'hiſtoire oublie.

De ces dix-neuf voyages autour du monde, il y en eut dix faits dans ce ſiécle ; dont à peine les trois quarts ſont écoulés : & de ces dix, il y en a huit faits par des Anglais.

M. de *Bougainville* fit le 17me. de ces voyages ; car depuis ſon départ le Capitaine *Cook* a fait deux fois le tour du Globe. M. de Bougainville avait ſur ſon bord deux Savans diſtingués, M. *Verron* Aſtronome & M. de *Commerçon* Botaniſte

M. Bougrainville fait le 17e. de ces voyages.

infatigable. Il paſſa le détroit de Magellan, où la navigation eſt ſi dangereuſe & où l'on trouve des ports dont l'air eſt ſi ſalubre, que toutes les maladies s'y diſſipent promptement.

Il traverſa la mer du *Sud*, & ne retrouva point ces terres que *Davis* avait apperçues dans l'autre ſiecle : ſoit qu'il ſe fût trompé, ſoit qu'elles ayent été englouties par l'Océan, comme le feront vraiſemblablement pluſieurs Iſles très baſſes que M. de *Bougainville* a découvertes & qui ſont preſque entiérement ſubmergées.

Il faut remarquer que tous ceux qui ont fait le tour du Globe, après avoir franchi le détroit de Magellan, ſe ſont hâtés de remonter au de-là du Tropique, afin d'y trouver

les vents alisés qui soufflent constament de l'Est à l'Ouest; & qu'ils ont traversé l'Océan Pacifique près de l'Equateur.

M. *de Bougainville* découvrit plusieur Isles dans cette route, entre-autres celle de Taiti, que les Anglais avaient vue les premiers, huit mois avant lui, & dont la connaissance n'avait point encore été portée en Europe.

Il découvre Taïti, que les Anglais avaient trouvé les premiers, quelques mois avant lui.

Cette Isle est devenue célébre par sa fertilité, par sa température, par la belle stature de ses habitans, par leur couleur, moins blanche que celle des Européens, mais beaucoup moins noire que celle des habitans des autres Isles de la mer du Sud.

Les hommes y choisissent une compagne, & ils permettent quelque-

Les habitans de cet-

te Iſle conſentent que leurs femmes ſe livrent à d'autres & ſur-tout aux étrangers.

fois qu'elle ſe livre à d'autres. Il invitent les étrangers à en jouir. L'i dée d'une propriété excluſive n'eſ point née chez ce peuple, ils igno rent les tourmens de la jalouſie. Il ne ſoupçonnent point que l'acte pa lequel on produit ſon ſemblable ſoi un acte honteux. Loin de ſe cache pour poſſéder une femme, c'eſt pou eux un moment de fête & de triom phe: ils cherchent plutôt les regards qu'ils ne les évitent. Ils jouiſſent ſouvent des plaiſirs de l'amour en public, aux ſons des inſtrumens.

Une femme ne doit point, ſans la permiſſion de ſon mari, ſe livrer à un autre: une liaiſon paſſagere ne la ſouſtrait point à celui à qui elle appartient en propre: c'était ainſi à Sparte. Les Taïtiens châtient, nous dit-on, la femme qui ſe li-

tre à un autre ſans le conſentement le ſon mari : c'eſt donc plutôt le manque de déférence que l'adultere, qu'ils puniſſent.

Chez plus d'un peuple on a cherché à concilier le droit naturel qu'a toute femme de ſe livrer à qui bon lui ſemble, avec le droit légal qu'a tout tout mari de la poſſéder excluſivement. Chez la plûpart des peuples ſauvages les filles jouiſſent d'une liberté entiere. Chez plus d'un peuple policé on a pour elles beaucoup de tolérance. La rigidité de la religion chrétienne, l'habitude de marier par des convenances de fortune des filles à peine nubiles, l'indiſſolubilité des nœuds du mariage, ont forcé plus d'un peuple de notre Europe à tolérer l'adultere ſans ſcandale : comme on tolérait à Sparte le lar-

cin fait avec adresse. Par-tout il est plus facile de faire céder la loi, que d'éteindre l'instinct de la nature. Ce n'est pas à des Français à trouver cette coûtume fort extraordinaire.

Dans l'Isle de Taïti les filles jouissent de leur liberté sans scrupule, sans crainte de ne point trouver d'époux, & sans que personne s'imagine qu'une telle conduite soit répréhensible.

Les hommes ne sont point égaux entr'eux à Taïti.

Les hommes ne sont point égaux, dans cette Isle. Les rangs y sont marqués par des distinctions frappantes. Les inférieurs y ont de grands égards pour leurs supérieurs. Il y a des seigneurs de cantons.

Ils paraissent un peu plus policés que les habitans des autres Isles

Ces peuples paraissent beaucoup plus policés, qu'aucun de ceux qu'on a trouvés jusqu'à cette heure dans la mer du Sud. Ils ont cultivé plu-

ſieurs arts. J'ai vu à Londres chez le Docteur *Forſter* leurs armes, leurs vêtemens, leurs filets, leurs ornemens, pluſieurs petites figures de pierre ou de bois groſſierement ſculptées, qui prouvent qu'ils ont ébauché la plûpart de nos arts. Cependant ils n'ont aucun métal, ils n'en ont vu pour la premiere fois que quand les Anglais aborderent dans leur Iſle.

de la mer du Sud.

Leur langue eſt de la plus grande douceur. Chaque conſonne paraît ſuivie d'une voyelle. La plûpart de nos Conſonnes leur manquent, & ils ne peuvent les articuler. Je ne doute pas que cette langue n'en ait d'autres que nos Européens ne peuvent prononcer ni écrire avec nos lettres, dont chacune repréſente un

De leur langue.

ſon qui n'eſt point celui de telle ſyllabe de cette langue.

Qu'on juge à quel point diffère cette prononciation. Le Taïtien qui vint volontairement à Paris, ne put jamais nommer M. de *Bougainville* que *Poutavéri* : en voulant prononcer la ſyllabe gutturale *gain*, il diſait *ta*, & la double *ll* n'exiſtant point dans cette langue, en s'efforçant de l'exprimer il rendait le ſon de la lettre *r*, & ſon effort pour *Ville* n'aboutiſſait qu'à dire *Véri*. Nous prononçons tout auſſi mal les mots de ſa langue. Involontairement nous rapportons tous les ſons à quelques unes de nos ſyllabes, & nous les corrompons. Un Anglais, un Français, un Eſpagnol, écrivent différemment le même mot, quoiqu'ils ayent entendu le même ſon.

Curiosité des Taïtiens. Ils dépouillent de ses habits un des gens de M. de Bongainville.

Les Taïtiens n'ayant point nos idées de pudeur, étaient fort surpris de voir nos habits. Les Français n'avaient point abordé au même lieu où les Anglais avaient débarqué quelques mois auparavant: ainsi ils étaient un objet absolument nouveau pour les habitans des bords où ils descendirent. Leur curiosité s'éveilla, ils surprirent le cuisinier de M. de *Bougainville*, descendu furtivement & avant tout autre, au moment de l'abordage dans cette Isle inconnue. Il faut savoir que les Taïtiens, voyant les deux vaisseaux Français approcher de leurs côtes, étaient venus au devant d'eux, dans une multitude de canots; qu'ils avaient des femmes avec eux; qu'ils les montraient aux Français, & que même en levant le voile qui les cou-

vrait en partie, ils les leur montraient toutes nues. Ces femmes étaient bien faites, & à peuprès blanches. Nos Français n'en avaient point vu depuis plusieurs mois. Leur sang s'enflamma : chacun voulait quitter la manœuvre, pour *sauter* dans ces canots. Il fallut toute l'autorité des Chefs pour les retenir à bord jusqu'à ce qu'on eût jetté l'ancre, & assuré ces vaisseaux dans ces parages inconnus : & comme le remarque M. de *Bougainville*, la plus grande difficulté pour les Chefs, était de se contenir eux-mêmes, à la vue de tant d'objets ravissans. Ils menacerent de mort, quiconque quitterait le vaisseau. Ce malheureux cuisinier ne se croyant pas nécessaire dans ces momens, descendit, sans qu'on s'en apperçût,

ans un de ces canots, gagna l'Isle, & s'attacha à suivre une femme : quand il fut éloigné du bord, les Taïtiens l'entourerent, le déshabillerent, examinerent attentivement toutes les parties de son corps, & le trouvant semblable au reste de l'espece humaine, ils lui rendirent scrupuleusement tous ses habits & tous ses effets.

Ce fut envain que pour réparer cette espece de violence, ils lui offrirent la femme qu'il avait suivie. Ce malheureux qui s'était imaginé pendant l'examen, qu'ils s'apprêtaient à le manger, avait conçu une telle frayeur, que, dès qu'il fut libre, il retourna au vaisseau. Il raconta son aventure à M. de *Bougainville* & lui dit : *je suis coupable ; vous pouvez me punir, comme vous le vou-*

drez ; mais vous ne me ferez jamais autant de peur qu'ils m'en ont causé.

Ils reconnoissent une femme que les Français avaient sur leur bord, en habit d'homme, & qu'ils n'avaient point soupçonnée.

Quelques temps après, les Taïtiens en voulurent faire autant au laquais de M. de *Commerçon*, domestique zélé, infatigable, fort instruit de la Botanique, le suivant avec intrépidité sur la cime des montagnes, dans le fond des abimes, portant les vivres, les armes, l'herbier & les papiers nécessaires à son maître, ne refusant jamais aucun travail, & surnommé la bête de somme, à cause de sa force. *C'est une femme, c'est une femme*, s'écriaient les Taïtiens, en la suivant; & ils voulurent la deshabiller. Comme ils permettaient que les Européens jouissent de leurs femmes & de leurs filles, ils prétendaient

joi [illegible]

jouir de cette Européenne. Il fallut l'arracher de leurs mains. Cette aventure fit naître des ſoupçons : nos Français l'obſerverent mieux : ſon menton ſans barbe, ſes genoux ronds, ſa poitrine élevée, firent croire que les Taïtiens ne s'étaient pas trompés ; on ſe rappella que ce domeſtique s'était toujours conduit avec une décence rare parmi des hommes & inconnue ſur les vaiſſeaux ; qu'il n'avait jamais changé de linge, ni ſatisfait les beſoins de la nature devant perſonne : les ſoupçons devinrent très violents.

C'était en effet une femme : elle avoua ſon ſexe en pleurant, à M. *de Bougainville*, quand elle ne put plus le cacher. Elle lui apprit que, née en Bourgogne, ruinée par la perte d'un procès, réduite à la mendicité ou

à la servitude, elle avait quitté son pays, son nom & l'habit de son sexe; qu'elle avait servi quelques temps, comme homme, un Genevois; qu'ayant appris à Rochefort que M. *de Commerçon* cherchait un domestique pour faire le tour du *monde*, elle avait été tentée de faire cet étonnant voyage; qu'elle s'était présentée à lui sous le nom de *Barré*; qu'elle l'avait trompé sur son sexe, non sur les services qu'elle pouvait lui rendre, puisqu'elle avait surpassé les hommes même par sa patience dans les travaux.

Cette femme n'était âgée que de vingt-six ans. M *de Bougainville* assure qu'elle s'est toujours conduite *avec la plus scrupuleuse sagesse*: c'est son expression.

On demande comment les Taï-

tiens l'ont reconnue ? Son habit tout à fait étranger pour eux, ne leur en imposait pas : & ils regardaient tous ces Européens avec une attention que nos Français n'avaient pas les uns pour les autres. Nous eussions été aussi habiles qu'eux en pareil cas.

Cette femme est la première & la seule que je sache, qui ait entrepris de faire le tour du monde. Elle ne l'acheva pas entièrement. Elle resta à l'Isle de France avec M. *de Commerçon* ; elle y reprit les habits de son sexe & s'y maria. Elle est actuellement à la tête d'un riche établissement.

Il y a deux races d'hommes dans l'Isle de Taïti. Ceux de la premiere, grands & bien faits, sont presque aussi blancs que les Européens : les

Il y a deux races d'hommes à Taïti.

femmes le sont plus que les hommes : elles ont même un peu d'incarnat sur les joues. Ceux de la seconde, moins grands, moins bien taillés, sont de la couleur des Métis : le Taïtien qui vint à Paris, & celui qui est actuellement à Londres, sont de cette seconde race.

Les Taïtiens aiment les voyages.

Les Taïtiens accueillent les étrangers ; ils ont le goût des voyages : deux d'entre-eux avaient suivi volontairement les Anglais. Ils ne purent supporter les fatigues d'une si longue route ; & ils moururent à Batavia, la premiere colonie Européenne où ils descendirent.

Celui dont nous avons déjà parlé, qui suivit M. *de Bougainville*, & qui vint jusqu'à Paris où il resta onze mois, ne revit pas non plus son pays. On prit pourtant soin de l'y

renvoyer. M. *de Bougainville* nous dit qu'il donna le tiers de ſon bien pour fréter le vaiſſeau qui devait le ramener. Madame la Ducheſſe de *Choiſeul* fit embarquer avec lui des inſtruments aratoires, des beſtiaux, des graines, pour donner aux habitans de cette Iſle des biens qui leur manquent. Les apprêts furent inutiles : *Aotouron*, c'eſt le nom de ce Taïtien, mourut à Madagaſcar : car on lui fit prendre cette route, qui paraiſſait plus commode, par la facilité de ſe repoſer à l'Iſle de France, & d'y prendre de nouvelles proviſions ; quoi qu'elle ſoit une fois plus longue que celle qu'on eût faite en paſſant par le détroit de le Maire ou de Magellan. La perte d'*Aotouron* & celle des deux premiers Taïtiens qui ſuivirent les Anglais,

n'ont point empêché qu'un quatrieme ne se soit embarqué avec le Capitaine Cook lorsqu'il revit cette Isle pour la seconde fois. Ainsi ce peuple est devenu le plus intéressant qu'on ait encore vu en faisant le tour du monde.

On ne trouva dans cette Isle pour tous quadrupèdes que des chiens & des cochons.

Dans cette Isle & dans la nouvelle Zélande, on n'a trouvé pour tout quadrupede que des chiens & des cochons, ou quelques autres plus petits, tels que des rats. Comment ces animaux se trouvent-ils dans ces Isles, où ils ne peuvent être venus des continens les moins éloignés? Et pourquoi ne s'y trouve-t-il pas d'autres quadrupèdes?

M. de Bougainville découvre plusieurs autres Isles.

En partant de Taïti pour revenir en Europe, M. *de Bougainville* trouva beaucoup d'autres Isles; les unes peuplées d'hommes presque

blancs, les autres de noirs, ſous les mêmes latitudes & dans des climats qui parraiſſaient en tout les mêmes. Il trouva des inſulaires du voiſinage, dont *Aotòuron* n'entendait pas la langue : & les Anglais retrouverent cette même langue dans la nouvelle Zélande, à une diſtance immenſe de Taïti.

Tous les voyageurs accuſent les habitans de ces diverſes Iſles d'être de grands voleurs.

De cette Iſle aux Molùques entre le Tropique & l'Equateur, on trouve une continuité d'Iſles preſque perpétuelle. Tous les voyageurs qui ont été dans la mer du Sud accuſent tous les inſulaires d'être de grands voleurs. Ils n'exceptent pas même les Taïtiens, chez qui pourtant, diſent-ils, le vol eſt puni de mort.

Quelles idées ces

J'ai comparé ce que les Français & les Anglais en ont dit & j'ai

insulaires ont-ils de la propriété ?

douté que ces peuples eûssent comme nous l'idée d'une propriété absolue & exclusive. Nous avons déjà vu, que chez ces peuples on prêtait quelquefois sa femme; je soupçonne qu'il en est de même de tous les autres objets. Chaque chose a son maître à qui elle appartient *en propre* : & quiconque en a besoin, la prend, s'en sert & la rend ensuite. C'était encore une des coutumes de Sparte : quiconque avait besoin d'un instrument, d'un cheval, ou de tout autre objet, le demandait à son maître, qui ne pouvait le refuser; & il le lui rendait, après en avoir fait usage.

Dans la plupart de ces Isles où le climat est doux, où la terre produit sans travail de quoi nourrir ses habitans, les besoins sont si peu

nombreux que cet usage pourrait s'y être introduit : & cela expliquerait pourquoi ces peuples prenaient sans scrupule tout ce qui leur convenait, & pourquoi les chefs faisaient rapporter ce qui avait été pris, quand les Européens le redemandaient.

Les idées varient sur la propriété, comme sur les autres objets. Elles sont faibles & confuses chez les peuples qui sortent à peine de l'état de nature, où tout est commun à tous. Dan s un climat fertile & chaud dans une nation paisible, elles sont bien longtemps à se déveloper. C'est l'âpreté du climat, c'est l'habitude de la guerre qui les fait germer promptement & qui rend la propriété absolue & exclusive : parce que chacun a le besoin indispen-

ſable de ſes armes, de ſon vêtement, du fruit pénible de ſa chaſſe ou de ſa pêche.

Et lorſque nous autres Européens nous arrivons avec nos idées de poſſeſſion, chez ces peuples qui ne les ont pas, nous nous croyons en droit de traiter de fripons & de punir comme tels, des gens qui dérobent quelques clous dont ils ont beſoin, à nous, à nous qui nous emparons de leur pays, dont nous n'avons que faire.

Qu'on ſe rappelle qu'à Sparte le larcin fait avec adreſſe était permis; & qu'on le puniſſait quand le voleur ſe laiſſait prendre. Ce peuple n'avait pas de la propriété des biens, les mêmes idées que les autres Grecs.

Je ſuis loin de regarder cette

conjecture comme une opinion bien fondée. Ces insulaires se cachent pour dérober ce quils veulent; donc ils croyent faire un crime, ou du-moins ils croyent offenser l'étranger & se mettre dans le cas d'être punis par lui. J'expose mon opinion, non pour qu'on l'admette, mais seulement pour engager les voyageurs à étudier, s'il se peut, les idées de ces insulaires sur la propriété, & à ne les point traiter comme des voleurs parcequ'ils n'en ont pas la même idée que lui.

M. de Bougainville arrive à l'Isle de France.

M. *de Bougainville*, après avoir découvert plusieurs Isles inconnues, passa au travers des Moluques & parvint enfin à l'Isle de France, où il retrouva les loix, les usages, la langue & à peu près les mœurs de son pays; quoiqu'il en fût encore à

trois mille lieues : mais après un voyage de douze & peut-être de vingt mille, c'était revoir sa patrie.

Mrs. Veron & Commerçon s'y arrêtent & y meurent.

M. *Véron* resta dans cette Isle, pour observer le passage de Venus sur le disque du Soleil.

M. *de Commerçon* y demeura aussi, pour étudier les plantes de cette *Isle* & pour aller delà étudier celles des Indes.

M. *Véron* alla à Pondichery, où il trouva M. *le Gentil*. Il passa ensuite à l'Isle de Manille pour observer le passage de Mercure sur le disque du Soleil, il descendit aux Moluques, & il revint mourant à l'Isle de France, où il expira le premier Juin 1770.

Le 9 Nov. 1769.

M. *de Commerçon* fut comme lui martyr de son amour pour les sciences. Après avoir parcouru plusieurs

contrées de l'Inde & recueilli autour du Globe une quantité immenſe de plantes inconnues à l'Europe, il revint auſſi mourir à l'Iſle de France.

M. de Bougainville revient en France.

Cependant M. *de Bougainville* avait pourſuivi ſa route. Il acheva le tour du globe ; & il revint en France après avoir employé deux ans & quatre mois à ſon voyage. Il ne perdit que ſept hommes : le vaiſſeau qui ſuivait le ſien n'en perdit que deux. Jamais voyage ne coûta moins.

De tous les peuples de la terre, les Européens ſont les plus actifs, les plus induſtrieux & les plus heureux.

J'ai vu preſque tous les peuples du monde, me diſait un jour M. *de Bougainville*, & il faut en convenir, nous ſommes les plus heureux. Quelque éloge qu'on faſſe des peuples ſauvages, ils n'ont ni le bonheur, ni les lumieres des peuples

que des dents d'éléphans & des esclaves.

Voila ce que nous apprennent les navigateurs qui ont fait le tour du Globe. Si je consulte ceux qui ont parcouru la Méditérannée, je vois que le royaume de Fèz, l'*ancienne* Mauritanie, les Régences d'Alger, de Tunis, de Tripoli, qui possedent en vain les pays des Numides & des Cartaginois, ne sont qu'un ramas de corsaires qu'on ne connaîtrait point sans leur brigandage. Les Coptes errent envain entre des pyramides au milieu des débris de l'antique Egipte, ils sont esclaves de quelques esclaves asservis aux Turcs.

Si je jette un coup d'œil sur l'Asie, je vois quatre peuples d'un génie entiérement opposé. Les Arabes qui après avoir brillé un moment dans

dans l'hiſtoire & tout aſſervi des bords de l'Euphrate aux Pyrennées, ſont rentrés dans leurs campagnes de ſable, où ils errent au hazard & pillent de temps-en-temps quelque caravanne. Les Tartares qui ont conquis pluſieurs fois l'Aſie & l'Europe, qui ſe ſont montrés juſques dans l'Afrique & qui, renfermés aujourd'hui dans leurs deſerts, errans ſur des chars, aſſervis à des chefs, vivent à la fois ſous le deſpotiſme & dans l'anarchie. Ils ſont paſteurs & guerriers; ils ont un Souverain Pontife, qui commande à plus de cinquante autres pontifes, qui ont ſous leurs loix un nombreux Clergé. Ils ont donné des Rois à tous les peuples de l'Aſie, Turcs, Perſans, Indiens, Chinois; & ils ne ſont connus, ainſi que les corſaires de la

Méditerrannée, que par leurs déprédations. Les Indiens d'un génie absolument opposé, aiment la paix & la molesse ; ils se livrent avec fureur à tous les excès de la débauche & à tous les genres de la superstition; ils cultivent les sciences & *ils sont* incapables de les perfectionner. *Enfin* je vois les Chinois, la meilleure race d'hommes qu'il y ait peut-être au monde, après les Européens : c'est au moins de tous les peuples de la terre, celui où le Gouvernement a le plus de constance & le plus d'ordre, celui dont les villes sont les plus vastes & les plus peuplées, dont les campagnes sont les mieux cultivées, où il y a plus de monumens utiles, où l'on a recueilli le plus anciennement les faits historiques & les observations astrono-

miques, & où on les a le mieux conſervés : c'eſt le ſeul peuple après les Européens, qui ait un commerce maritime d'une vaſte étendue. Leurs vaiſſeaux couvrent les mers de l'Inde; mais jamais ils n'ont oſé franchir vers le Nord la terre de Yedſo, & vers le Sud le Cap de bonne Eſperance : l'intrépide courage des Européens leur manque dans leurs enrreprifes comme il leur manque chez eux cette douce liberté dont on jouit en Europe juſques dans les gouvernemens les plus arbitraires.

Ces Européens ſi fiers, ſi hardis, ſi entreprenans, en parcourant la terre, ont ſemé leurs colonnies & leur race ſur tous les points du Globe. Cette race a dégénéré preſque partout. Je ne vois que les co-

lonies des Anglais en Amérique qui ayent conſervé la vigueur de leur métropole, le goût des ſciences, l'amour du travail & cette activité infatigable qui ſeule aſſure le ſuccès en tout genre. Privés de mille avantages qu'on ne peut trouver que chez une ancienne nation, ils donnent déjà l'eſpérance de former bientôt un peuple digne de correſpondre avec ceux de l'Europe, de les ſeconder dans les recherches néceſſaires aux progrès des ſciences, & de leur ſuccéder, ſi jamais quelque nouvelle révolution phyſique anéantiſſait cette petite partie du monde qu'on diſcerne à peine ſur un Globe.

Juſqu'à ce jour les peuples de l'Europe ſont les ſeuls qui aient embraſſé la terre entière par leurs na-

igations, le syſtême de l'univers par eurs obſervations aſtronomiques; es ſeuls qui aient aſſez creuſé la physique & l'hiſtoire, pour avoir retrouvé des traces du monde primitif & du peuple qui a précédé la derniere révolution du Globe; les ſeuls qui aient raſſemblé chez eux toutes les diverſes productions des divers climats de la terre, ſoit pour varier leurs mets, ſoit pour rétablir leur ſanté, ou pour embellir leurs jardins, ou pour s'inſtruire en conſtruiſant des cabinets d'hiſtoire naturelle. Ils ſont enfin, de tous les peuples du monde, ceux dont les jouiſſances ſont les plus nombreuſes & les plus variées.

Cette certitude qu'ont les Européens d'être à la fois le peuple le plus éclairé, le plus intrépide, le plus

induſtrieux & le plus heureux de la terre, eſt la plus douce & la plus noble récompenſe qu'ils puiſſent recevoir pour prix de leurs travaux: c'eſt auſſi le plus grand encouragement qu'on puiſſe leur donner pour les exciter à en faire de nouveaux, afin qu'ils conſervent & qu'ils augmentent le bonheur dont ils jouiſſent & l'abondance où ils ſont de tous les biens de la nature.

Etabliſſemens de la France ſous le régne de Louis XV.

Tandis que les Savans de la France traverſaient les mers, meſuraient le Globe, obſervaient les Cieux, deſſinaient les monumens de la Grèce & de l'Egypte, ou allaient chercher à la Chine & aux Indes

es livres les plus anciennement écrits; leur patrie s'embellissait de toutes parts, & en y rapportant de nouvelles lumieres ils y trouvaient de nouveaux chef-dœuvres.

Les villes des Provinces s'embellissent.

Revenaient-ils par la Méditéranée, ils trouvaient le port de Cette nouvellement sorti des eaux. En arrivant à Montpellier ils voyaient dans une place immense, d'où l'œil découvre à la fois les Pyrennées, les Cévennes, les Alpes & la Méditeranée, une statue équestre avec cette inscription, *à Louis XIV après sa mort*; une fontaine dont l'eau, amenée de plus de trois lieues, portée par un aqueduc élevé sur un double rang d'arcades, forme dans cette place, une cascade de plus de sept pieds.

Rentraient-ils par les ports de l'Océan, Bordeaux leur offrait la ſtatue du Roi qui avait encouragé leurs travaux; à Nantes ils voyaient une ville nouvelle; à Rennes la ſtatue élevée à *Louis XIV*, en 1726, & celle que les états de Bretagne éleverent *à Louis XV*, après ſa maladie: devant cette ſtatue la Déeſſe de la ſanté ſacrifie ſur un autel; & la Bretagne à genoux demande au Ciel de lui conſerver ſon Monarque: le célébre *le Moine* eſt le Sculpteur qui jetta en fonte ces ſtatue & celles qui eſt à Bordeaux.

Prenaient-ils la route des pays bas; Valanciennes leur montrait la ſtatue pédeſtre de *Louis XV*, que *Sally* avait ſculptée en marbre.

Prenaient-ils celle de l'Allemagne; dans la Lorraine, heureuſe ſous

'administration de *Stanislas*, Lunéville & Commerci s'étaient embellis de bâtimens superbes, que cette province n'avait point connus sous ses Ducs; Nanci plus ornée encore avait aussi érigé en bronze une statue Pédestre *à Louis XV*; un peu plus loin ils trouvaient à Rheims en fonte une autre statue pédestre de ce même Roi : deux figures représentant la ville de Rheims & le commerce, en embrassent le pied de stal ; car ce Mornarque dédaigna toujours d'enchaîner des esclaves au pied de ses statues.

S'ils revenaient enfin par l'Italie & par la Suisse, Lyon leur offrait des embellissemens de plus d'un genre. Une statue de *Louis XIV*, la seule érigée à ce Monarque pendant sa vie, dans une ville de province; en-

core ce monument ne fut-il achevé que ſous *Louis XV*. La façade de l'Hôtel-dieu, de neuf cens pieds de long; des quais ſur le Rhône & ſur la Saone; des places, des promenades, & le plus beau théâtre qu'on ait conſtruit encore en France: il faut en excepter celui de Verſailles que ce Roi fit élever dans les derniéres années de ſa vie.

En s'avançant, ils voyaient à Dijon, cette ſtatue équeſtre érigée à *Louis XIV*, onze ans après ſa mort.

Ponts. Dans quelques villes qu'ils paſſaſſent, ils trouvaient, ou des embeliſſemens, ou des monumens d'utilité publique nouvellement édifiés. A Orléans un pont dont les arches décrivent un arc de cent quatre pieds d'ouverture: celui de Neuilly, village

voisin de Paris, a des arches dont l'ouverture est de cent vingt pieds.

Chemins.

Les chemins qui conduisent des extrémités de la France à cette capitale, surpassent en beauté ceux de l'ancienne Rome. Ce double rang d'arbres qui les borde de chaque côté, offre à la fois au voyageur un spectacle magnifique, & un abri agréable contre les rayons du Soleil. C'est ce qu'on ne trouve dans aucun pays. Ces arbres ne sont point une vaine décoration ; c'est une forêt dont les longues allées s'étendant du centre du Royaume à ses confins, en embrassent toute l'étendue, & doivent le préserver de la crainte que l'on eut de manquer de bois. Du moins ce fut le projet ; & s'il n'est point encore exécuté ; si ces allées ne s'étendent encore qu'à vingt

ou trente lieues de la capitale & ne donnent encore à cette forêt immense qu'un diametre de soixante lieues, ce projet qui réunit tant de beauté à tant d'utilité, n'est pas de ceux que l'on oublie, comme il n'est pas de ceux qu'on exécute en peu d'années.

Que de soins, de peines, de dépenses n'ont point exigé ces longues routes qui traversent la France, & que peu d'années ont vu construire! On a coupé des montagnes, on a fait sauter des rochers, on a bâti des chaussées sur des pilotis, on a deseché des marais, on a fait des travaux immenses.

Paris s'embellit plus sous *Louis* XV, que sous *Louis* XIV.

Paris enfin, cette capitale qui depuis le régne de François premier accumulait des chef-dœuvres de tout genre, s'est peut-être plus

embelli ſous le feu Roi que ſous ſon prédéceſſeur, plus vanté que lui par ſon amour pour les arts.

Faubourgs.

La partie du fauxbourg Saint Germain qui eſt au-delà du pont Royal; le fauxbourg Saint Honoré & le fauxbourg Montmarte, ſi féconds en palais, ont été bâtis ſous le feu Roi; le premier au commencement, & les deux autres à la fin de ſon régne.

Egliſes.

L'Egliſe de l'Oratoire, celles de Saint Roch, de Saint Thomas du Louvre, de Saint Sulpice, de la Madelaine, peuvent ſe comparer aumoins à celles qu'on a bâties ſous *Louis XIV*: celle de Sainte Géneviéve eſt infiniment plus belle.

Places.

La place de *Louis XV*, d'un genre nouveau, n'eſt pas moins belle que les places de Vendôme & des

Victoires. La ſtatue équeſtre qui la décore eſt de *Bouchardon*, Sculpteur non moins célébre que ce *Girardon* ou ce *Desjardins* qui fondirent celles qu'on érigea à *Louis XIV*. La colonnade qui termine cette place, n'eſt pas indigne d'être admirée après celle du Louvre, à qui elle cède cependant.

Fontaines.

On n'a conſtruit dans cette ville ſous le régne de *Louis XIV*, aucune fontaine qui méritât les regards d'un connaiſſeur : car celle des *Innocents* avait été édifiée en 1550, ſous le régne de *Henry II*; celle qu'on voit dans la rue de Grenelle & qui eſt voiſine de l'hôtel da la vrilliere, faites l'une & l'autre ſous *Louis XV*, ſont dignes d'embellir une capitale, quoi qu'elles ne puiſ-

ent pas ſe comparer à celles de Rome.

La vaſte grille qui ferme Paris au bout des Champs Eliſées, n'eſt pas un monument, comme ces arcs de triomphe qu'on éleva ſous *Louis XIV*, aux quatre portes Saint Denis, Saint Martin, Saint Antoine & Saint Bernard; Mais elle fait un effet & plus agréabe & plus noble.

Salles de ſpectacle, marchés publics & autres monumens.

La nouvelle ſalle de l'Opéra eſt le premier théâtre qui ait été conſtruit avec dignité dans cette capitale : comme la halle au bled & celle au veaux, ſont les premiers marchés dont la conſtruction a été convenable à leur uſage.

La Bourſe, l'Hôpital des enfans trouvés, l'Académie & l'Amphithéâtre de chirurgie, l'Hôtel des mon-

noyes, l'Ecole de droit, l'Ecole royale militaire, tous ces grands monumens ſont des ouvrages de ce dernier régne; tous ont des beautés particulieres qui en déſignent l'uſage & qui caractériſent chacun d'eux. C'eſt aux artiſtes à *les* détailler : mais tout homme doit en ſentir le mérite & avouer les avantages que cette capitale en retire.

Boulevards

Le plus grand, le plus ſuperbe des embeliſſemens qu'on ait faits à cette ville, depuis ces qu'ais magnifiques qui bordent la riviere, ce ſont ces Boulevards qui l'entourent, & qui en terminent l'enceinte par une promenade d'environ quatre heures de marche : encore les plus grands fauxbourgs de cette ville n'y ſont-ils pas compris.

Un

Un étranger qui arrive à Paris, qui traverſe les boulevards, qui voit ſous ſes arbres, cette multitude de caroſſes, cette foule innombrable de peuple, ces femmes aſſiſes des deux côtés, diſputant de parure & d'attirail, ces jeux, ces baladins, ces divers ſpectacles, ces cafés, ces loges, ces inſtrumens de muſique retentiſſans de toutes parts, croit qu'il arrive dans un jour de fête, & qu'il aſſiſte à des réjouiſſances publiques.

Ce ſont ces quais & ces boulevards qui diſtinguent Paris de toutes les autres villes. Un Italien paſſant avec moi ſur le pont Royal, regardant avec admiration le Cours, les Thuileries, le Palais Bourbon, le Louvre, cette longue ſuite d'hôtels qui s'élevent ſur l'autre bord

de la riviere, cette Isle du Palais qui sort du milieu du fleuve, & les quatre quais dont ses quatre rives sont bordées, me dit à plusieurs reprises : *non Monsieur, non Monsieur, nous n'avons rien de si beau dans Rome.*

Beautés de Londres.

Londres a des beautés d'un autre genre : ses Places sont plus vastes & plus nombreuses : presque toutes sont quarrées, sans régularité, sans ornement, sans architecture : elles n'ont pas toutes été faites pour des Rois : si quelques unes ont une statue équestre ou pédestre de bronze ou de plomb doré, ou même de pierre, plusieurs n'ont qu'un simple gazon, ou un bassin sans jet d'eau, ou un petit obélisque de pierre; souvent des arbustes s'élevent autour

es ſtatues & les dérobent à la ue.

Saint Paul ſa Cathédrale eſt la lus grande & la plus belle Egliſe le l'Europe après Saint Pierre de Rome, & Sainte Sophie de Conſtaninople; cependant les connaiſſeurs ui reprochent pluſieurs défauts. La ſtatue pédeſtre de la Reine *Anne* eſt au milieu du parvis.

J'ai vu pluſieurs pompes qui verſent de l'eau dans les rues, je n'y ai vu aucune fontaine : chaque maiſon y reçoit de l'eau par un conduit ſouterrain : il y a des pompes à feu qui diſtribuent celles de la Tamiſe dans quelques quartiers : pour fournir les autres on a détourné le cours d'une riviere & on l'a conduite à Londres avec des travaux dignes des Romains.

Sa beauté particulière vient de la largeur & de la longueur de ſes rues. Ces trottoirs qui les bordent, ces longues grilles de fer qui règnent le long des trottoirs du côté des maiſons, toutes ſéparées de la rue par un petit foſſé, donnent à cette ville un air de grandeur & un agrément qu'on ne connaît point ailleurs.

Ce qui lui nuira toujours, c'eſt le défaut de pierre. Il faut les faire venir par mer : elles coûtent un argent immenſe : les particuliers ſont obligés de s'en paſſer : on bâtit avec de la brique ; & la brique eſt d'une couleur triſte ; elle ne ſe prête point aux ornemens de l'architecture ; & elle ne permet point d'élever des monumens ſolides.

Rome: elle eſt encore la plus belle ville du monde.

La ville qui doit encore ſervir le modéle à l'univers, c'eſt Rome. Rome à perdu ſon Sénat, ſes Conſuls, ſes Empereurs, ſa liberté, ſa gloire, ſes vertus & ſa ſplendeur, Rome a vu le temps & la guerre & la ſuperſtition, détruire ſes Temples, ſes Palais, ſes Tombeaux, le Capitole & le Coliſée; & cependant Rome eſt encore la plus belle ville du monde.

Ses grands édifices tombaient en ruines; & de jeunes artiſtes s'élevaient au milieu de ſes débris: ils oſerent mêler leurs productions à ces chef-dœuvres de l'antiquité, & ils parvinrent à les égaler.

L'Egliſe de Saint Pierre ſurpaſſe en grandeur comme en beauté, & le Temple de Salomon & celui

d'Ephèse, & celui de Delphes,
l'Eglise de Sainte *Sophie* bâtie p
des chretiens à Constantinople
desservie aujourd'hui par des Mu
sulmans.

Les places de Rome ont u
avantage inconnu aux autres villes
c'est celui d'offrir par leurs ave
nues des points de vue intére
sans, ou de superbes monumen
en perspectives.

Nulle ville n'eut des fontaine
plus magnifiques. Au Palais Bar
berin, un Triton sonne de sa
trompe & fait jaillir au Ciel une
colonne d'eau qui retombe en pluye.
A la Place d'Espagne, une barque
submergée laisse échapper l'eau par
les écoutilles. Près du couvent
des Chartreux, *Moyse* frappe le
rocher de sa baguette & en fait

jaillir trois fontaines. Celle de Trevi représente l'Océan monté sur un char de coquilles, traîné par des chevaux marins qu'un Triton dirige. A celle de Navonne, quatre figures colossalles aux quatre angles d'un rocher surmonté d'un obélisque, représentent le Nil, le Gange, le Danube & la riviere de la Plata, les quatre fleuves les plus célébres des quatre parties du monde.

Eh ! quel peuple, quel souverain a élevé ces édifices très modernes? Est-ce le plus riche, le plus puissant de l'Europe ? non : c'est le plus pauvre ; c'est celui qui a le moins de sujets, le moins de commerce, le moins de ressources ; c'est un Prêtre qui règne sur un pays de quarante lieues de long sur cinquante

de large & qui n'a pas vingt millions de revenus.

Mais ce n'eſt pas avec de l'or qu'on fait de grandes choſes, c'eſt avec du travail & du génie.

Il eſt vrai que ces Souverains ont été ſecondés par la nature. Londres & Paris ſont placés *bien* moins avantageuſement que Rome, que les belles villes de l'Italie & de la Grèce.

Pourquoi la Grece eut tant de monumens.

Quand on lit *Pauſanias*, on eſt tenté de croire que l'Attique & le Péloponèſe reſſemblaient à ces environs de Paris qui s'étendent de Sçeaux à Verſailles en paſſant par Meudon, par Bellevue, par Saint Cloud; où des chef-dœuvres d'architecture & de ſculpture s'élevent de place en place, au milieu des jardins les plus magnifiques

& des campagnes les mieux cultivées.

La Grèce était peut-être le ſeul pays de la terre qui pût fournir à cette profuſion de palais, de temples, de ſtatues, de tombeaux, de colonades dont elle était remplie.

D'Athènes à Sparte, il n'y a pas quarante lieues; les montagnes du pays, les Iſles de l'Archipel, fourniſſent des pierres & du marbre en abondance. Les mers qui environnent le Péloponèſe, en rendent le tranſport facile; & une rivalité heureuſe régnait entre les artiſtes des principales de ces contrées.

L'uſage même d'enſevelir les morts ſur le bord des chemins avait contribué aux progrès des

arts. Chacun voulait orner ſon tombeau, & l'ouvrage du ſculpteur était ſous les yeux de tout le monde.

Pourquoi il y en eut plus encore en Italie ſous les anciens Romains.

L'Italie, depuis Rome juſqu'à Naples, fut peut-être chez les anciens, un pays encore plus décoré. Les dépouilles de la Grèce y *furent* déposées, & l'on y tranſporta des obéliſques du fond de l'Egipte. On y conſtruiſit beaucoup d'ouvrages; & preſque tous ces ouvrages furent faits par des Grecs. Ce Pays devint le plus beau & le plus étonnant qu'il y ait jamais eu ſur la terre. Dix-ſept ſiècles de guerre & de ravages n'ont pu détruire les monumens qu'on y érigea en moins de ſix cens années. Ils s'élevent encore de toutes parts, & en quelque endroit que l'on creuſe

la terre, on y retrouve des antiquités dignes d'être admirées.

Les efforts de cent Souverains ſucceſſifs ne réuniront peut-être jamais autant de beautés dans aucun autre climat de l'Europe. Pluſieurs des citoyens de cette ville ſuperbe, avaient gouverné des provinces, telles que les Gaules, les Eſpagnes, l'Egypte, ou l'Aſie mineure: ils avaient dépouillé les nations vaincues: ils étaient plus riches que la plupart des Rois qui règnent aujourd'hui ſur ces mêmes contrées. Leur réunion dans la même ville, leur émulation, leur ambition, leur faiſaient répandre annuellement plus de tréſors qu'aucun Etat moderne n'en peut fournir. Déprédateurs du monde, ils prodiguaient tous les biens de l'univers

Aucun autre Etat en Europe n'en aura jamais autant.

pour embellir la ville où ils se rassemblaient & les campagnes où ils se retiraient. Peu de siècles suffirent pour accumuler les merveilles qui nous étonnent.

Les villes sont trop difficiles à élever dans le Nord.

La nature les secondait encore: le climat exigeait peu de dépense. Une ville coûte bien moins à bâtir & à entretenir en Italie qu'en France, & elle demande des dépenses si considérables dans le Nord, qu'on ne peut presque point espérer qu'il y ait jamais une très grande ville sur les bords de la mer Baltique, ou du lac Ladoga.

Dans ces âpres climats, les maisons surchargées pendant l'hiver de plusieurs pieds de neige, environnées d'un air si froid qu'il fend la pierre, sont échauffées en dedans par des feux violens & con-

tinuels ; la glace resserre toutes les parties du bâtiment en dehors & la chaleur les dilate en dedans. Il est impossible que la maison résiste ; au bout de très peu d'années il faut la rebâtir.

Il y a dans l'Italie beaucoup de statues grecques en marbre, exposées à l'air & conservées depuis deux mille ans. Presque toutes celles que *Louis XIV* fit mettre dans ses jardins, il y a quatrevingt ou cent années, ont été altérées par la rigueur du froid : un seul hiver passé à Pétersbourg les eût détruites.

Les ponts en Italie, en Espagne, en Grèce n'éprouvent presque jamais le choc des glaçons. s'il y en a, ils sont faibles : les rivières ne sont presque jamais prises. Dans

le Nord, les ponts fréquemment heurtés, ou même entiérement emportés, auraient ſans ceſſe beſoin d'être refaits. Les aqueducs & les fontaines interrompues pendant trois ſaiſons, ne pourraient fournir de l'eau en été, parcequ'alors il faudrait les réparer. Les *chemins* rompus par le dégel, demandent des ſoins continuels; & ce n'eſt pas avec du cailloutage, comme nos chemins ferrés, ou avec des grais, comme nos chemins pavés, qu'ils ſont conſtruits; mais avec des arbres couchés à côté les uns des autres; afin que la route & les voyageurs n'éffondrent pas dans l'amas de fange que produit une terre détrempée par la fonte de huit ou dix pieds de neige.

Dans le Péloponéſe, dans le

royaume de Naples, dans l'Andaloufie, un temple, un tombeau, un aqueduc, une ftatue, un chemin, une fois conftruit dure plufieurs fiècles. Ainfi les Grecs, ainfi les Italiens purent les accumuler en foule dans leurs délicieufes contrées ; chaque jour en ajoutait ; le temps n'en détruifait prefque pas. En France, en Angleterre ils exigent de fréquentes réparations ; dans le Nord les pyramides auraient de la peine a réfifter ; & ce qu'il en coûte pour conferver les édifices, empêche d'en élever d'autres.

Telle eft l'influence du climat, que dans le bas Pérou, entre Tuxilo & Lima, où il ne pleut jamais, où la température eft toujours égale, on conftruit les maifons de bri-

ques crues, ou de terre paitrie avec un peu d'herbe. On les couvre d'une ſimple natte, où l'on étend un lit de cendres pour recevoir l'humidité des brouillards : & ces maiſons ne périſſent jamais que quand les tremblemens de terre, trop fréquens au Pérou, les ébranlent & les renverſent.

L'entretien des édifices eſt donc une dépenſe immenſe pour l'Etat dans les pays du Nord : plus on les multiplie, plus il faut augmenter les impôts. La nature du climat donne cependant au pauvre, même des beſoins inconnus à ceux du midi : au lieu d'un linceuil pour ſe vêtir, il lui faut une fourrure qui l'enveloppe exactement : il lui faut des bonnets & des bottes; les riches en ont de poil, les pauvres

vres de joncs, d'herbage ou de paille. Au lieu de coucher en plein air, il leur faut des maisons ou des chaumieres. Le plus pauvre est obligé de consommer pour se chauffer ou du bois, ou du charbon, ou de la tourbe, dépense absolument inconnue aux pauvres du midi. Il faut que le peuple boive fréquemment ou de la bierre ou de l'eau-de-vie, ou telle autre liqueur spiritueuse; autre dépense encore absolument inconnue aux pauvres du midi. Ceux de Naples & d'Espagne couchent dans la rue, sur des bancs, ils n'ont besoin ni de matelats, ni de chandelles, ni de lampes; les longues nuits & les brouillards de Pétersbourg obligent de s'en servir journellement. En Italie les femmes portent un voile

pour garantir leur teint de l'ardeur du Soleil; en Russie il faut un masque aux hommes comme aux femmes pour préserver le nez que le froid fait tomber. En Grèce, en Espagne, en Sicile, en Toscane, celui qui veut se baigner se plonge dans une rivière à l'ombre de quelques saules, ou de quelques peupliers. Les Bains de Russie sont une fournaise ardente, où l'on s'imbibe des vapeurs de l'eau bouillante. Ces bains sont absolument nécessaires aux peuples du nord pour rétablir la transpiration sans cesse interrompue par un froid excessif. Qu'on ne dise pas que les ancêtres de ceux qui vivent aujourd'hui, plus ignorans qu'eux, savaient s'en passer; le pays était désert, ou peuplé de quelques mi

ſérables hordes errantes, qui périſſaient ſouvent de froid & de miſère, comme les nombreux inſectes de ce pays, ou qui ſe cachaient ſous la neige, comme les Lapons. De telles hordes ne ſont ni un peuple, ni une nation. Le pays ne s'eſt peuplé & cultivé que quand ſes habitans ont commencé à combattre la nature & à ſavoir ſe défendre contre elle. Juſqu'à ces derniers temps, quand leur population, quand celle des Cimbres & des Scandinaves fut un peu nombreuſe, & elle ne l'a jamais été beaucoup, ils aimerent mieux quitter leur pays que de le cultiver.

Cette différence dans la température a impoſé des mœurs différentes. Un Grec était facilement

Différence des mœurs fondée ſur la différen-

ce de la temperature de l'atmosphere.

récompensé par une branche de chêne ou de laurier : quelques figues, quelques légumes, une simple tranche de melon d'eau suffisait pour le nourrir : il ne craignait ni la famine, ni le froid : un homme du nord consomme d'avantage ; il a besoin d'une récompense, qui le sauve de ces deux accidents : le chêne & le laurier sont pour lui sans valeur : en vain on tenterait de leur en donner ; il serait à craindre que dans un jour d'hiver, le vainqueur ne brûlat son char & sa couronne.

Ainsi les peuples du midi seraient à la fois les modèles & les maîtres des peuples du nord, si la fertilité même des contrées, & la douce température de leur atmosphere ne les endormaient dans

une agréable paresse ; tandis que l'âpreté du climat donne l'activité & rend les peuples du nord infatigables au travail.

Ce qu'exige la position de la France.

Si les monumens des arts se conservent plus difficilement en France qu'en Italie, ils ne se détruisent pas si promptemet qu'en Russie : & son peuple plus actif que ceux du nord, est aussi industrieux que ceux du midi. Il est peut-être difficile d'y accumuler autant de statues, de palais, d'ornemens de tout genre qu'on en vit sur les bords du Tibre ou du Céphise : on en peut rassembler beaucoup cependant : & la rigueur de nos hivers n'est qu'un avertissement aux artistes de travailler sans cesse, au Gouvernement d'en-

courager leurs travaux, & aux jeunes gens d'égaler leurs ancêtres.

Des Mœurs.

Forcé de convenir que la raiſon humaine s'eſt perfectionnée ſous ce règne, on a prétendu que les *mœurs* s'étaient corrompues ; ce ſerait une étrange contradiction.

Mille auteurs l'ont répété ; les uns pour ſe faire croire de grands philoſophes, les autres pour ſe donner l'air de gens à bonnes fortunes ; tous pour être éloquens : car il faut bien moins d'art & on a bien plus d'énergie quand on blâme, que quand on loue.

L'impatience que cauſent aux hommes les plus légéres ſouffrances & les malheurs inſéparables

de l'humanité, leur fait écouter avec avidité la peinture des désordres, des combats, des crimes. Il semble que pour la plupart d'entre-eux, celle des vertus, des actions sages, des progrès de la raison, de la splendeur des états, & de la prospérité des nations, soit bien moins intéressante.

Cependant l'homme assez instruit pour comparer par la pensée les différens règnes des trois races de nos Rois, avouera qu'il n'y a aucun de ces règnes où l'humanité ait joui de tant d'avantages, & qu'il y en a bien peu, s'il y en a, où elle ait éprouvé moins de maux: c'est d'abord un grand préjugé en faveur de nos mœurs.

Il verra encore que les repro-

[redacted]

ches qu'on nous fait ont été communs à tous les siècles de la monarchie, ou à toutes les nations riches & puissantes.

Reproches que l'on fait aux Ministres.

On reproche aux ministres d'avoir trop prodigué les lettres de cachet, les emprisonnemens & les exils, qu'ils ont subis eux-mêmes tour-à-tour. Les lettres de cachet ont été plus communes encore sous la fin du règne de *Louis XIV*. Sous *Louis XIII*, le ministère ne se bornait point à emprisonner légérement, c'est le sang le plus noble qu'il prodigua. D'autres règnes ont vu commettre de plus grands crimes avec moins de scrupule.

Le ministère ne fut jamais cruel sous *Louis XV*. Le Cardinal de *Fleuri*, laissa la réputation d'un homme doux & modéré, incapa-

ble de commettre une action de barbarie. Ses successeurs ne furent guères plus séveres. M. le Duc de *Choiseul* eut un esprit plus étendu & plus hardi. Le jour de sa disgrace fut le plus beau jour de sa vie : on se porta en foule chez lui, comme si sa faveur eut commencé : chacun lui offrit des services, chachun voulut lui prêter de l'argent ; il semblait que les courtisans eussent oublié leur caractere & les usages de la cour : le peuple assiègait les portes de son hôtel & témoignait hautement ses regrets. C'est la premiere fois qu'on a vu rechercher avec empressement un homme disgracié, dont les ennemis étaient en faveur : & l'on ne sait qui l'on doit le plus admirer, ou du Ministre qui inspira tant de

ont affecté de l'inconduite & ont donné quelques ſcènes ſcandaleuſes, ce n'eſt pas de légéreté dans les mœurs qu'on accuſe la magiſtrature ; c'eſt plûtot d'une auſtérité trop âpre & d'une antipathie ſi forte pour toute innovation, qu'elle leur fait rejetter quelque fois des changemens utiles & des nouveautés avantageuſes.

Aux gens de lettres.

On a reproché juſtement aux gens de lettres une vanité ridicule, une jalouſie baſſe, une critique amére : cela fut de tous temps : eh ! quels artiſtes n'ont point mérité ce reproche ? quelle condition humaine eſt parfaitement exempte de ces vices ? Cependant les gens de lettres ont eu un peu plus d'égards les uns pour les autres ; ils ſe ſont moins prodigué

les invectives : beaucoup d'entre-eux, comme *Fontenelle*, comme *Montesquieu*, comme M. d'*Alembert* M. *de Buffon* se sont imposé la loi de ne répondre jamais à aucune critique : ils avaient l'ame trop élevée, pour s'appercevoir des libelles & des satyres. Les Gens de lettres ont fait quelque chose de plus éloigné des défauts dont on les accuse ; ils se sont cotisés pour élever une statue au plus grand d'entre-eux.

Aux Ecclésiastiques.

On fait aux écléſiaſtiques à peu près les mêmes reproches qu'on leur a faits dans tous les temps : ils n'ont peut-être jamais été si peu fondés ; si quelques-uns ont eu des mœurs licentieuses, en général celles du clergé ont été decentes. Jamais il n'a autant contri-

ſont des forfaits réellement commis, ou des fantômes créés par l'envie.

Les Jéſuites étaient moins riches, moins puiſſans, moins redoutables que les Templiers. On détruiſit ces anciens Chevaliers par le fer & par le feu, avec une barbarie exécrable : on diſperſa les Jéſuites hors de leur cloître ; on leur défendit de s'aſſembler, de porter l'habit de cet ordre, & l'on donna des penſions alimentaires à ceux qui jurèrent d'obéir au Roi & de ne ſe plus conſidérer comme les membres de ce corps.

Les troupes ſont mieux contenues.

Que l'on compare la diſcipline de nos troupes à celles de ces temps ou la *Hire* diſait que, *ſi Dieu deſcendait ſur la terre ; &*

ſe

ſe faiſait guerrier, il deviendrait pillard; où la plaiſanterie à la mode, parmi les ſoldats qui couraient la campagne, était d'enfermer le mari dans la huche, tandis qu'ils violaient la femme ſur le couvercle, en inſultant aux cris déſeſpérés de l'un & de l'autre!

La jeuneſſe militaire à été mieux contenue, ſurtout dans la capitale, qu'elle ne l'était ſous *Louis XIV*; même nos vieillards racontent encore les déſordres qu'elle cauſait dans leur enfance; ils citent des traits de ſa licence envers de ſimples citoyens; ils nous félicitent de n'y être plus expoſés.

Depuis *François I* juſqu'à *Louis XIV*, le goût des procès & des duels a duré avec fureur : on en vit bien moins ſous le feu Roi; — Les mœurs s'adouciſſent.

quoi qu'il y ait eu encore trop de uns & des autres.

Le goût du vin, les débauches de la table sont presque inconnues aujourd'hui : on s'y livrait encore sous le Régent ; on allait au cabaret : aujourd'hui on n'y va plus; on fréquente moins les cafés.

La société y a beaucoup gagné; les maisons particulières en ont été plus ouvertes : les femmes en ont admis plus de monde auprès d'elles ; elles ont vécu, comme dit l'auteur d'*Emile*, elles ont vécu en public jusques dans leur chambre à coucher. Ces distractions perpétuelles nuisent peut-être plus qu'elles ne servent aux intrigues secretes ; le temps que la société emporte est autant de perdu pour l'amour ; rien n'étouffe davantage

les grandes paſſions ; elles ne peuvent germer au milieu de tant de diſſipations.

Une Eſpagnole derrière ſa jalouſie s'échauffe l'imagination en méditant ſur les deſirs qui l'agitent ; elle ne ſonge qu'aux moyens de tromper ſes argus ; & elle les trouve bientôt. Une Françaiſe entrainée des feſtins aux bals, du ſpectacle au jeu, de viſite en viſite, commence cent intrigues, rit de toutes, ne s'occupe profondément d'aucune, & fait plus médire d'elle par des apparences, que par des réalités.

Les crimes ſont moins communs qu'on ne le croit.

Sur cent hiſtoires qu'on débite ſur le compte des femmes, il y en a quatrevingt-dix de fauſſes, que ne croyent pas même ceux qui les racontent. L'étourderie les

fait naître, la gaité les répand; l'inconsidération y ajoute des détails piquans : une plaisanterie indiscrette, à force de circuler, finit quelquefois par devenir un calomnie affreuse, dont cependant personne n'est l'auteur.

Je sais que l'adultére, *tant proscrit* par les loix & par la religion, n'est pas plus un crime dans nos mœurs qu'il ne l'était à Sparte, qu'il ne l'était dans Rome sous l'empire de César, qu'il ne l'est aujourd'hui dans plus d'une grande ville de l'Europe : car les loix, la religion & les mœurs sont presque partout en contradiction.

Dans l'impossibilité de rendre chastes les hommes, aussi bien que les femmes, il a fallu étouffer la jalousie & lui arracher le poi-

gnard de la main, en rendant ridicule tout mari & tout amant trompé, qui s'emporte & qui fait un ſcandale public, d'une intrigue ſecrete. C'eſt ce que *Moliére* avait bien compris ; c'eſt ce qui lui fit faire l'*école des femmes* & *l'école des maris*, & *le cocu imaginaire* & tant d'autres ouvrages : c'eſt ce qui fit faire à *La Fontaine*, l'admirable prologue de la *coupe enchantée*, & la plûpart de ſes contes : c'eſt ce qui a fait faire des ouvrages érotiques à tant de philoſophes anciens & modernes.

L'inſtinct qui emporte un ſexe vers l'autre, eſt l'appétit le plus violent que la nature ait donné à l'eſpéce humaine : on ne le réduira pas à n'agir que vis-a-vis d'un ſeul invidu ; ſurtout dans une grande ville, chez un

peuple nourri de mets ſucculens
qui irritent cet appétit. Mais la
jalouſie eſt l'ouvrage de l'amour
propre & non celui de la nature;
on peut la modifier, la ridiculi-
ſer, l'étouffer, l'anéantir : c'eſt ce
que *Lycurgue* fit parfaitement à
Sparte. Il eſt mal d'introduire un
enfant étranger dans une famille;
mais il eſt plus mal encore d'ar-
racher la vie à la mere, ou de
lui faire perdre éternellement la
liberté, parcequ'elle en abuſa quel-
ques inſtans. Il n'y a aucune pro-
portion entre le délit & la peine;
& l'on ne doit pas punir avec atro-
cité des actions qui ne provien-
nent que de faibleſſe.

Remarquez que tous les peuples
dont on nous vante la pureté des
mœurs, n'avaient point d'an-

ales. Ont-ils des historiens ? on s retrouve semblables aux autres.

Il est vraisemblable que des euples agrestes, livrés à des travaux pénibles, nourris d'alimens rossiers, ou cherchant avec inquiéude une subsistance rare, auront es mœurs sévères & chastes : chez ux les organes de la sensualité ont peu développés ; & l'imaginaion qui agit si puissamment sur es organes, est sans chaleur & ans vie ; elle n'éveille ni les desirs, ni les caprices, ni le sentiment.

Je suis bien éloigné de croire cependant que, dans Paris même, l'adultére soit aussi commun, & que les mœurs en général soient aussi licentieuses qu'on le prétend. Je sais qu'en les comparant à celles des autres siécles de la mo-

narchie, elles paraissent infiniment moins dépravées.

Les mœurs étaient plus mauvaises dans les siécles passés.

Je sais qu'autrefois elles étaient non seulement plus grossières & plus cruelles, mais qu'elles étaient encore plus lubriques & plus obscènes. Eh ! pouvons nous en douter, lorsque le nom de nos rues, tout défiguré qu'il est, atteste encore la turpitude des mœurs de nos ancêtres ?

Saint *Louis*, ce Roi si dévôt, si chaste, voulut en vain bannir la débauche de Paris, de la cour & de l'armée; il ne fit que persécuter sans fruit des femmes déjà trop malheureuses : & en Egypte, derrière sa tente même, on établit un lieu de prostitution.

Les historiens ne parlent guères des débauches du peuple : les abré-

riateurs de ces historiens en parlent moins encore : & ceux qui n'étudient que dans des extraits, ne connaissent pas plus les mœurs des siécles qui les ont précédés, qu'on ne connaît celles d'un homme ou d'une femme qu'on n'a vus que dans une cérémonie publique.

Je ferais frémir d'horreur & de dégoûts, si je voulais rapporter les principaux traits échappés à l'obscurité, qui heureusement en couvre le plus grand nombre. On sait les dépravations de la cour de *Catherine de Medicis*. *De Thou*, dans son cinquante-deuxiéme livre, rapporte que le lendemain de la Saint Barthelemi, les femmes de cette cour sortirent du Louvre, pour contempler les corps nuds des Huguenots,

qu'on avait jettés ſous ſes murs après les avoir dépouillés ; & que quelques unes eurent l'impudence d'examiner celui du Baron *de Pont*, qu'on avait accuſé d'impuiſſance. On connaît les amours du Cardinal de *Richelieu* & *de Marion de Lorme*, & de . . . . Mais jettons un voile ſur la nudité de nos peres : loin de déſeperer de nous-mêmes, con-connaiſſons nos vertus, ſentons notre bonheur & reprenons par la contemplation de ce que nous avons fait, un nouveau courage qui nous excite encore à mieux faire.

Pour comparer les ſiécles, tenons nous-en aux faits publics, à ceux qui ont eu une influence un peu générale & qu'on peut le moins conteſter.

Les meres reprennent l'usage d'allaiter elles mêmes leurs enfans.

Un Philosophe vivait il y a quelques années, loin du monde, dans une campagne délicieuse ; il fait un traité d'éducation, il vante les plaisirs de la vie domestique ; il démontre que les jours & la vertu des enfans seraient plus en sûreté, si les méres les allaitaient elles-mêmes. Ce discours ne meurt point ; égaré dans la solitude des campagnes, il retentit jusques dans la capitale ; les femmes les plus délicates y prêtent une oreille attentive ; & cette coûtume oubliée depuis plusieurs siécles se ranime tout-à-coup : elles s'en font un plaisir. Ce ne sont point elles, ce sont leurs maris qui s'y opposent : les cris & les tracasseries de l'enfance, importunent la plus part des hommes occupés : ils s'impa-

tientent, quand ils viennent consulter leur femme, de la voir s'inquiéter d'un enfant; & ils ne trouvent pas en eux, pour ces êtres à peine formés, ce sentiment tendre qui anime les meres, & qui les dédommage de leurs peines. Cependant celles qui franchirent ces obstacles éprouverent la vérité de ce qu'avait dit l'auteur d'*Emile*; elles ne perdirent rien de leur beauté; & elles attacherent davantage leurs époux.

L'éducation devient meilleure.

On convient généralement que l'éducation physique & morale vaut beaucoup mieux que dans le siécle passé. On a débarrassé la plus part des enfans du maillot & des *corps*, qui causaient tant de maladies & tant d'infirmités. On asservit moins leur jugement à se plier

l'autorité, & à croire ſur parole; on ne ſe fâche plus contre eux, quand ils font des queſtions & qu'ils veulent comprendre ce qu'on leur dit.

On les excite plus à bien faire en éveillant en eux le ſentiment de l'honneur, qu'on ne les y force par des châtimens : les verges & les férules ſont bien moins en uſage; je connais même des penſions où on les a ſupprimées & où l'on menace les enfans mutins de les envoyer dans des penſions où l'on s'en ſert. Cette maniere d'élever les enfans demande beaucoup de patience, de douceur, de talent dans ceux qui les gouvernent; elle prouve que les maîtres ſont devenus plus habiles.

ſeaux de M. de *Bougainville* & dont j'ai déjà cité l'hiſtoire. Quelques unes entrainées par un goût invincible quittèrent une vie douce, heureuſe & brillante, comme *Mademoiſelle* de *Saint S* . . . qui ſervit dans la dernière guerre. Remarquez que la plupart des *jeunes gens* embraſſent la profeſſion des armes pour vivre avec licence; mais que, quand une femme revêt l'habit militaire, obligée de cacher ſon ſexe avec le plus grand ſoin, entourée des exemples de la licence, elle eſt forcée de vivre avec plus d'auſtérité que dans un cloître; elle mene une vie dure, pénible, périlleuſe, qui ne lui offre aucun dédommagement.

Ni qu'elle ait en un

Enfin on ſe plaint que le luxe s'eſt répandu dans toutes les conditions.

ditions. Je voudrais que cela fût vrai. Le bas peuple, est encore aussi mal vêtu que mal nourri. Le luxe est moins grand à la cour qu'il ne le fut dans les belles années du siécle de *Louis XIV*. Nos Princes & nos Ducs ne marchent plus avec un nombreux cortége de carosses & une longue suite de Gentils-hommes armés, comme il fut d'usage presque jusqu'à nos jours. En tout on a préféré ce qui est commode à ce qui n'est que fastueux. Le luxe, qui jadis chez les grands n'était guères que le fruit de la guerre & de la rapine, a passé il est vrai à la bourgeoisie, pour prix de son travail & de son industrie; il a rapproché un peu les conditions, & il a diminué les

luxe nuisible.

haînes que l'envie ſemait entr
elles.

Ceux qui ont blâmé les gen
de condition d'avoir épouſé de
filles de négocians & de finan
ciers, n'ont pas conſidéré que ces
mariages adouciſſent l'orgueil de l
nobleſſe; qu'ils apprennent aux ro
turiers à connaître d'autres bien
que les richeſſes; qu'ils font éle
ver avec plus de ſoin les enfan
des bourgeois & avec plus de mo
deſtie ceux des nobles; qu'ils lien
toutes les conditions; qu'ils détrui
ſent ce mépris ſtupide & bar
bare, cette inimitié ſourde, qui ré
gnait autrefois entre les diver
états de la ſociété & qui facilitai
les ſoulévemens & les révoltes
qu'ils enſeignent aux hommes à
s'eſtimer par leurs qualités perſon

ıelles, plûtot que par leurs titres ou ɜur fortune; que ſi les Patriciens ꞇ les Plébéiens ſont des freres qui loivent s'aimer pour ſervir l'état, ɜ mariage eſt le lien le plus doux ꝁ le plus sûr qui puiſſe les ınir.

Cette liaiſon entre les citoyens, :ette tolérance dans les idées, ces ›rogrès dans les mœurs n'empê-:hent pas qu'il ne ſe ſoit commis beaucoup de mauvaiſes actions: comme les progrès dans les arts n'empêchent pas qu'il ne ſe faſſe beaucoup de mauvais livres & de mauvais tableaux.

Il y aura toujours des plaintes, parce qu'il y aura toujours des cau-ſes de douleurs chez les hommes; parce qu'ils craindront toujours le mal; parce que toute la conſtitu-

tion sociale n'est qu'une réclamation perpétuelle contre le mal.

Dès qu'un crime est commis, la clameur publique s'éleve, les tribunaux le jugent avec éclat, on le publie, on l'affiche, on l'imprime, on le consacre dans les registres de la nation; nul ne l'ignore & la postérité en retrouve facilement les preuves. Les actes de bienfaisance se font en secret; personne ne les divulgue, ne les recueille, ne les enregistre, ne les consacre: en vain ils se multiplient; quelque nombreux qu'ils soient, ils tombent les uns sur les autres, ensevelis à jamais dans la nuit du silence & de l'oubli; on n'en retrouve nul vestige; & le premier satyrique qui veut les

nier, ne craint point qu'on le démente.

Pour fixer nos idées sur nous mêmes, cherchons des juges hors de notre nation.

En Architecture nous avons des morceaux qu'on admirerait à Rome. En Peinture l'Ecole française le dispute à celle d'Italie. En Sculpture les étrangers ont choisi nos artistes pour ériger leurs monumens. En Musique malgré nos efforts & nos vaines prétentions, ils ont donné le prix au chant Italien. Dans les armes ils ont préféré la discipline Allemande & les manœuvres Prussiennes que nous avons adoptées nous mêmes. Notre langue est devenue l'interprête de toutes les cours & de tous les gens instruits. Notre théâtre tragique &

En quoi les étrangers nous estiment, nous imitent ou nous surpassent.

comique fait le charme de toutes les grandes villes de l'Europe. Tous les Souverains paraiſſent incliner pour le Gouvernement Français; mais dans l'eſprit des peuples, celui des Anglais l'emporte ſur tous les autres; parce que les *Anglais* ſont le ſeul peuple qui aime & qui vante ſon Gouvernement avec tranſport.

Notre Religion que nous avons priſe des Romains & que nous avons modifiée avec des régles que nous appellons *les libertés de l'Egliſe Gallicane*, notre Religion nous fait regarder comme peu dévots par les chrétiens du midi & comme ſuperſtitieux par les chrétiens du Nord. L'amas indigeſte de nos loix ne forme point un code admiré des autres nations, comme

es loix Romaines, si dignes à tant d'égards, malgré leurs défauts, d'être le code de l'univers.

Dans la science des mœurs, nous avons été les maîtres de presque toute l'Europe. Les Suisses, les Italiens, les Anglais eux-mêmes conviennent que l'urbanité française se répand de jour en jour dans leurs pays : elle a germé jusques au fond du Nord.

C'est en consultant ainsi les étrangers qu'une nation peut connaître ce qu'elle est, & savoir quels genres ont été négligés chez elle. C'est ce qui lui apprendra quelle classe de citoyens se distingue le plus, lui attire le plus de gloire & a le mieux mérité d'elle.

Les deux hommes qui ont le plus influé sur les mœurs dans ces

Deux hommes, M. de

Voltaire & J. J. Rousseau influent beaucoup sur les mœurs.

derniers temps, sont M. *de Voltaire* pour les mœurs publiques, & *J. J. Rousseau* pour les mœurs domestiques. Le premier, en affaiblissant les préjugés, en inspirant la tolérance, en répandant l'amour de l'humanité, a versé sur la vie entière une aisance qui la rend délicieuse. Le second, moraliste plus sévere, en apprennant à connaître les enfans, à les étudier, à les bien élever, en développant les charmes de la vie privée, a resserré dans nos cœurs tous les liens de la nature & a versé le bonheur dans l'intimité des familles.

Ils ont inspiré ces vertus par des livres qu'on a brûlés comme dangereux ; ils ont fait aux hommes le plus grand bien & ils en ont été tourmentés.

Ces persécutions viennent surtout le ces clameurs si vaines & si répétées, contre le luxe, contre l'irréligion, contre quelques excès. A écouter les gens timides ou superstitieux, on croirait que l'Etat est perdu, que la société n'est qu'un brigandage.

Les gens en place, trop occupés pour comparer l'histoire & les moeurs des différens siécles, pour bien connaître celui même où ils vivent, s'effrayent de ces clameurs & sévissent au hazard contre ceux qu'on leur nomme comme ayant quelque influence sur l'esprit de leur siécle.

Nul livre ne peut être dangereux s'il n'est donné au nom de

Ils ne savent pas qu'un livre d'une morale perverse, s'il n'est pas donné au nom de Dieu, ou s'il n'est pas appuyé par l'autorité

Dieu, & appuyé par l'autorité.

Royale, ne peut avoir aucune influence sur l'esprit des hommes; qu'un mauvais principe dans un bon ouvrage, ne prend aucun crédit; qu'il y a dans tous les cœurs un instinct sûr, qui discerne promptement le bien & le mal; & que sans les passions qu'il faut adoucir & les préjugés qu'il faut abolir, on suivrait constamment l'un & l'on rejetterait constamment l'autre.

Qu'espère-t-on par ces clameurs? En disant à un jeune homme que son siécle est corrompu, à une jeune femme que son sexe ne respecte plus le lien conjugal, en fera-t-on un homme intègre, une épouse fidèle? Ne doit-on pas pas craindre que l'idée de cette perversité générale ne les engage à se livrer plus facilement à leurs

paſſions ; & qu'ils ne ſe croyent excuſés en alléguant l'uſage, l'uſage qu'on leur a tant cité ?

Ctte maniere de parler aux hommes fut toujours funeſte ; & ces allégations ne furent jamais ſi fauſſes qu'aujourd'hui. Quiconque a des vertus trouvera de grands exemples ; quiconque a des talens trouvera de grands modèles : celui qui manque également des unes & des autres, doit crier contre ſon ſiécle, pour s'excuſer, dumoins à ſes yeux, de ſes vices & de ſon incapacité.

Récapitulation & Concluſion.

Ces voyages de nos ſavans, ces écrits de nos gens de lettres, ces chef-dœuvres de nos artiſtes, ces

progrés dans la ſcience des mœurs, ces embelliſſemens de la patrie ne ſont ſans doute qu'une bien petite partie de ce qu'on aurait pu faire. On a perdu en folies, en intrigues, en ſottiſes mêmes, un temps qu'on aurait dû employer aux progrès des arts, à l'avancement des ſciences, au bonheur de la nation; mais dans quel ſiécle a-t-on mieux fait ? & même dans quel ſiécle a-t-on fait d'avantage?

Ce qu'il faudroit faire à la mort de chaque Roi.

Il ſerait à ſouhaiter qu'à la mort de chaque Roi on écrivît ainſi ce qui s'eſt fait de grand & d'utile ſous ſon règne; qu'on le comparât à ce qui s'eſt fait de mémorable ſous ſon prédéceſſeur; qu'on peſât le bien & le mal, & qu'on examinât ce que la na-

ion a perdu ou gagné ſous ſa lomination.

J'ai oſé tracer dans cet ouvrage ıne légère eſquiſſe d'un ſi grand leſſein. Ce n'eſt qu'une idée que e propoſe à un plus habile.

La France perdit & gagna des Provinces par les armes ſous ce régne.

Nous avons perdu ſous *Louis XV*, deux vaſtes provinces en Amérique; nous en avons acquis deux en Europe, la Lorraine & la Corſe : nous avons perdu quelques établiſſemens en Afrique; nous y avons acquis l'Iſle de France & nous nous ſommes emparés du port de Mahé en Aſie. Nous avons fait pluſieurs voyages de la mer du Sud, nous y avons découvert beaucoup d'Iſles; nous avons fait le tour du monde; nous ſommes parvenus à Taïti preſque en même temps que les Anglais. Nous avons

été vaincus après avoir été vainqueurs. Mais quel siécle a vu de plus belles campagnes que celles du *Marechal de Saxe*; une retraite plus mémorable que celle de M. *de Belle-Ile* hors de Prague; des exploits plus brillans que la prise du port Mahon, & que la défaite de quatrevingt mille Indiens par trois cens Français ?

Elle prospere dans tous les arts

Dans quel temps tous les arts, ont-ils fait à la fois autant de progrès que sous ce règne ? Nous ne pouvons jetter les yeux autour de nous sans trouver des preuves de leurs accroissemens. Nos Eglises, nos maisons, nos spectacles, la distribution de nos appartemens, tout est devenu plus magnifique & plus commode.

Nos campagnes font couvertes le plus de moiffons ; dans nos ardins & dans nos vergers, des arbres & des fruits étrangers fe mêlent à ceux qui font naturels à notre fol ; nos parterres fe décorent chaque jour de fleurs nouvelles : les chemins qui nous y conduifent font des allées fuperbes & plantées depuis peu de temps : les voitures qui nous y portent, mieux fufpendues, font à l'abri des moindres chocs ; on peut faire de longs voyages avec la plus grande célérité, & ne point fortir de fon lit.

Son agriculture vaut mieux

Paffons nous chez les étrangers ? nous voyons prefque partout les chef-d'œuvres de nos artiftes. Franchiffons nous les mers ? nous trouvons fur l'Océan les vaiffeaux

Son commerce l'enrichit.

des Anglais mêmes, conſtruits ſelon les principes de *Bouguer*. Les nôtres ont rapporté dans nos Ports des richeſſes immenſes : & malgré nos diſſipations, malgré l'or prodigué à tant de Rois & de Princes ſtipendiés par la France, malgré la guerre la plus malheureuſe; riches de dix-huit cens millions d'argent monnoyé, & d'autant peut-être employé en bijoux, en vaſes, en objets de luxe & de caprices, nous avons plus d'abondance & plus de véritables richeſſes que ſous *Louis XIV*, qui donna pourtant des fêtes plus belles que *Louis XV*.

Sa population eſt plus grande.

De quelque maniére que l'on calcule, tous les réſultats s'accordent à nous donner une population plus grande qu'elle ne l'était

dans

ans le siécle passé. J'ai pourtant uelque peine à croire qu'elle se nonte à vingt-quatre millions d'hommes, comme l'assurent quelques auteurs.

Ce n'est pas à l'impulsion de son Roi qu'elle dut ces nouveaux succès en tous genres

Ce qu'il faut dire, ce qu'il est important de savoir, ce qui doit empêcher de désespérer jamais de la France, quelque malheur qui lui survienne ; c'est que notre nation ne parvint point à cette grande prospérité par l'impulsion de son Roi : elle ne fut pas illustre, elle ne fut pas savante, elle ne cultiva pas tous les arts, comme sous *Louis XIV*, parceque son Roi le voulut ; elle les cultiva parcequ'elle était devenue industrieuse, active, intelligente.

Louis XIV, entouré d'une foule nombreuse de grands capitaines,

& d'artiſtes célébres, imprima ſur tout ſon règne, le caractère de grandeur qui lui était propre : il influa prodigieuſement ſur ſa nation & ſur l'Europe entiere : il ſut inſpirer à ſon peuple une telle ivreſſe de gloire, que la France était fière de l'avoir pour *ſon roi*, & que ces amas exceſſifs d'éloges faſtueux qu'on lui prodigua & qui nous font rougir pour nos peres, ne paraiſſaient point alors des flatteries.

Louis XV, aimait le bien : & on l'engageait quelque-fois à laiſſer faire le mal.

Louis XV aimait auſſi les arts; *Louis XV* était inſtruit plus que *Louis XIV* : il compoſa un livre du cours des fleuves; il deſſina des plans d'architecture; il accueillait les ſavans. La femme qu'il chérit avec le plus de conſtance, Madame de *Pompadour*

ait les mêmes goûts : il eſt peu
: grands artiſtes quelle n'ait en-
ıuragés par ſes éloges ou par
s bienfaits. Si ce Roi avait
ı plus de confiance en lui même,
ıut en eût été mieux. Son cœur
ait bon, ſon eſprit était juſte;
ıais ſon caractere était timide;
ne ſavait pas ſe décider; il
en rapportait trop à l'opinion
'autrui. C'était un fruit de ſon
ducation. Parvenu au Trône dans
n âge où l'homme ne peut ſe
onduire, on lui avait perſuadé
u'il devait toujours en croire
on Conſeil ou ſes Miniſtres plus
ue lui même. Eh ! quel Roi
ı'eſt pas un peu dans ce cas
à ? Quel Prince ne craint pas
le ſe charger lui ſeul de tous
es événemens de ſon règne ? lors

que tous ſentent au fond du cœur qu'ils ont moins d'expérience, qu'ils connaiſſent bien moins les hommes & les affaires que leurs miniſtres, ou que les commis que leurs miniſtres employent.

Plus l'eſprit de *Louis XV* était juſte, plus il craignait d'avoir à répondre à ſa conſcience du ſuccès d'une entrepriſe hazardée malgré ſon conſeil. Ainſi donc il eut peu d'influence ſur les événemens de ſon règne ; & l'inſouciance que l'âge amène ſur tout ce qui n'eſt pas nous perſonnellement, ſe fit trop ſentir dans les dernières années de ſa vie. Il aimait la paix ; on le força à la guerre. Il deſirait ſurtout un calme profond dans l'intérieur de ſon royaume ; & il conſuma ſon re-

gne dans des divisions perpétuelles avec son clergé & ses tribunaux, deux puissances instituées pour maintenir la tranquilité chez les hommes : il fut obligé de détruire un ordre ecclésiastique. Il estimait les savans ; il paraissait avoir du penchant pour eux : il avait fait M. *de Voltaire* gentilhomme ordinaire de sa chambre ; il avait annobli *Quesnay*, dont il aimait la conversation, non comme celle d'un médecin, mais comme celle d'un homme très instruit, d'un homme de génie, qui avait tenté de soumettre à des calculs, à des principes & à des démonstrations, une science qui jusqu'alors n'aurait été regardée que comme conjecturale, la science *de l'économie politique & du bon-*

heur des nations. Il s'était attaché particuliérement Dom *Noël* ; il avait fait conſtruire à Trianon un jardin de botanique : cependant on l'indiſpoſa contre les gens les plus inſtruits de ſes Etats ; il les laiſſa quelquefois perſécuter quand les avis d'autrui l'emportérent ſur les ſiens.

Guerre ridicule entre des hommes de paix.

Il s'éleva même une guerre ſourde & ridicule entre le clergé & les gens de lettres, entre les philoſophes & la magiſtrature ; tandis que chaque magiſtrat en particulier ſe piquait de philoſophie & ſentait qu'il ne devait ſe conduire que par elle. Cette guerre était d'autant plus abſurde que l'hiſtoire, la morale, la connaiſſance du cœur humain doivent être également les études primi-

tres de tous ceux qui se proposent d'éclairer, de régir, ou de juger les autres hommes ; que tous doivent être des gens de lettres, appliqués, les uns à l'étude des loix, les autres à celle du gouvernement, du culte public, ou de telle autre science.

Cette guerre sourde fut très vive, & fut quelquefois prête à devenir cruelle. Les hommes instruits ne se rebuterent point, ils triompherent de ces obstacles politiques, comme ils avaient triomphé des obstacles physiques.

Cette nation peut donc prospérer par le génie seul de ses habitans. Si les encouragemens de son Roi lui sont utiles, ils ne lui sont plus d'une nécessité indispensable. Les travaux de tant de grands

Cette nation peut prospérer par le génie seul de ses habitans.

hommes ont développé ſes facultés, comme leur exemple anime le courage de quiconque ſe ſent né pour faire de grandes choſes.

Aujourd'hui le mérite eſt ſenti en tout genre : c'eſt l'eſtime de la nation qu'il faut briguer.

Preſque tous les établiſſemens néceſſaires à la ſociété & aux progrès de l'eſprit humain, ſont fondés, & ils lui aſſurent de nouveaux ſuccès.

L'émulation s'éleve entre tous les peuples de l'Europe.

Une noble émulation s'eſt emparée de tous les peuples de l'Europe. Il n'en eſt pas un ſeul qui depuis vingt ans n'ait fait quelques progrès dans les ſciences ou dans les arts : le Portugal vient d'élever la première ſtatue équeſtre qu'on ait vue dans ce Royaume : & les malheurs de

la guerre ont fait ſentir aux Turcs qu'ils devaient s'inſtruire, & que ce n'eſt plus le temps où les ignorants triomphent des hommes inſtruits.

Cette rivalité entre les nations ne s'était point encore vue. L'Egypte iſolée entre ſes deux mers & les deſerts de la Libie, cultivait les arts ſans rivale. La Grèce s'éleva ſur ſes ruines, l'aſſervit après avoir vaincu les Perſans, ſurpaſſa bientôt ſa gloire & ſentant trop ſa ſupériorité, traita toutes les autres nations de barbares. Rome triompha de la Grèce & devint le ſeul peuple de l'Univers. Depuis la deſtruction de ſon empire, les ſeuls *Médicis* firent fleurir les arts ; la ſeule Italie en profita.

Cette émulation ſi noble n'avait point encore exiſté.

Aujourd'hui l'Italie, la France, l'Angleterre disputent de gloire dans les sciences & dans les arts. La philosophie y brise peu à peu, quoiqu'inégalement, les chaînes de la superstition. L'allemagne & la Suisse leur oposent des savans non moins profonds & non moins célébres. Les Académiciens de la Suede & de la Russie même, ont porté des lumières chez les peuples du Nord. L'Espagne & le Portugal entraînés par le mouvement général de l'Europe, ont déja fait quelques pas. Il paraît impossible qu'une nation retombe désormais dans la barbarie.

Il se peut que les temps amenent dans quelque Etat de l'Europe, un Ministre ignorant & barbare, un Monarque qui

veuille absolument être conquérant ; mais comme il n'y a plus de gloire que pour les bienfaiteurs de l'humanité ; que loin de faire des conquêtes sur un peuple policé, on peut consommer le plus long règne à se battre autour de quelques villages ; il est vraisemblable que ces fléaux du genre humain, au lieu d'influer sur lui, seront contenus par l'esprit général qui anime leur siécle.

Toutes les idées sont rectifiées, tous les maux sont connus, toutes les voies sont ouvertes pour le bonheur de la nation.

Enfin ce qu'on a fait, a éclairé sur ce qui reste à faire : & si l'administration intérieure, si les loix, si les finances, ont encore besoin qu'on y fasse de grands changemens ; s'il faut enrichir le peuple de nos campagnes trop long-temps négligé, rétablir notre marine anéantie, achever d'embellir

nos villes, apprendre aux hommes à tolérer les opinions des insensés & celles des sages; le règne de *Louis XV* aura dumoins la gloire de nous avoir donné des notions justes sur tous les points; d'avoir fourni des modéles dans tous les arts; d'avoir produit des hommes dignes de servir d'exemple dans tous les genres; & d'avoir préparé toutes les voyes au Souverain qui voudra que sa nation soit la mieux gouvernée, la plus heureuse & peut-être même la plus célébre.

FIN de la seconde Partie.



TABLE DES MATIERES,

Contenues dans cette seconde Partie.

TABLE DES MATIERES.

FIN de la Table.